

PAGES

MANQUANTES

LE MONDE ILLUSTRÉ

18c ANNEE.—No 931

MONTREAL, 1er MARS 1902

5c LE No



LES ADIEUX DU ROI EDOUARD VII AUX TROUPES DE RENFORT POUR LE TRANSVAAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1^{ER} MARS 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{ère} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

NOUVEAU FEUILLETON

Notre feuilleton "Vingt Mille Lieues Sous les Mers," touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication d'une autre des œuvres les plus attrayantes de Jules Verne : "Cinq Semaines en Ballon," agrémenté de nombreuses et belles illustrations.

INSTANTANÉS

I

HIVER CANADIEN

La neige tombe !

A perte de vue on la voit, comblant les crevasses, cachant les rochers, effaçant les routes.

Les ruisseaux sont gelés ; de prestigieux festons de glace drapent—dentelles diaphanes—les cascates et les chutes.

Seuls, les gigantesques sapins aux branches horizontales, aux multiples aiguilles, tachent en noir cette hermine immaculée, détonnent dans cette symphonie du blanc.

Tout bruit humain a cessé. Le vent lui-même se tait ; on n'entend plus le bruissement des feuilles—ce souffle de la forêt— ; le susurrement du ruisseau—ce murmure des solitudes.

Les oiseaux babillards sont devenus muets, invisibles, si ce n'est quelques corbeaux croassant lugubrement, allongeant leur vol rapide dans la plaine immense.

La neige tombe !

* *

Mais le vent s'élève—insensiblement—. Il souffle, atteint les proportions d'une bourrasque soulevant—sur son passage,—des tourbillons de neige.

C'est le blizzard sinistre, devant lequel tout se courbe, tout s'efface, s'égalise.

Il atteint—en quelques minutes—une intensité de violence inouïe, effrayante. Des masses floconneuses tournoient, s'entassent dans les fossés, les routes, les chemins creux—bientôt comblés—menaçant les habitations elles-mêmes,

La neige—balayée par l'ouragan—s'accumule contre les maisons et les granges, disparaissant bientôt sous le blanc linéol, qui s'étend partout, coupant les communications, isolant les habitants de ces maisons du reste du monde.

C'est le blizzard sinistre !

* *

Encore un peu et l'ordre se rétablit.

La puissante respiration du vent cesse ; tout bruit s'éteint et le lourd silence va de nouveau, bientôt régner dans la forêt profonde, sur la plaine immense—maintenant nivelée—et dont l'œil ne peut plus saisir l'étendue.

Les collines—à l'horizon—sortent de l'impalpable poussière qui les voilaient et, de nouveau apparaissent, colossales et blanches.

Tout ce qui est vivant est encore incliné—anéanti—devant les puissantes forces de la nature, restant, elle, jusque dans ses horreurs, belle et attachante.

L'ordre est rétabli !

* *

Un rayon de soleil !

Et les champs sur lesquels il projette une lueur pâle—lueur qui semble traîner et mourir—dévoilent à nos yeux ravis toute une suite de parures, sorties d'étrincelants diamants. Des glaçons, aux formes étranges, sont attachés aux buissons, aux arbres, aux cascates et aux chutes, reflétant—prismes merveilleux—des luminosités inconnues jusqu'alors.

De toutes parts semblent surgir de fantastiques palais, alhambranes coupoles—dentelées et ajourées—et la forêt, jonchée à frimas, enguirlandée de stalactites, surpasse alors en éclat le plus splendide décor de féerie.

Un rayon de soleil !

SILVIO.

PRÊTRE ! APOTRE !

Le génie, rayon d'en haut, qui n'a qu'à effleurer un front pour en faire jaillir l'étincelle qui enflamme, la beauté plénière qui captive, nous fait voir présentement, à nous, pauvres vagues battues par l'orage, combien privilégiés, aimés, gâtés sont ceux qu'il veut bien caresser en passant.

La station quadragésimale est en pleine évolution. Chaque dimanche, à Notre-Dame, au Gésu, une foule compacte entoure la chaire des prédicateurs éminents, dont la puissance oratoire fait l'émerveillement de chacun.

Il nous semble que nous sommes transportés au XVII^e siècle, et que, subjugués, nous suivons dans l'air, le vol majestueux de l'aigle de Meaux, ou que nous marchons, doucement émus, aux côtés de Fénélon, au cœur d'or, tant aimé des âmes sensibles.

Mgr Rozier nous dit :

On peut distinguer comme deux avènements de Jésus. Il y a l'avènement de l'homme et l'avènement de Dieu. L'avènement de l'homme nous est annoncé par un fils du ciel. L'avènement de Dieu en est au contraire, annoncé par un habitant de la terre, et c'est Jean.

Le premier avènement, c'est Gabriel qui descend. Mais il descend dans une grotte ignorée, où il parle à un seul témoin, et ce témoin est une petite fille de quinze ans. Et, en confidence, il dit à cette enfant que Dieu va venir s'installer dans son sein pour en sortir neuf mois après, afin de planter sa tente vagabonde, au milieu d'êtres humains, sans que rien puisse distinguer des autres, ni la tente, ni l'habitant : C'est l'avènement de l'homme.

Quand vient l'heure au contraire de l'avènement de Dieu, ce n'est pas un ange qui descend, c'est un homme qui se montre. Et cet homme, au lieu de parler à un seul témoin, se met à crier aux foules ; et cet homme, au lieu de se rendre dans une grotte inconnue, circule dans le vaste désert ; et cet homme, au lieu de faire une simple visite, devient une clameur : *vox clamentis*. Il crie, il crie de toutes ses forces : "L'avez-vous vu ? Déblayez les routes, préparez les voies, le Seigneur va venir : *Ecce Deus vester*."

Nous nous inclinons quand Bossuet s'écrie :

Vous, qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon Maître, vous qui avez cru que

sa mort violente était une marque de son impuissance, ah ! que vous entendez peu ces mystères ! La croix de mon Roi, c'est son trône ; la croix de mon Pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon Roi, cette même chair déchirée, c'est la victime de mon Pontife. Le sang de mon Roi, c'est sa pourpre ; le sang de mon Pontife est sa consécration. Mon Roi est installé, mon Pontife est consacré par son sang, et, c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes.

Fénélon demande :

Mais que vois-je depuis deux siècles ? Des régions immenses qui s'ouvrent tout-à-coup, un nouveau monde inconnu à l'ancien et plus grand que lui ; gardez-vous de croire qu'une si prodigieuse découverte ne soit due qu'à l'audace des hommes. Dieu ne donne aux passions humaines, lors même qu'elles semblent décider de tout, que ce qu'il leur faut pour être les instruments de ses desseins ; ainsi, l'homme s'agite, mais Dieu le mène. La foi, plantée dans l'Amérique parmi tant d'orages, ne cesse pas d'y porter des fruits.

Et le père Lalonde, à l'instar de Fénélon, voulant introduire l'égalité chrétienne et la charité dans la société, s'exprime ainsi :

C'est par le cœur que le chrétien, depuis dix-neuf cents ans, domine et se distingue des autres hommes. On pourrait bien aussi montrer, comment, par son intelligence illuminée par la foi, le chrétien qu'on se plaît souvent à considérer comme gêné par ses croyances, s'est élevé au-dessus de ses semblables dans l'atmosphère lumineuse de la science et a éclairé les routes de tous les progrès et de toutes les civilisations. Mais il faut se borner. J'aime mieux dire que ce qui caractérise cet autre Christ, c'est son cœur. Et comme nous n'avons toujours, —pauvres hommes— que de mesquines comparaisons humaines pour peindre même les choses les plus divines, il faut s'en contenter.

Faites donc la synthèse de tout ce que l'humanité, dans vos souvenirs et vos expériences, vous fournit de meilleur, mettez toutes les qualités dans le cœur chrétien, tâchez, si vous pouvez, de franchir l'immense espace qui sépare le profane du divin ; gardez-vous bien de vous arrêter aux individus, dont l'œuvre souvent s'est bornée à rétrécir en eux, ce qu'ils devaient toujours élargir à la mesure du modèle : —volez vers l'idéal, et vous aurez une idée du cœur réformé par Jésus-Christ, le cœur du baptisé.

Et puisque pour comprendre ce cœur surnaturalisé, il nous faut y voir des éléments naturels, mettez-y l'atticisme, la fleur d'esprit et de bon goût de la Grèce, qui, à l'époque de la Rédemption s'éteignait dans sa mémoire harmonieuse ; ajoutez-y la solidité et la clarté du génie romain, fait de raison droite et de bon sens ; joignez encore la franche rudesse et la force sincère, qui va droit au but et y arrive quand même, de tous ces barbares, que Jésus allait agenouiller bientôt au pied de sa croix. Puis, dans tous, coulez du sang gaulois, vif et fier comme l'esprit qui l'anime, généreux jusqu'au don de soi, aussi capable d'héroïsme, que de bonté et d'amour ; engendrant à la fois la passion de l'honneur, le dévouement à toutes les nobles causes, la bravoure spontanée dans les dangers, le sourire dans les combats et la plus chevaleresque des physionomies.

Lamartine disait : " Si vous cherchez à résumer en un seul mot le caractère général de Bossuet, celui qui se présente à notre esprit est *Prêtre*."

Ainsi de Mgr Rozier : Il nous apparaît dans toute la majesté, toute la grandeur, toute l'autorité du ministre du Christ. Il est revêtu de toute la pompe morale que présente à l'imagination l'énoncé : *Prêtre*.

A son approche, un sentiment de respect, de vénération nous envahit : la dignité de son sacerdoce nous fait nous prosterner dans une mystique aspiration vers le Dieu que, lui et nous, adorons.

Fénélon : c'est *l'Apôtre*. Fénélon, c'est Jean qui repose sur le sein du Christ, c'est Jean qui accepte de représenter le genre humain au pied du Golgotha, c'est Jean qui dit à ses frères : "Aimez-vous les uns et les autres, comme votre Maître vous a aimés."

Et le Père Lalonde, c'est Fénélon, notre Fénélon canadien, dont le cœur ardent et fort bat à l'unisson du nôtre ; le Père Lalonde, c'est notre Fénélon à nous, qui nous crie : "Aimons ! oh aimons notre Patrie, travaillons pour elle, et, mes frères, inspirez-vous de cette parole de l'Écriture sainte : "*Time Deum prostertentem et non revertentem*."—Craignez, craignez le Dieu qui passe et qui ne revient pas."

Mgr Rozier, Père Lalonde, gloires des chaires française, canadienne, bien téméraires sont ceux qui s'interrogent ; "Lequel aimé-je le mieux ?"

Tous deux vous atteignez, différemment, la sommité du sublime ; de là, grands et magnifiques, vous montrez le ciel. Fasse Dieu, que guidés par votre voix qui charme, et votre cœur qui émeut, nous arrivions à bon port.

Vous aurez ainsi rempli votre mission : Prêtre, Apôtre.

Gilberte

PROFILS DE PAYSANS

MADemoiselle MARIE-MICHELINE BROQUART

Franchement, je détournai la tête et je souris. C'est qu'il était si raide dans son col des dimanches, dans sa redingote mal coupée, dans son pantalon trop court, dans sa chaussure énorme où ses deux pieds à la fois oussent été fort à leur aise.

Puis elle, mon Dieu ! — elle ressemblait à une pivoine ; — courtaude, elle laissait émerger d'un flot de dentelles, de rubans et de falbalas rouges, deux grosses joues de la même couleur.

Et ils venaient ainsi sur la grande route, la main dans la main, sans rire ! — mais un peu timides ; avec un air qui eût fait croire qu'ils avaient perdu quelqu'un de leurs proches.

Chers paysans, ils s'aimaient : ils étaient heureux ! Le bonheur est si peu exigeant.

Aussi, est-ce bien toute une idylle dont je fus témoin durant mes semaines de villégiature ; il y a deux ans passés. Je ne veux pas dire un de ces poèmes à la mode, poudré, soigné, enrubanné, dont les scènes sont étudiées à l'avance par des héros qui visent à l'effet ; non. J'ai recueilli sur les lieux une pastorale qui, pour n'avoir ni berger, ni bergère, ne s'en déroulait pas moins sous le beau ciel bleu, aux gais refrains des oiseaux, aux mille bruits de la nature en fête.

Il y avait bien là aussi, comme au second plan du tableau, une modeste écrivainesse dont le cœur s'était quelque peu refroidi aux démonstrations sensibles des pastoureaux et des pastourelles, mais elle se sentait revivre dans cette entourage si plein de franchise. de simplicité, d'amour.

Jacques Broquart et Madeleine Landry, que j'avais croisés dès mon arrivée à S..., étaient voisins. C'est dans la famille de cette dernière que j'étais mes pénates.

Le père Landry possédait, je ne me rappelle plus combien d'arpents de terre, rapportant bon an mal an, d'assez gros bénéfices.

Les Broquart, au contraire, étaient des gens pauvres. Leur maisonnette n'était entourée que d'un modeste potager, suffisant péniblement à la consommation des douze bouches qui se rangeaient autour de la nappe grise, à l'heure du repas commun.

Donc les Broquart, père, fils, filles, travaillaient pour les cultivateurs à l'aise, durant la belle saison. Jacques — pour ne parler que de celui-là — faisait les foins chez mes hôtes. Et, chacun devant prêter main-forte aux champs, à l'heure de la récolte, Madeleine Landry se joignait à la troupe des rudes et gais moissonneurs.

Or, était-ce hasard ? — ou délicatesse, ménagement du dieu qui protège les amoureux ? — je me le demandai souvent : — Madeleine et Jacques travaillaient de concert.

Quand l'énorme faux mécanique avait couché sur le sol ses gracieux andains, alors apparaissaient, sous le soleil se levant à peine, Jacques et Madeleine, retournant, étalant avec leurs longues fourches aux dents de bois, l'herbe encore toute dégouttante de rosée. Et cette tâche s'accomplissait avec une activité inconcevable pour moi, chez des jeunes gens qui s'aiment et qui éprouvent du plaisir à se le dire souvent.

Je les suivais, de ma fenêtre, des heures entières et aussi loin que mon regard pouvait les apercevoir.

Oh ! Jacques tournait bien la tête de temps en temps, et Madeleine savait bien aussi choisir ce moment pour lever ses grands yeux vers le robuste faneur et pour lui faire admirer un de ses bons gros sourires qui parlaient si haut, mais l'ouvrage n'en souffrait rien ! Et je n'ai jamais entendu le père Landry se plaindre de la lenteur aux champs de sa fille et de son jeune voisin.

A coup sûr, Jacques n'avait pas un physique dont se seraient coiffés nos élégantes de la ville ; il n'avait ni cette démarche ni cet esprit aux balivernes qui charment si fort ici. Mais, plus d'un de nos gandins lui aurait envié sa voix superbe.

A Montréal, il aurait fait les délices de nos concerts, de nos chœurs d'église : on l'aurait appelé ténor ; à la campagne on le nommait : *le bon chanteur*. Fallait l'entendre aussi, à la veillée, assis sous la charmillle, Madeleine tout près, et entouré des gars et des fillettes du voisinage. Certes ! il n'était plus ce garçon embarrassé, craintif, quand il faisait monter vers le ciel calme, en accents purs et bien rythmés, les notes vibrantes, émues, de nos vieilles chansons canadiennes, ou quelques romances en vogue que lui avait apprises une cousine de la ville.

Eh bien ! dans le bosquet voisin, je me suis souvenue oubliée, charmé par le gosier de ce gaillard-là.

Bientôt, toute cette gent campagnarde s'habitua à mon visage : je n'effarouchai plus personne. On se fit à me voir courir les champs dès les premières heures du matin, à me rencontrer le midi sous les ardeurs du soleil, quand le cœur m'en disait ; on se fit encore à me retrouver, le soir, sur le chemin, humant à pleins poumons ces brises rafraîchies dont j'aurais voulu m'approvisionner pour mon retour à la ville.

Avec le temps aussi, Madeleine me prit pour confidente : Jacques l'aimait depuis son enfance ; elle avait fait sa première communion la même année que lui ; il était son aîné de deux ans ; — et ils se mariaient lorsqu'elle en aurait dix-huit.

Nous étions à la mi-août, la noce était pour octobre. "Il est vrai, me dit-elle un jour, que Luc Lanthier est un meilleur parti que Jacques Broquart..., mais c'est Jacques que j'aime..."

Puis, après un moment de silence, elle ajouta : "N'est-ce pas, mademoiselle, qu'on ne doit se marier qu'à la condition d'être aimée beaucoup et d'aimer davantage ?..."

Cette chère enfant ! comme elle exprimait bien toute ma pensée dans la sienne. Il y a si longtemps que font exception ceux qui se marient par amour ! A la ville, on se marie quand le parti est d'un beau physique ou de belle naissance ; plus encore : quand la promesse apporte une ronde dot ; à la campagne, généralement, c'est quand la ferme manque de bras.

Ce Luc Lanthier, j'ignorais même son nom ; je ne savais d'où il venait, qui il était : j'allais l'apprendre.

Un soir que la lune se était voilée de quelques nuages gris, que la brise soufflait tiède et tout imprégnée de l'odeur des foins fraîchement coupés, j'étais restée sans lumière dans la pièce que j'occupais particulièrement chez les Landry, et, debout près de la fenêtre ouverte, admirant encore la campagne dans cette demi-obscurité qui a ses charmes, j'étais rendue loin, bien loin dans le délicieux *pays des rêves*.

Mon hôtesse, au rez-de-chaussée, chantait à voix basse, bercant sur ses genoux un gros poupon de quelques mois, et le plus profond silence semblait régner partout ailleurs, quand je crus entendre, comme venant du chemin, des soupirs étouffés, des sanglots, quoi !

Je me penchai sans bruit : Jacques et Madeleine étaient là, sous ma croisée ; et c'était Madeleine, la pauvre fille, qui pleurait ! Jacques avait aussi des larmes dans la voix, le brave garçon !

Je frémis : que se passait-il donc ?... Et Madeleine qui, déjà, cousait sa robe de mariée ! Dieu me pardonne, je prêtai l'oreille,

Jacques parlait avec chaleur ; Madeleine, tout en larmes, répondait de même : je ne pouvais saisir que des bribes de leur conversation :

"Luc Lanthier, disait Jacques, il ne faut plus lui parler ;... il t'aime ;... si tu allais l'aimer..."

Et Madeleine de reprendre, désolée :

"Je t'aime !... que crains-tu ?... Je serai sitôt ta femme..."

Ils causèrent ainsi longuement, si longuement que Madeleine avait séché ses pleurs et que la voix de Jacques paraissait toute rassurée, quand je vis leurs deux têtes brunes se rapprocher et, — ma foi ! — le bruit de lèvres se rencontrant monta jusqu'à moi...

Je fus si surprise que je me retirai discrètement, et j'entendis Jacques s'éloigner si rapidement que je le crus lui-même effrayé de la hardiesse qui lui avait fait prendre son premier baiser sur les lèvres de sa fiancée.

Je connaissais désormais Luc Lanthier : c'était un rival de Jacques, et ce rival tenait le pauvre Broquart sur des charbons ardents.

Mais, comme dans le pire des mondes même, *tout finit bien qui commence bien*, le mariage ne s'en fit pas moins entre Jacques Broquart et Madeleine Landry.

Septembre avait été si beau que je m'étais laissée prendre par ses grandes caresses : depuis deux semaines j'aurais dû retourner à la ville.

Puis, je m'étais tellement rapprochée des Landry, je les avais traités tous avec une telle condescendance, qu'ils semblaient croire que j'étais devenue comme quelque chose de leur famille : ils avaient peine à me voir partir, les bonnes gens ! et surtout, ils auraient bien aimé *me garder pour la noce* !...

Mais j'entendis de la ville le bruit des violons grincheux et je sais qu'on dansait encore le lendemain lorsque le coq chanta.

J'allai les revoir l'été dernier, et je trouvai tout ce monde dans une telle exubérance de gaieté, de santé, de paix heureuse, que je regrettai de ne pouvoir vivre encore quelques semaines au milieu d'eux, de leur bonne vie des champs, toute de naïveté, de franchise et de calme bonheur.

Mais on me garde aussi là un bon souvenir et voici où j'en arrive, par où je finis.

Avec ce sourire narquois qu'ont toutes les domestiques venues de la campagne, dès qu'elles se sont polies à notre contact, ma petite bonne m'annonce, l'autre jour, qu'on veut me voir...

Jacques, était là debout, n'osant regarder ni à droite, ni à gauche, ni le parquet ni le plafond, et faisant tourner gauchement entre ses doigts son *haute-forme de noce* qu'il tremblait de laisser tomber à chaque mouvement :

Persuadée que le discours préparé par mon visiteur nouveau n'était pas fort élaboré, j'interpelai, à la bonne franquette, le pauvre garçon.

— "Allons donc ! quelle visite inattendue ! Et Madeleine ? Comment va-t-elle ?..."

— Eh bien ! mamz'elle... je pourrais peut-être vous dire... qu'elle n'est pas trop mal... pour le temps...

— Ah ! y aurait-il... du nouveau chez vous ?

— En bien !... vous l'avez dit... Et Madeleine m'en-voie, comme ça, pour vous demander si... vous voudriez bien *porter notre petite fille au baptême* ?...

— Certainement, certainement, mon ami ; et mes félicitations.

Tandis que dans la mienne je serrais sa main franche, des sueurs perlaient à grosses gouttes sur le front de l'honnête Jacques, deux larmes glissaient sur ses joues.

Voilà donc, comment j'ai l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ mademoiselle Marie Micheline Broquart, née du légitime mariage de Jacques Broquart et de Madeleine Landry.

Les parrain et marraine ont signé.

HERMANCE,

REVUE UNIVERSELLE

Les applications du système Marconi, expérimenté à Terre-Neuve, il y a quelques semaines, paraissent devoir entrer dans une période active et une société financière s'apprête à le mettre en œuvre pour le plus grand bien de l'humanité en général, du public commercial en particulier. Ducretet, en France, Tesla, aux Etats-Unis, ont, de leur côté, par des moyens différents de ceux de Marconi, réalisé, en partie du moins, le difficile problème de la transmission sans fil, à grande distance, des dépêches télégraphiques, voire même téléphoniques — il fallait s'y attendre —.

A quand le transfert à grande distance de la lumière, de l'énergie électriques ?

En attendant ce moment, prochain peut-être, où il sera donné à l'homme d'actionner, à des centaines de milles, les phares, les vaisseaux ou les ballons, examinons un peu, pour prendre date, les moyens à l'aide desquels Marconi a réussi à faire franchir aux ondes électriques l'espace séparant les côtes Anglaises de celles Terre-Neuviennes, soit 5000 kilomètres.

A Poldhu (Angleterre), point situé près le cap Lizard et poste de départ, avaient été érigés une vingtaine de mâts de 70 mètres (230 pieds) de hauteur et garnis de gigantesques antennes.

L'énergie nécessaire au fonctionnement des appareils transmetteurs avait été centuplée.

A Terre-Neuve, poste d'arrivée, un énorme cerf-volant avait la charge de recueillir dans l'atmosphère, à une altitude de 400 pieds, les ondes électriques provenant du poste de Poldhu, si fortement atténuées par l'énorme distance. M. Marconi, établi dans une salle de l'hôpital des contagieux, muni d'appareils fort simples et peu compliqués uniquement basés sur le principe de MM. Branly et Lodge —limaille rendue conductrice par l'onde hertzienne— attendait, les 11 et 12 décembre dernier, la confirmation de son audacieuse théorie.

A 6 heures du soir, heure de Greenwich, le 11 et le 12 décembre, le poste de Poldhu télégraphia la lettre S, signal convenu indiqué par trois points à l'alphabet télégraphique de Morse et correspondant à trois coups brefs successifs du manipulateur.

Monsieur Marconi et son aide entendirent distinctement, à l'heure indiquée et aux intervalles convenus, ces premiers signaux avant-coureurs d'une véritable révolution dans la télégraphie trans continentale.

On sait le reste : et les doutes émis par plusieurs savants, non sur la sincérité de l'expérience, mais sur

l'interprétation de sons aussi fugaces par des hommes énervés d'une longue attente ; et la bouderie de la compagnie Anglo-Américaine du câble sous-marin, faisant arrêter les expériences sous prétexte d'atteinte à son monopole.

Aujourd'hui, que l'on a plus mûrement étudié la chose, le nombre des incrédules va chaque jour diminuant et les communications maintenues à très longue distance, de la mer avec le continent américain d'abord, avec l'Angleterre ensuite, par M. Marconi, lors de son retour en Europe, ont contribué à augmenter le camp des optimistes.

Si on veut bien se reporter aux modestes débuts du téléphone, alors que chacun déclarait son champ d'action limité à quelques lieues, on pourra reconstituer la genèse de toutes les grandes inventions, à leur début.

De récentes expériences ne viennent-elles pas de mettre en doute la transmission, par l'espace, de ces mêmes dépêches qui sembleraient tout bonnement être transmises par la terre, l'atmosphère ne servant — s'il n'est permis de m'exprimer ainsi — que de fil de retour !

Ce ne serait pas la première fois qu'une expérience aurait apporté la preuve du contraire de ce qu'on cherchait, et le fameux injecteur de l'ingénieur Giffard,

construit et fonctionnant en dehors de toutes formules, est là pour l'attester.

* *

Rien de nouveau sous le soleil, a dit un sage.

Une vérification de plus vient à l'actif de cette affirmation.

Il a été fait grand bruit de l'enrôlement, à la brigade fluviale de sauvetage organisée à Paris, d'utiles et courageux auxiliaires en la "personne" d'intéressants chiens de Terre-Neuve, chargés du repêchage des noyés.

La caricature s'en est mêlée — que respecte-t-elle ? — et les braves agents sauveteurs, non plus que leurs non moins braves chiens, ont été arrangés à toutes sauces, malgré les services incontestés qu'ils ont déjà rendus et la mort de l'un des agents, victime de son dévouement.

On voit par la gravure, qui représente un épisode de sauvetage en Seine, à Paris, trois de ces chiens unissant leur force pour tirer de l'eau un noyé.

Eh bien, cette gravure, que l'on supposerait être de pleine actualité, est tout simplement tirée de la collection de l'Illustration, de Paris, du 22 février 1865. Il y a donc cinquante-six ans que l'institution existe et, si elle a été interrompue dans son fonctionnement, il n'en subsiste pas moins que le "Rien de nouveau sous le soleil" est plus que jamais pleinement justifié !

* *

L'armée chinoise réorganisée, saisie sur le vif avec le mandarin énergique qui a nom Wei-Tung-You, tel est le but que nous avons eu en portant, à la connaissance de nos lecteurs, cette face peu connue de l'empire chinois.

On y voit les troupes, manœuvrant au pas de parade, les jambes raides, avec cette lourdeur mécanique qu'elle doit à ses instructeurs allemands.

L'uniforme de la nouvelle armée est de toile bleue, frangée de rouge ; certaines brigades portant, en grands caractères rouges, le nom de leur chef inscrit sur le dos et la poitrine.

La veste est courte et remplace la longue et incommode robe réservée aux seuls généraux.

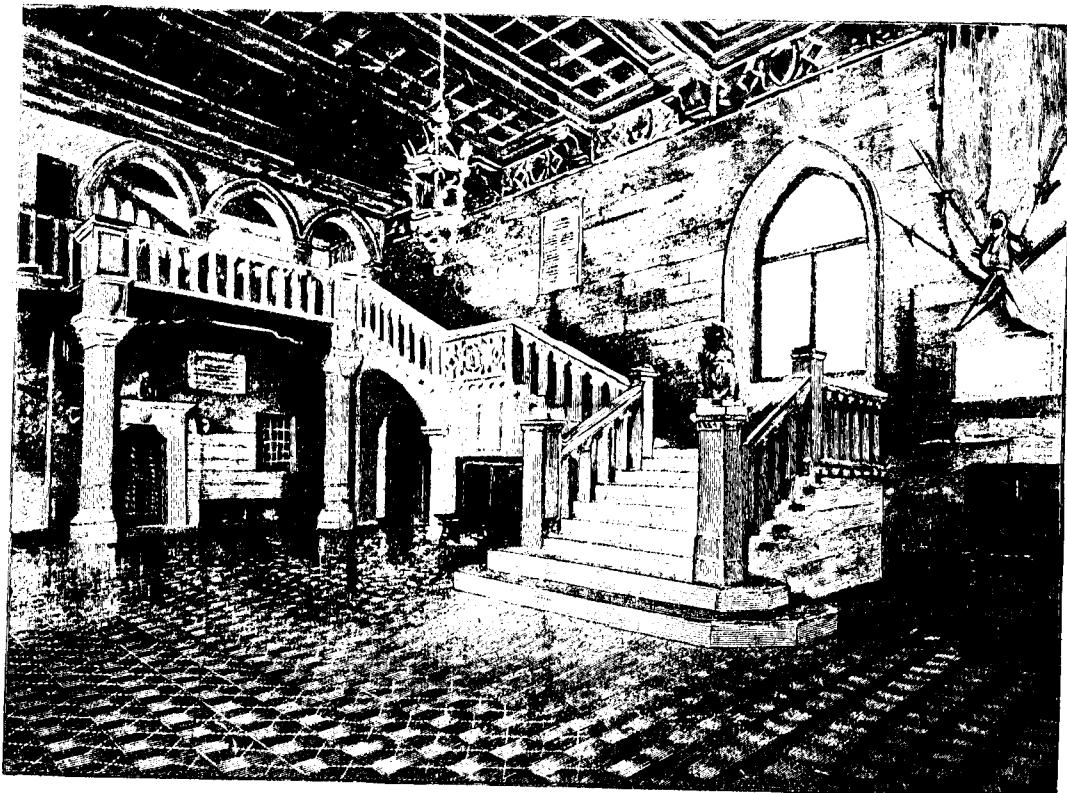
Le pantalon, serré dans des bandes au bas du mollet, dégage bien la jambe pour la marche, et un chapeau de paille recouvert de toile cirée rouge, complète l'uniforme de l'homme de troupe.

Les officiers ont conservé le chapeau de mandarin, surmonté d'un bouton de colorations diverses suivant le grade, et parfois d'une plume de paon.

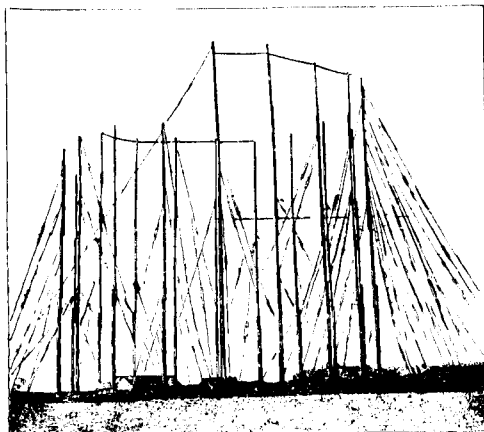
Des clairons et tambours précèdent les troupes en marche et l'armement consiste en fusils Mauser de petit calibre, dont le chargeur contient cinq cartouches ; excellente arme à la hauteur des progrès accomplis dans la plupart des armées européennes.



LES CHIENS DE TERRE-NEUVE



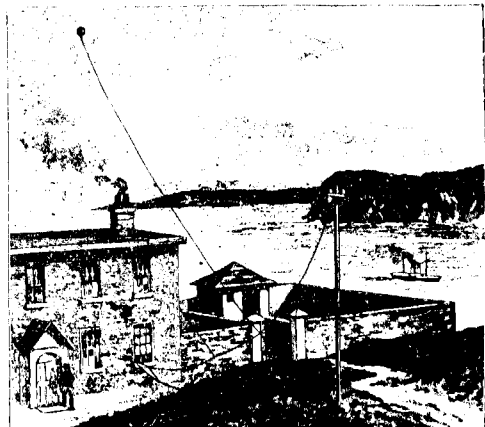
RÉPUBLIQUE DE SAN-MARIN.—LE VESTIBULE ET L'ESCALIER DU PALAIS DU GOUVERNEMENT



LE POSTE DE POLDHU (ANGLETERRE)



M. MARCONI ET SON AIDE AU POSTE RÉCEPTEUR



LE POSTE DE TERRE-NEUVE

L'artillerie de campagne comprend de petits canons Krupp, de fabrication allemande, ainsi que les fusils, et l'exercice est copié sur les méthodes allemandes, le fusil porté sur l'épaule gauche.

Les Chinois ont néanmoins conservé de leur ancienne organisation barbare les étendards nombreux—un par dix hommes—et un exercice à la baïonnette—la manœuvre du tigre (?)—accompagné de cris sauvages.

Les soldats manœuvrent bien et sont très disciplinés, mais leurs officiers ignorent complètement l'art de la guerre et de simples sous-officiers exercent le commandement effectif.

Wei-Tung-You, gouverneur de Tien-Sin, commande à cent mille hommes de ces troupes nouvellement réorganisées.

* *

La plus petite république du monde, celle de San-Marin, présente, entre autres singularités, celle de posséder un fonctionnaire à la fois secrétaire d'Etat aux Fi-

nances, aux Affaires Etrangères et commandant général de la Garde noble, cumulant, pour ces trois emplois, la somme de \$600 par an !

Voilà, incontestablement, un monsieur qui ne ruinera pas le pays qui l'emploie.

Mais San-Marin possède également des curiosités pouvant être, plus facilement que ses ministres à bon marché, soumises à la vue de nos lecteurs et le Palais du Gouvernement est une de ces curiosités. Pastiche du Moyen-âge, et quelque peu massif de construction, ses hautes murailles couronnées de créneaux, sa tour carrée surmontée du drapeau blanc et bleu de la République, en font un monument très représentatif.

L'intérieur en est luxueux et grandiose et il contient, outre les services gouvernementaux et les cabinets des secrétaires d'Etat, la grande salle du Conseil où ont lieu les élections des capitaines-régents et les séances du grand conseil.

Franchissant un porche à triple arcature, puis un vaste vestibule, on pénètre dans la salle du Conseil, absolument remarquable et par ses dimensions et par le caractère artistique de sa décoration.

Une fresque, rappelant les origines de la fondation de San-Marin, couvre entièrement le panneau principal ; au-dessous, la chaire en bois sculpté destinée aux régents.

C'est l'intérieur de cette salle que représente notre gravure.

LOUIS PERRON.

LA BECQUÉE

Un intérieur rustique, mais de vieille rusticité, telle qu'on n'en découvrirait peut-être plus aujourd'hui. Le patriarcalisme qui pourvoit au pain quotidien de ses humbles dineurs doit être encore bien jeune : c'est peut-être ce qui lui permet d'être encore au travail, alors que la mère de ses enfants distribue la popotte et la panade aux petits.

La vaisselle, on le voit, est réduite à sa plus simple expression : ce ménage est un de ceux où l'on se contente d'acheter une nouvelle cuiller à chaque nouvel enfant.



MEI-TUNG YOU GOUVERNEUR DE TIEN-SIN ET RÉORGANISATEUR DE L'ARMÉE CHINOISE

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

V
MINUIT !

Entre deux vieux tilleuls se dresse une chapelle,
Et la brise du soir, au milieu des rameaux,
Semble me murmurer faiblement quelques mots :
Surpris, je me retourne à la voix qui m'appelle.

C'est un hymne d'en haut, c'est un soupir du sol,
Un rire des tombeaux, un souffle des étoiles,
C'est un chant pénétrant qui trouble jusqu'aux moelles,
Enveloppe mon être et passe comme un vol.

C'est une plainte étrange, une prière tendre,
Une note d'oiseau sous la rosée en pleur,
C'est un frisson de mousse, une balaine de fleur...
C'est une âme qui pleure, et que je viens d'entendre...

DANIEL LESUEUR.

LA BOSSUE

Une maison blanche à un étage dans une rue étroite et paisible du vieux Tunis : une seule fenêtre défendue par une ferrure compliquée et faisant face à la partie inférieure ; des colonnettes de marbre incrustées dans le mur ; une large porte en fer à cheval, avec de gros clous formant des dessins bizarres, une main peinte en rouge pour écarter la *jettature*, un lourd manteau tombant sur une sorte de mamelle de fer. — C'était bien là le logis de mon ami Hamoud.

Je heurtai : personne ne vint. Je frappai plusieurs fois ; j'entendais le bruit du marteau se répercutant à l'intérieur ; puis tout devenait silencieux.

Je remarquai alors certaines particularités : la garniture de la fenêtre toute tendue de toiles d'araignées ; les clous rongés de rouille ; sur la colonne carthaginoise couchée horizontalement, formant le pas de la porte, une épaisse poussière. Evidemment, cette maison était depuis longtemps veuve de ses habitants. Détail plus étrange, la serrure était hermétiquement bouchée d'une matière durcie qui me parut être du ciment.

Un Arabe approchait ; j'allais l'interroger, mais il me prévint.

— Il n'y a personne, va-t-en ! me cria-t-il.

Et il passa en courant. Je l'entendis qui marmottait ces paroles :

— Malédiction sur Satan !

Js m'éloignai lentement, très intrigué, cherchant autour de moi l'explication de ce mystère.

Disons ce que c'était que mon ami Hamoud.

Dans un précédent voyage à Tunis, — il y a près de deux ans de cela, aux premiers jours de l'occupation, — comme je traversais ce quartier lointain, j'avais été salué d'un gros " Bonjour " très amical par un musulman à barbe grise, qui fumait son chibouk devant sa porte.

Le brave homme me déclara dans un afireux sabir, que lui aussi il était *français*, assertion qui me surprit tout d'abord. Elle était pourtant rigoureusement exacte. En sa qualité d'Arabe algérien, Hamoud était de nationalité française.

C'est un fait digne de remarque : la plupart des Algériens que nous trouvâmes établis en Tunisie s'y étaient réfugiés à la suite d'insurrections et par haine de notre domination ; cependant, à notre arrivée, ce fut parmi eux à qui revendiquerait le plus haut la qualité de Français ; et depuis l'occupation ils sont restés nos plus dévoués auxiliaires.

Je m'empresse d'ajouter que Hamoud, lui, n'avait pas la moindre prouesse insurrectionnelle dans ses états de service. Hamoud était un homme de paix et de service. Hamoud était un homme de paix et de bon sens, craignant Dieu et le beylick, fuyant les coups, ne s'étant jamais préoccupé que de faire prospérer ses affaires personnelles et, depuis qu'elles étaient prospères, songeant uniquement à bien vivre, comme l'attestaient son ventre rebondi sous la *djebba* soyeuse, couleur crème, son œil bleu souriant, non sans finesse, et l'épanouissement de sa grosse face quinquagénaire au triple menton.

Il m'invita à entrer, à visiter sa maison, qui était toute neuve ; il en avait été lui-même l'architecte, me dit-il fièrement.

C'était une petite maison mauresque, très commodément disposée, ornée avec goût et avec luxe. On voyait qu'elle avait été construite par quelqu'un qui voulait l'habiter lui-même, et qui n'avait rien ménagé. La svelte colonnade autour du patio, le dallage de marbre alternativement blanc et noir, les fines sculptures de plâtre des plafonds, les mosaïques de faïence, aux vives couleurs, qui revêtaient les murs, tout était joli, gracieux, gai à l'œil et au cœur.

Une servante avait apporté un plateau de cuivre ciselé, étincelant comme un soleil, chargés de tasses à thé et de gâteaux au miel, qu'elle posa sur une de ces petites tables dorées, pareilles à des joujoux, qu'on fabrique à Tunis. Alors parut une jeune femme, à laquelle mon hôte me présenta avec des façons presque européennes : c'était la maîtresse du logis.

Contrairement aux usages tunisiens, elle avait le visage découvert. On voyait facilement qu'elle n'était pas du pays. Un teint blond, la croix bleue tatouée entre les deux yeux bleus, son costume particulier, plus simple que celui des femmes de Tunis, dénonçaient son origine kabyle. Elle était toute jeune et très belle. Ses traits fins avaient comme l'expression dominante l'enjouement et la bonte, mais on y trouvait aussi la fierté, l'énergie, caractères indélébiles de cette forte race.

Je me rappellerai longtemps le court moment que je passai là. Nous étions assis à l'entrée d'un salon frais et sombre : par la porte grande ouverte nous voyions les branches arcades de la galerie, le patio largement éclairé, un jet d'eau murmurant dans sa vasque d'onyx, un massif de jasmins et de rosiers étoilés de leurs fleurs embaumées ; au-dessus, le ciel tout bleu traversé de vols et de cris joyeux d'hirondelles, que doraient les chauds rayons du soleil déclinant... Nous causions comme nous pouvions, écorchant consciencieusement le français et l'arabe, complétant la phrase par la pantomime, et riant à chaque instant de ne pas nous comprendre.

Nous causions de quoi ? D'abord des événements du jour. Ce sujet inévitable promptement épuisé, j'essayai d'amener mon hôte à me parler de lui, ce qui n'offrit aucune difficulté. Il me conta qu'il avait longtemps vécu dans le Sud, en Tripolitaine, trafiquant par les caravanes avec les gens des oasis et avec le Soudan.

Il avait fait sa fortune en huit ou dix années au prix de quelles fatigues et de quels tourments ! Avant de tenter ce genre d'opérations, il n'avait pas été heureux. Il était né en Kabylie. Il avait fait longtemps le commerce des huiles à Bougie, à Dellys, à Tizi Ouzou. Ses magasins avaient été pillés et incendiés en 1871 par les insurgés, qui voulurent le fusiller comme ami des Français. Puis, l'ordre rétabli, il fut incarcéré comme complice de la révolte. On le mit en liberté au bout de plusieurs mois, mais il ne put être porté sur la liste des indemnitaires. C'est ainsi qu'ayant réuni ce qui lui restait de ressources il quitta l'Algérie.

Maintenant, retiré des affaires, il ne pensait plus qu'à vivre en bon bourgeois maure, dans Tunis la bien gardée : une femme douce et charmante, une table bien fournie, une campagne à la Marsa, au bord de la mer, où l'on allait passer l'été, la fréquentation des vieux amis, les longues causeries, les échecs, la musique, quelques bons livres — Hamoud se piquait d'être lettré me parurent constituer les éléments de ce bonheur oriental, paresseux, sensuel et rêveur, qui eût fait envie à Horace.

Pendant qu'Hamoud parlait, la jeune femme le regardait de ses grands yeux bleus rayonnant d'une tendresse profonde.

J'eus la vision de gens parfaitement heureux.

Dans un coin du salon, la servante qui avait apporté le thé — une mulâtresse habillée de bleu, fort laide, bossue et borgne — demeurait immobile et silencieuse, assise sur ses talons, son œil rond fixé sur nous. Voyant que cette étrange figure avait frappé mon attention, Hamoud sourit :

— C'est la bonne Zohra, me dit-il.

— Zohra est bonne comme la fine fleur de farine, confirma la jeune femme ; c'est une enfant de la Porte-de-Dieu.

Et Hamoud me raconta l'histoire de cette mulâtresse. Elle avait été esclave dans une oasis. Horriblement maltraitée, elle avait fui. Un jour de simoun, le marchand l'avait rencontrée dans les sables, blessée, saignante, mourant de soif et de faim. Il l'avait restaurée, guérie, sauvée, amenée à Tunis, et elle était restée dans sa maison. C'était la meilleure des servantes. Elle avait pour la jeune femme des soins de mère. Comme elle devait tout à ses maîtres, elle leur était dévouée à la vie à la mort.

— On voit qu'elle a souffert, elle est triste, observai-je.

— Triste, Zohra ? Elle est gaie comme un cabri, dit Hamoud.

Il lui dit quelques mots. Elle s'éloigna, puis revint quelques instants après avec une petite guitare ventruée à trois cordes.

Elle commença alors à chanter d'une voix de cuivre, avec accompagnement de grimaces et de contorsions bouffonnes. C'était un air criard, baroque, plein de sursauts, qui, combiné avec les paroles, produisait sans doute des effets d'un violent comique, car Hamoud et sa femme riaient à se tordre.

Je ne riais, moi, que du bout des lèvres, car, quoi qu'en pussent penser mes hôtes, sous ce masque bouffon, il me semblait lire au cœur de la chanteuse une secrète et amère tristesse.

Près d'une demi-heure s'était écoulée ainsi, fort agréablement, je pris congé de l'hospitalière famille, non sans force poignées de main échangées avec Hamoud, à qui je dus jurer solennellement de revenir le voir à mon prochain voyage à Tunis.

Qu'étaient devenus ces braves gens ? Pourquoi avaient-ils déserté le nid paisible et confortable où ils avalent si bien arrangé leur vie ? Et pourquoi maintenant les passants s'éloignaient-ils de leur maison avec une sorte d'horreur, comme si quelque malédiction était tombée là ?

Je me mis en tête d'avoir le mot de cette énigme. J'attendis en vain de nouveaux passants, la rue était déserte. Mais, à peu de distance, s'ouvrait une autre voie plus fréquentée. J'y trouvai un café maure étalant ses nattes bariolées, ses petites tasses en coquetier et ses carafes de liquides multicolores, dans l'ombre bleue et fraîche d'un vieux figuier.

Je m'assis, demandai une tasse, et tandis que le kawadji me servait, j'entrai en propos ; je lui demandai s'il connaissait Hamoud.

— Certes, et depuis longtemps, me répondit-il, nous sommes tous deux Algériens ; c'est un homme de bien (radjel mléh), répéta-t-il plusieurs fois.

— Et qu'est-il devenu ?

— Il est à Soussé maintenant ; nous avons de ses nouvelles ; sa santé est bonne, Dieu soit loué !

— Ne reviendra-t-il pas bientôt ici, dans sa maison ?

A cette question, la figure du kawadji s'assombrit tout à coup ; il me regarda quelques instants en silence, puis baissant la voix :

— Cette maison ne sera plus jamais habitée, ni par Hamoud, ni par personne.

— Et pourquoi ?

— Dans nos idées, le lieu où certains événements sinistres, certains crimes ont été commis reste à jamais souillé et funeste. La demeure dont tu parles est maudite de Dieu.

J'invitai le bonhomme à prendre le café avec moi ; et voici la singulière histoire qu'il me raconta.

* *

La femme d'Hamoud s'appelait Mériem. Elle était des environs de Fort-National, de la même tribu d'où Hamoud était originaire. Après avoir, comme je l'ai dit, gagné une fortune en Tripolitaine, le Kabyle était retourné passer quelque temps dans sa tribu natale, où il avait encore des parents. Il avait vu la jeune fille, et s'était pris pour elle d'une ardente passion. La famille de Mériem, très pauvre, était devenue riche tout à coup à cause de la grosse somme que l'amoureux à barbe grise avait tenu à payer pour l'achat de sa jolie épouse.

Mériem acquittait largement en affection les bienfaits de son vieux mari. Elle paraissait n'aimer que

lui au monde. Et tous deux jouissaient du bonheur tranquille où je les avais trouvés, lorsqu'une nuit il advint à Hamoud quelque chose d'étrange.

C'était vers minuit. Hamoud, en dormant, éprouva une sensation bizarre à la gorge. Il ouvrit les yeux. Il vit la lampe allumée et Mériem hors du lit, debout, le visage incliné sur le sien, comme si elle l'examinait attentivement.

—Qu'y a-t-il ?

—Rien ; reprends ton somme, mon époux chéri.

Ce ne fut que plus tard qu'Hamoud se rendit bien compte de ce qui avait déterminé son réveil ; il lui avait semblé sentir, courant sur sa peau, le froid d'une lame d'acier.

Le lendemain, dans la matinée, comme il était seul, Zohra lui demanda s'il avait bien dormi ; la question n'avait rien que de fort simple, mais la physionomie de la servante avait une expression d'inquiétude qui, un instant, surprit Hamoud ; cependant il n'en demanda point l'explication.

La nuit suivante, Hamoud se réveilla encore en sursaut. Il avait rêvé qu'on l'égorgeait. Comme la première fois, il vit la lampe allumée sur une petite table, près de son chevet. Comme la première fois, Mériem était hors de la couche et penchée sur lui. Et, dans le premier moment du réveil, il crut voir luire dans sa main quelque chose qui lui parut être un couteau.

—Que tiens-tu là ?

—Rien, tu rêves. Dors en paix, mon Hamoud bien-aimé.

Ce disant, elle soufflait la lampe. Hamoud, tout en se rendormant, passa la main sur la partie antérieure de son cou, et il lui sembla sentir une écorchure.

Le lendemain matin, il s'aperçut que ses doigts étaient tachetés de sang. Se regardant alors dans un miroir, il vit qu'il avait réellement une éraflure à la gorge.

Ce fait coïncidait si étonnamment avec son rêve et avec les impressions confuses de la nuit, que le vieux Kabyle en fut troublé. Il songeait, assis sur un escabeau, le menton dans sa main. Tout à coup il tressaillit. Quelqu'un était là qui l'observait. C'était la mulâtresse, accroupie dans un angle obscur. Ils se regardèrent quelques instants en silence.

—Femme, tu as quelque chose à me dire, articula enfin Hamoud.

Elle rampa sur ses genoux jusqu'à lui.

—Oui, maître ; mais ce que j'ai à te dire est quelque chose de si terrible que tu me tueras peut-être quand j'aurai parlé.

—Quoi que tu dises, je te jure par la tête du Prophète qu'il ne te sera fait aucun mal.

Alors la bossue, toujours agenouillée, raconta ce qui suit :

—Avant-hier, comme tu faisais la sieste, Mériem est montée dans la chambre dont une fenêtre donne sur la rue. J'ai entendu qu'elle disait à quelqu'un qui était dehors : " Ce sera fait cette nuit ". Je n'ai rien entendu de plus.

Durant la nuit suivante, je n'ai pas dormi. Vers minuit, j'ai vu qu'on allumait une lumière dans ta chambre ; j'ai regardé par le trou de la serrure ; Mériem s'était levée, elle avait ouvert le coffret que tu vois là ; elle en a retiré un couteau. Puis, avec ce couteau, marchant avec précaution, elle s'est retournée vers toi. J'allais crier, lorsque j'ai entendu que tu parlais ; un peu tranquillisée, j'ai regagné ma couche.

Cette nuit, la même scène s'est renouvelée et s'est terminée de la même manière.

J'avais fini par chasser mon horrible soupçon, lorsque tout à l'heure j'ai vu Mériem aller à la chambre du haut ; je l'ai suivie et, cachée derrière un rideau, je l'ai entendue distinctement adresser à quelqu'un dans la rue ces paroles dont je frissonne encore : " Le vieux bouc se réveille toujours au moment où je vais lui planter le couteau dans la gorge ; j'ai manqué mon coup deux fois ; mais il faut que j'en finisse cette nuit ! "

A cet affreux récit, Hamoud ne répondit que par un signe qu'il fit à la dénonciatrice de sortir. Il resta quelques instants écrasé, n'ayant plus la force de penser ni d'agir. Puis, sans adresser la parole à sa femme,

il quittait la maison. Il erra seul dans la campagne pendant plusieurs heures. Ceux qui le rencontrèrent crurent voir un homme en démente.

Quand il rentra, il était un peu calmé. Sa femme se tenait dans la pièce où elle se tenait d'habitude, travaillant à une broderie. Il engagea la conversation, scrutant sa physionomie, son attitude, sa voix. La sérénité de la jeune femme ne se démentit pas un seul instant. Sa causerie fut vive et enjouée comme à l'ordinaire.

Hamoud finit par hausser les épaules d'avoir été impressionné par un récit n'ayant pas ombre de vraisemblance. Est-ce que ce n'était pas stupide autant que monstrueux ? Evidemment, la bossue était folle.

Cependant, ses regards s'étant posés sur le coffret dont avait parlé Zohra, il remarqua que le petit meuble était fermé à clef, tandis qu'habituellement on le laissait ouvert.

—Qu'y a-t-il de dans ?

Un léger tressaillement de Mériem n'échappa pas à l'œil attentif du vieux Kabyle.

—Rien, des colifichets, répondit-elle.

—Ouvre cette cassette, dit Hamoud.

Mériem parut troublée ; mais elle se remit presque aussitôt. Elle feignit de chercher dans un tiroir, puis elle dit tranquillement :

—J'ai perdu la clef.

Hamoud parla d'autres choses.

Mais un quart d'heure après, étant resté seul, il alla chercher un trousseau de petites clefs qu'il possédait ; il essaya ces clefs l'une après l'autre et finit par en trouver une qui ouvrit la cassette.

Elle contenait un seul objet, un couteau à lame d'excellent acier, affilée comme un rasoir. Sur cette lame, près du tranchant, il y avait une tache de sang encore fraîche.

Hamoud remit le couteau dans la cassette et referma celle-ci :

Le soir, en se couchant, il plaça sous son matelas un pistolet chargé.

La première partie de la nuit se passa sans incident. Vers minuit, Hamoud sentit que sa femme se mettait sur son séant ; elle l'appela à demi-voix à plusieurs reprises ; elle se pencha sur lui pour écouter sa respiration ; enfin, s'étant bien assurée qu'il dormait, elle sortit du lit avec précaution, alluma la lampe, prit une petite clef dans son porte-monnaie, alla au coffret et l'ouvrit. Elle en retira le couteau. Puis, toujours à pas de loup, elle revint vers le lit.

Elle resta un instant immobile, épiant le sommeil d'Hamoud. Puis elle approcha le couteau de sa gorge. Alors, brusquement, Hamoud se dressa et lui saisit le poignet. Elle ne poussa qu'un seul cri.

Il l'avait jetée à terre. Elle gisait terrifiée, regardant son mari d'un œil hagard. Il lui mit son pistolet sur la tempe ; mais au moment de tirer, le cœur lui manqua.

—Malheureuse, s'écria-t-il, comment as-tu pu vouloir m'assassiner ?

Comme réveillée soudain, elle se releva d'un mouvement violent.

—T'assassiner, moi !

—Tu oses le nier ?

—Moi ! moi ! Tu crois cela de moi ?

Hamoud avait par-dessus tout l'horreur du mensonge. Tant d'impudence lui rendit sa colère, et de nouveau il abaissa son pistolet sur Mériem.

—C'est bien, s'écria-t-elle avec rage. Si tu as cru cela, tu as raison, tue-moi !

Il avait le doigt sur la détente ; mais cette fois encore l'ancienne affection, la pitié, l'emportèrent. Il ne put se résoudre à faire feu.

Il jeta son arme.

—Demain tu partiras, tu retourneras chez tes parents.

—Non, tue-moi, répétait-elle les yeux étincelants.

Puis elle fondit en larmes.

—Hamoud, mon Hamoud bien-aimé, as-tu pu concevoir une si horrible pensée ! C'était un charme que je composais ; un charme pour te délivrer des fièvres dont tu souffres quelquefois. Il me fallait trois poils de ta barbe, pris sur le nœud de la gorge, coupés un à un en trois nuits consécutives.

—Qui t'avait enseigné ce charme ?

—La bonne Zohra !

—Zohra !

Toute la sinistre machination apparut à Hamoud dans un éclair.

—Oui, c'est un secret qu'elle tient d'une sorcière de son pays. Elle m'avait bien recommandé de ne te rien dire, car le charme ne pouvait être efficace qu'à la condition que les trois brins de barbe fussent coupés à ton insu...

Pendant qu'Hamoud demeurait saisi de stupéfaction et d'horreur, un bruit se fit entendre ; c'était la porte de la rue qui se refermait. Par la fenêtre, Hamoud distingua une ombre qui fuyait éperdue ; il reconnut la perfide servante.

Il s'élança dans l'escalier, gagna la terrasse, enjamba la murette qui le séparait du voisin et courut ainsi de terrasse en terrasse jusqu'à un coin de rue que tout à l'heure devait tourner la fugitive. Là, il sauta à terre.

Elle arrivait essoufflée, les dents claquantes. Il la saisit par les deux mains et la traîna jusque chez lui, appelant à haute voix les voisins pour qu'ils fussent témoins de ce qui allait suivre.

Ce fut une scène effrayante. Dans la chambre même où le meurtre prémédité avait failli s'accomplir, au milieu du cercle indigné des assistants,—accroupie à demi vêtue, sa hideuse figure voilée de cheveux gris, épars, à travers lesquels luisait l'éclair de son œil sinistre,—la criminelle Zohra avait toute l'apparence d'un démon. Hamoud fit le récit complet de ce qui était arrivé.

Pendant tout le temps qu'il parla, la bossue ne proféra pas une parole.

—Réponds, maintenant, dit Hamoud ; pourquoi as-tu essayé de me faire tuer ma femme ?

Elle répondit :

—Parce que je vous hais.

—Tu nous hais, nous qui t'avons recueillie, nous qui t'avons sauvée de la misère et de la mort !

—Je vous hais parce que vous êtes heureux et que j'ai toujours été misérable,—parce que vous vous aimez et que j'ai toujours été honnie, bafouée, plus méprisée que la poussière des chemins. Je hais tout ce qui existe ! Maudits soient le ciel et la terre ! Maudite la vie !

En vomissant ces blasphèmes, elle tomba la face en avant, et presque aussitôt autour d'elle on vit s'étaler une mare rouge. L'affreuse créature s'était fait justice. Elle avait ramassé à terre le couteau échappé à Mériem, et d'une main forcée elle s'était frappée à mort.

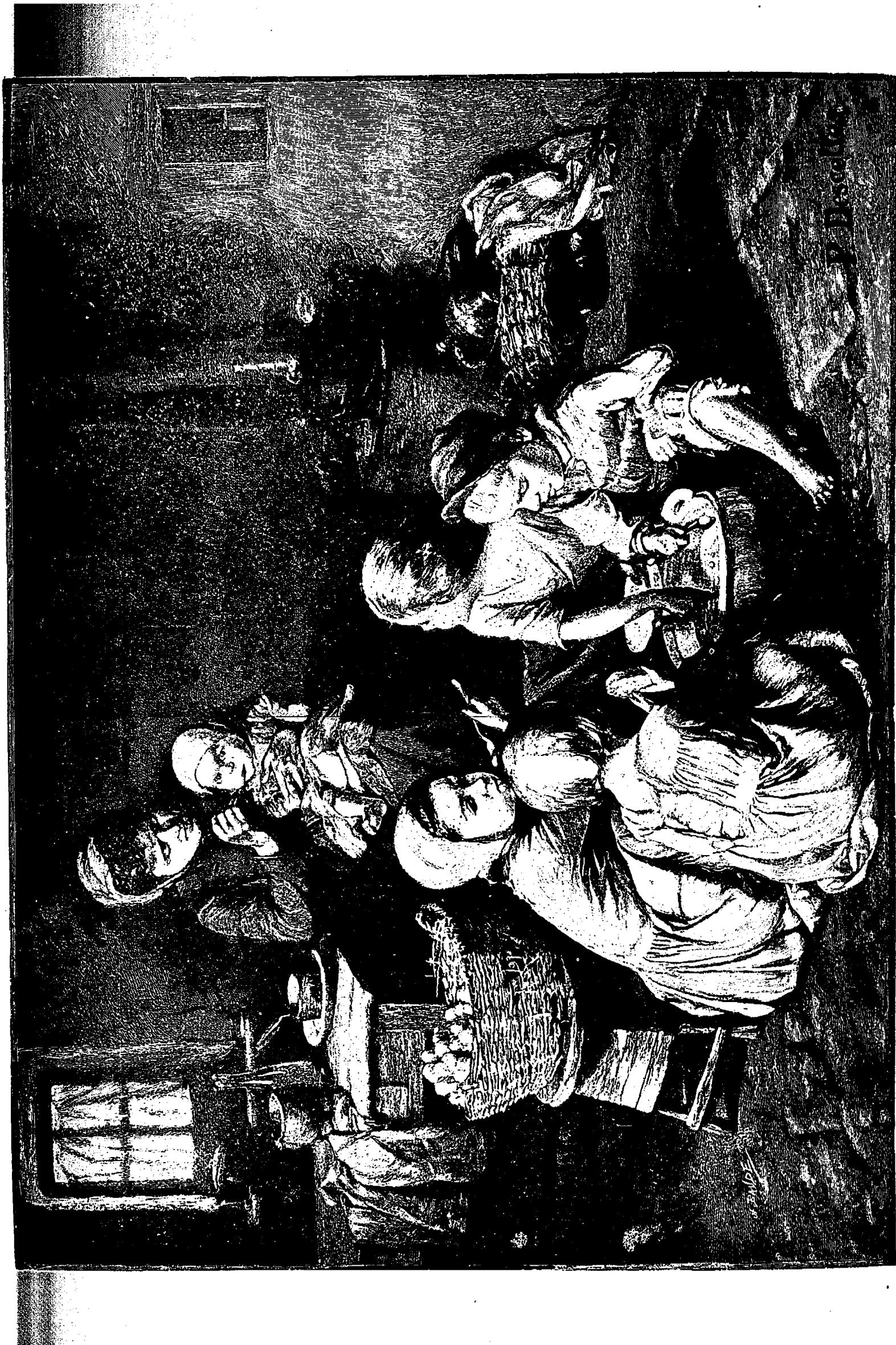
ALBERT FERME.

LES RENFORTS POUR LE TRANSVAAL

(Voir gravure)

Le 15 janvier au matin, veille de la rentrée solennelle du Parlement, le roi d'Angleterre a passé la revue des gardes à pied désignés pour aller prendre part à la guerre sud-africaine. Sur le terrain d'exercice de la caserne Wellington, le bataillon était aligné en tenue de campagne, longue capote, chapeau couleur khaki, à larges bords, cartouchière en sautoir. Accompagné du prince de Galles, du duc de Connaught, du duc de Cambridge et de lord Roberts, Edouard VII s'avança d'un pas lent et mesuré entre les rangs ouverts devant lui et inspecta les troupes que lui représentait le commandant Fox Pitt, marchant à gauche de Sa Majesté. Après le défilé, le souverain adressa aux troupes une courte allocution, sans emphase et d'un optimisme plutôt modéré :

—" J'espère, a-t-il dit, que la tâche que vous aurez à remplir sera moins dure que celle qu'ont eue à remplir un grand nombre de ceux qui vous ont devancés dans l'Afrique du Sud ; j'espère aussi que la guerre ne tardera pas à prendre fin..." Et il a terminé en souhaitant bon voyage, aller et retour.



LA BECQUETTE



BEAUX-ARTS : LES CIGALES.—Tableau de M. Ludovic Alleaume

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

La photographie du fonds de la mer à été faite, non comme l'indique Jules Verne, à l'aide de puissants rayons lumineux éclairant les eaux, mais à faible profondeur et en utilisant simplement la clarté du soleil.

En Algérie, un professeur de lycée, dont le nom m'échappe, avait rigoureusement disposé un appareil photographique, mû par une poire à air, lequel appareil placé dans une boîte vitrée étanche, était descendue par un fonds de 20 à 25 pieds, où il reposait sur un trépied. Les eaux fort transparentes dans cette contrée l'étaient bien suffisamment pour que l'expérimentateur placé dans un bateau, et tenant en mains la poire, commandant l'appareil, de déclenchement fut en mesure à un moment donné, d'ouvrir et de fermer l'appareil préalablement muni d'une plaque sensible.

Quand il voyait quelque pression s'accroître, au milieu des plantes marines, formant décor, il prenait la poire et l'appareil fonctionnant. Remonté immédiatement et sorti de son enveloppe étanche, il recevait une nouvelle plaque, le rendant susceptible, une fois redescendu, de prendre de nouvelles photographies. Le résultat fut paraît-il, bien satisfaisant et les photographies obtenues, quoique légèrement voilées par la marche d'eau interposée entre l'objectif et les objets visés, présentant de très curieux mirages, de poissons évoluant au milieu des glaces.

Avec les progrès accomplis dans le domaine des applications photographiques depuis cette époque. Nul doute qu'un excellent kodak, renfermé dans une boîte étanche et vitrée et commandé par un fil déclenchant l'objectif, et allumant une ampoule électrique ne donnât d'excellents résultats, quel que fut la profondeur où il serait immergé.

La photographie sous-marine suppose être prise à bord du *Nautilus*, à travers la glace non étamée du salon et à l'aide du puissant fanal électrique dont disposait le merveilleux bateau du capitaine Nemo, serait exactement — toutes proportions gardées — dans les mêmes conditions que celles réellement prises par l'ingénieur professeur Algérien.

Les amateurs photographes ne manquent pas et les kodaks sont légions, voilà diverses expériences à faire sans qu'il en coûte beaucoup, à bord des navires modernes, la plupart munis de générateur d'électricité.

LOUIS PERRON.

CONFÉRENCE PRATIQUE ET PATRIOTIQUE

Sous les auspices du Club Letellier, M. A. St-Martin a soumis une conférence relativement à l'Espéranto. L'orateur commença ses remarques en faisant observer que l'Espéranto ne se mêlait pas de politique, mais que le Canada particulièrement, et pour des raisons politiques devait s'occuper d'Espéranto.

L'histoire en mains, s'appuyant sur des citations, M. St-Martin, démontre à l'auditoire, que la grande cause du retard du progrès matériel, moral, intellectuel du pays est la dualité des langues. Après avoir affirmé notre droit à parler la langue française, après avoir établi que nous étions bien résolus, à ne pas céder d'une semelle le terrain acquis, l'orateur demande à l'assemblée si ce droit de parler la langue française n'accorde pas au même titre le privilège, à nos frères anglais de parler leur langue maternelle. " Certes, oui, dit-il, et alors comment concilierons-nous les deux races, comment les rallier, comment les faire se comprendre, et partant se connaître, s'estimer et s'aimer, si ce n'est par l'harmonie, la concorde, le compromis, enfin la neutralité ; si ce n'est par l'unique moyen : l'Espéranto. "

Le MONDE ILLUSTRE ne peut donner, le rapport verbal de cette conférence, qui dura au-delà de deux heures, mais le résultat pratique, et sur lequel nous attirons spécialement l'attention de nos lecteurs, c'est

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

que le Club Letellier, s'est immédiatement voté, comme corps, membre de la société, pour la propagation de l'Espéranto.

Le club devant payer à même les fonds de l'institution la contribution annuelle de la société.

M. J. B. A. Léo Leymarie, fit aussi quelques remarques, donna en plusieurs langues des exemples des difficultés de prononciation, informa l'assemblée de la propagande active et considérable qui se fait maintenant en France en faveur de l'Espéranto, et annonça que le Cours gratuit d'Espéranto commencera à Montréal, le 5 mars prochain, au Monument National.

M. Chs F. Larkin, de la part des Anglais, vint déclarer que puisque les Canadiens-français faisaient la moitié du chemin afin d'établir la concorde entre Canadiens-français et Canadiens-anglais, au nom de ses compatriotes, il se déclara prêt à adopter l'Espéranto et à le propager. " Quoique, ajouta-t-il, j'ai entendu des reproches un peu amers, adressés à mes compatriotes, dans le cours de cette conférence, qu'il me soit permis de vous dire, que dans la course vers le progrès, nous serons aussi rapides que vous et nous serons d'aussi zélés propagateurs de la langue neutre que vous le serez vous-mêmes. "

Que chaque nationalité en dise autant !!!

P.-S.—Le Club Bernier a invité M. A. Saint-Martin, à donner une conférence, sur la question de la langue internationale Esperanto. Cette conférence aura lieu mercredi le 26 courant, à la salle du Club, No 956 rue Beaubien.

Les lecteurs du MONDE ILLUSTRE feront très bien d'assister à cette conférence : l'Espéranto appelé à jouer un si grand rôle dans l'avenir de notre pays doit être connue et apprécié dès le moment actuel.

IN MEMORIAM

On inhumait, le 5 février dernier, à Marieville, un compatriote qui laisse, parmi ceux qui furent en relations avec lui, le meilleur souvenir, feu Henri-Eugène Poulin, avocat, décédé à Montréal le 31 janvier précédent.

M. Poulin était très avantageusement connu du public, particulièrement à Marieville, où il avait passé la majeure partie de sa vie.



FEU HENRI-EUGÈNE POULIN

Citoyen intègre et respecté, doué d'un jugement sûr, homme d'action et de progrès, d'une charité verbale, ne reculant devant aucun sacrifice pour se rendre utile aux siens et à ses amis, M. Poulin possédait assurément toutes les qualités qui distinguent l'homme de bien et de mérite.

Né à Marieville, le 12 septembre 1846, il était le fils de feu Joseph-Napoléon Poulin, médecin, qui fut durant plusieurs années député du comté de Rouville,

avant la Confédération ; et petit-fils du grand Bourdages qui a joué un rôle si important dans la politique canadienne.

Il fit ses études classiques au séminaire de Sainte-Marie de Monnoir, étudia le droit à l'Université Laval de Québec, et fut admis au barreau en septembre 1867. Il partit l'année suivante pour Saint-Louis, Missouri, revint au Canada en 1875, et épousa en la même année, à Sorel, Amélia-Jane-Mary Armstrong, qui lui survit avec cinq enfants. En 1876, il fut nommé registrateur pour le comté de Rouville, et continua d'exercer en même temps la profession d'avocat à Marieville. En 1898, il cessa d'occuper la charge de registrateur pour venir se fixer à Montréal. Quoique résidant à Montréal, — vû certaines entreprises financières qui l'appelaient souvent à Farnham, il ouvrit un bureau d'avocat à ce dernier endroit et y devint, en peu de temps, à la tête d'une jolie clientèle acquise par l'estime et la confiance qu'il inspirait au public.

Pendant les vingt et quelques années qu'il a résidé à Marieville, il a occupé, sans interruption, les charges de conseiller et de maire de l'endroit, et de préfet pour le comté de Rouville. Il est sans contredit l'un de ceux qui ont le plus contribué, par son dévouement et son esprit pratique, au développement et au progrès de Marieville, en y encourageant de toutes ses forces certaines industries qui en font la prospérité.

Nous offrons à la famille du défunt nos sympathies les plus profondes.

L'AMOUR D'UNE FEMME

I

LA FEMME AIMÉE

La femme est la sauvegarde de l'humanité.

Douée d'une délicatesse infinie, elle unit aux grâces dont la nature lui a fait don, un bon cœur où réellement Dieu a versé le trésor de son puissant amour.

L'homme ambitionne souvent les grands honneurs, et, pour y arriver, il lui faut un travail incessant doublé d'un courage indomptable ; mais pour la femme, il lui suffit d'un sourire de bonté pour rendre sa mémoire immortelle.

Au milieu de la souffrance de l'humanité, la femme apparaît comme un ange bienfaisant, qui console et adoucit les cœurs aigris.

Sa douce voix vibre aux oreilles des malheureux, rendues plus sensibles par l'aiguillon cruel, comme les sons harmonieux d'une lyre.

Elle sait pénétrer plus avant dans le cœur, car, dès son entrée dans le monde, sa vie n'est plus qu'une souffrance continuelle qu'elle seule sait cacher avec un courage héroïque.

Comprenant mieux ce que peut produire d'affaïssement dans l'âme un mot ou un rire injurieux à l'égard de l'infortune, il lui est facile de cicatrifier ces plaies, son cœur ressentant tous les jours les souffrances d'autrui.

Comme l'abeille sait tirer le miel de la fleur vénéneuse, la femme se montre grande et résolue au milieu de ces cris de détresse qui s'élèvent de tous côtés ; elle oublie son propre malheur, en face du devoir qu'elle regarde comme lui étant dévolu de soulager l'humanité.

Oh ! qui comprendra le prix de ces larmes versées sur le sort du prochain ! Ce sont autant de fleurons ajoutés à la couronne que l'on accorde à l'épouse dévouée, qui se dépense chaque jour sans compter.

La femme qui comprend réellement le rôle qu'elle doit jouer dans la société est la sauvegarde de l'humanité.

II

LA VIE A DEUX

Vouloir analyser le cœur de la femme, y rechercher ses tendances, l'apprécier à sa juste valeur, essayer de le comprendre... c'est tenter l'impossible ! Autant prétendre éclaircir les insondables mystères dont la nature persiste à s'envelopper.

La femme, elle-même, conçoit-elle la richesse de cet immense trésor de son cœur pour en comprendre toute la portée ?

Non, certes, et c'est cette ignorance presque exclusive qui la rend si puissante. Cependant, lorsqu'elle a ressenti l'amour naissant dans son cœur, elle se donne sans réserve, sans bien saisir l'héroïsme de cet abandon d'elle-même : quand la femme aime, elle ne vit que pour ceux qui lui sont chers ; c'est là le naturel de son cœur.

L'homme qui ne voit que le jupon chez la femme n'est pas loin de la mépriser, car alors, il ne la considère que comme simple objet de luxe. Il ne comprendra jamais l'élan tout naturel qui ne la porte qu'à se dévouer.

Aimons-la donc pour ses vertus, si nombreuses qu'elles éclipsent les quelques défauts mignons qu'elle peut avoir. Aimons-la suivant l'ordre établi par Dieu, et elle nous récompensera en nous confiant la garde de beaux chérubins qui seront notre joie dans la jeunesse et notre bonheur dans la vieillesse.

Nos douleurs seront les siennes. Elle nous consolera par des paroles de tendresse qui allégeront notre misère, lorsque la méchanceté des hommes nous fera courber sous le faix des douleurs dont ils nous accablent.

Combien insensé est celui qui accuse l'humanité d'être l'auteur de tous ses maux ! L'homme a le libre arbitre de sa destinée et la vie est si douce quand l'amour vrai règle ses pas et ses démarches.

RENE SAINTE-FOY.

COLLABORATEUR EN DEUIL

Nous avons appris avec peine la douleur qu'à éprouvée notre collaborateur et ami J. B. A. Léo Leymarie. Son grand-père et parrain M. J. B. Leymarie, secrétaire du Conseil Général de la Corrèze, Chef de division honoraire, est décédé à Tulle (Corrèze) à l'âge de 83 ans. M. J. B. Leymarie était un érudit dans les questions historiques et numismatiques de son département, et il avait publié quelques ouvrages sur les mœurs et coutumes limousines. Ancien professeur il avait eu sous sa direction les plus marquants des élèves du Collège de Tulle, parmi lesquels M. Edmond Perrier, directeur-administrateur du Museum d'histoire Naturelle de Paris.

Nous offrons à notre collaborateur et ami nos sympathies et le prions de les partager avec sa famille dont il est séparé.

Le Nouvel Hôtel-de-Ville de Ste-Cunégonde

C'est au coin des rues Vinet et Richelieu, que s'élèvera le nouvel édifice, comprenant également le poste de pompes de la ville.

De style Renaissance français, l'édifice semble bien étudié au point de vue des divers services qui doivent y trouver asile : Bureaux de la mairie et des différents départements du service civil, station du feu et de la police, bureau de poste, etc.

Les plans en ont été préparés par l'ingénieur de la cité, M. J.-E. Vanier, et les devis dressés accusent une dépense à effectuer de \$30,000.

FANTAISIE PARISIENNE

UN NOUVEL ÉCLAIRAGE

—Tiens, ce vieux Lafoucade ! Comment vas-tu ?
 —Le mieux du monde.
 —Et que fais-tu à Paris ?
 —Je suis venu dans le but de me procurer des capitaux pour lancer une grosse affaire.
 —Ah bah ! Et de quelle nature ton affaire ?
 —Une idée qui m'est venue, il y a quelques années au Tonkin. Un soir, des espions viennent nous apprendre qu'une bande de pirates s'est réfugiée dans un village distant de quelques kilomètres. A la hâte, on forme une colonne dont le lieutenant Cornuel prend le commandement et nous voilà partis. Une nuit noire, mon cher ami, mais d'un noir ! On se serait cru dans une mine de houille. Pas de lune, pas d'étoiles au ciel, et pas de becs de gaz dans les rizières !

—Allons donc !
 —Tout à coup, nous nous sentons éclairés, aux flancs de la colonne, par une lumière douce, étrange, fantastique.

On croyait marcher dans de l'or gazeux. Nous regardons autour de nous et apercevons... devine quoi ?

—Ne me fais pas languir !
 —Des tigres, mon vieux ! Une bande de tigres. Les yeux de ces fauves brillaient, telles des braises, et tous les regards de ces fauves réunis constituaient une lumière superbe.

—Epatant !
 —Depuis cette époque, l'idée me tourmentait de mettre en pratique un éclairage splen-

dide. J'ai beaucoup travaillé la question et je vais lancer la *Société d'éclairage par les yeux de tigres*. D'abord ce sera plus pittoresque que le gaz ou l'électricité. Sur d'élégantes colonnes de fonte, on installera des cages contenant des tigres adultes. Des cages solides, bien entendu, car une fuite de tigre offrirait des inconvénients beaucoup plus dangereux qu'une fuite de gaz.

—Oh ! on s'en apercevrait tout de suite.
 —Probablement. Quand on sentirait quelques crocs pointus pénétrer indiscrètement dans sa cuisse, on dirait : Tiens, il doit y avoir une fuite de tigre dans le quartier !

—Les gaziers seraient remplacés par des pompes : ce serait bien plus drôle.

—Ce serait charmant, je te dis !

—Est-ce que tu ne crois pas que pour le prix de revient ?...

—Pas tant que tu crois, car la *Société générale d'éclairage par les yeux de tigres* ferait, comme la *Compagnie du Gaz*, qui réalise d'énormes bénéfices avec ses résidus. Sais-tu, par exemple, comme le fumier de tigre est excellent pour les rhododendrons et les pétunias ?

—Bonne idée cela.

Le temps me manque pour te développer mon affaire. Je t'envoierai le prospectus. Au revoir, mon vieux.

—A un de ces jours, Lafoucade.

J'ai eu l'occasion, il y a quelques jours, de faire la connaissance du susnommé Cornuel (un excellent garçon).

—Dites-moi, fis-je un peu défiant, avez-vous rencontré beaucoup de tigres au Tonkin ?

—Pas un seul ! Le seul tigre que j'ai vu en Indochine, c'est un vieux tigre dans une ménagerie de Saïgon, un pauvre vieux tigre aveugle qui ressemblait bien plus à une descente de lit qu'à un dangereux carnassier.

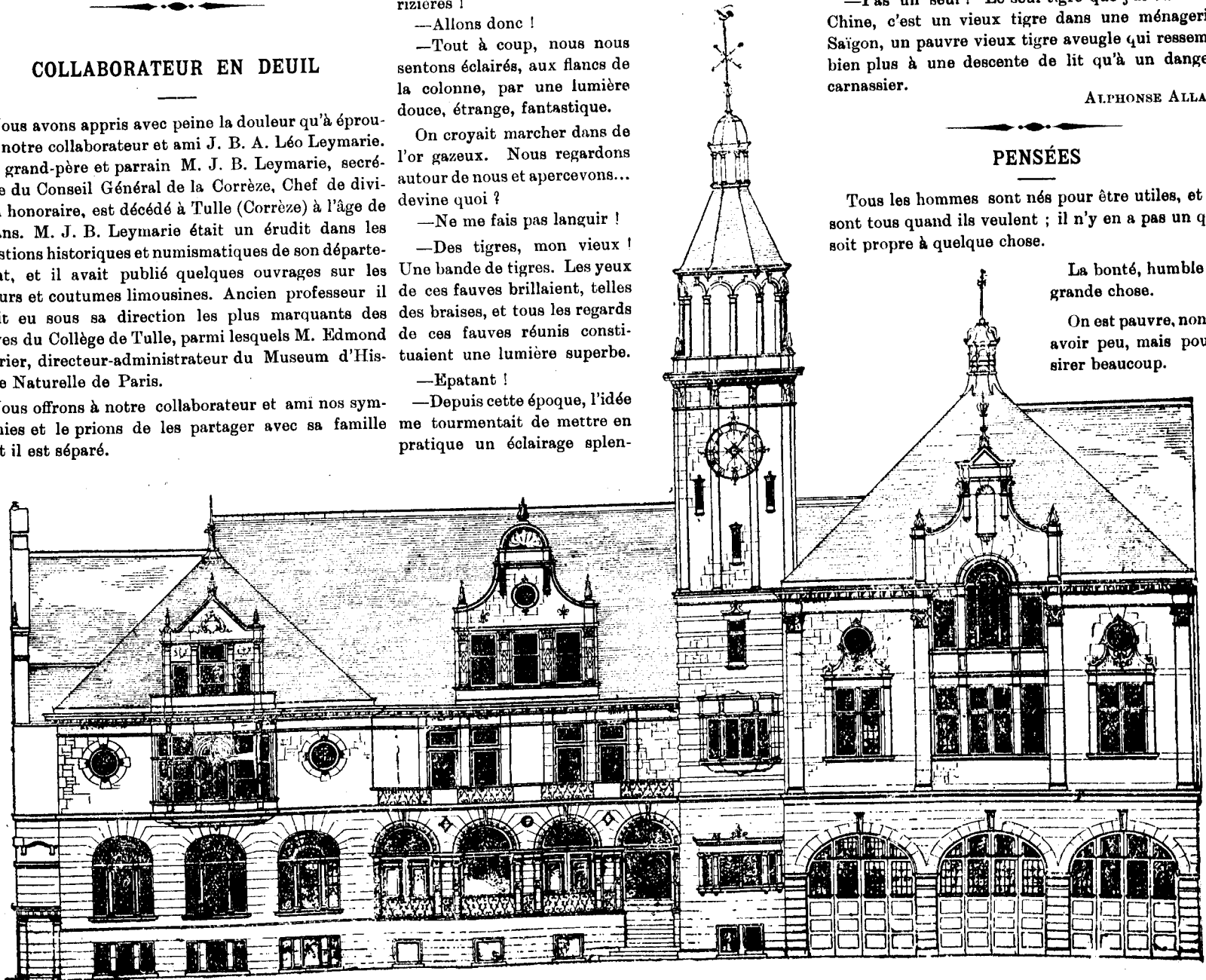
ALPHONSE ALLAIS.

PENSÉES

Tous les hommes sont nés pour être utiles, et ils le sont tous quand ils veulent ; il n'y en a pas un qui ne soit propre à quelque chose.

La bonté, humble mot, grande chose.

On est pauvre, non pour avoir peu, mais pour désirer beaucoup.



LE NOUVEL HOTEL-DE-VILLE DE SAINTE-CUNÉGONDE

LE SOURIRE

SAYNETTE EN UN ACTE, EN VERS

Personnages :

ARLETTE, 17 ans.

PAUL, 26 ans.

(A Paris, ou ailleurs, de nos jours.)

Un petit salon très gai. Bibelots, fleurs. Un piano droit, un canapé, porte au fond. Arlette, assise au piano, déchiffre en tapant. Paul, en lieutenant de spahis, entre sans être entendu ; il s'approche d'Arlette par derrière, lui met les deux mains sur les yeux et l'embrasse.

Arlette, sautant debout et se retournant,
l'air courroucé

Qui...?

Paul

Bonjour !

Arlette

C'est toi ?

Paul

Dame !

Arlette, éclatant de rire

Es-tu bête !

Paul

Merci !

Tu ris, je suis sauvé. J'avais eu peur.

Arlette

Aussi,

Tu vous a des façons d'annoncer ta présence !

Paul

Entre cousins, c'est très conforme aux bienséances
De se dire bonjour, bonsoir, en s'embrassant...

(Il s'approche du piano).

Tu déchiffres ?

Arlette

Je chiffre !!!

Paul, regardant la musique

Ah !... Schumann !...

Arlette

Agaçant,

Prrr !...

Paul

Ma tante est sortie

Arlette

Oui.

Tant pis, c'est dommage.

Je l'attends, tu permets ?... sage comme une image.

Arlette

Que lui veux-tu ?

Paul, posant son képi

Moi !... Mais, lui demander ta main,

Arlette, se récriant

Mais tu l'as demandée hier !

Paul, soupirant

C'est vrai... demain

Je recommencerais.

Arlette

Tous les jours ! pourquoi faire ?

Paul

Si tu veux m'abrégér le nombre, je préfère...

Arlette

Voyons, c'est très gentil d'être cousins !

Paul

D'accord !

Mais, tu sais ? mariés, nous le serions encor...

Seulement...

Arlette

Seulement ?

Paul

On te dirait : Madame !

Je te présenterais mes amis : " Cher... ma femme ! "

Tu recevrais, avec des fleurs dans ton salon...

Au bal, tu porterais, dans un nuage blond

L'aigrette en diamant qui donne un air de reine,

Et les messieurs viendraient s'embrocher dans ta

Arlette, riant aux éclats

Eh bien ! c'est justement tout cela qui me fait,
Vois-tu bien, ah ! ah ! ah !... un si drôle d'effet !...

Comment ?

Paul

Arlette, de même

Nous aurions l'air de jouer des charades,
Comme quand tu venais avec tes camarades
Chez grand'mère, pendant les vacances...

Paul

Voyons !

Arlette, même jeu

Moi, j'avais déniché sur les derniers rayons
De la plus vieille armoire un cachemire à franges,
Toi, quelque affreux gibus... et nous étions aux anges
Ainsi grotesquement affublés... ah ! ah ! ah !...

Paul, agacé

Il ne s'agirait pas de recommencer ça...

Arlette, avec un fou rire

Ah ! ah !...

Paul, vexé

Quand vous pourrez maîtriser cette crise,
Nous reprendrons cet entretien.

Arlette, brusquement calmée et sérieuse

Tu peux parler...

Je la maîtrise !

Paul, interdit

Mais...

Arlette, le regardant en face, impassible

Va ?

Paul, brusquement

Ma foi, je ne sais plus !

Je n'ai plus sous la main les arguments voulus !

Tu ris, tu ris, tu ris, comme une écervelée,

Puis, tout d'un coup, la folle ayant pris sa volée,

Mademoiselle est comme un pape devant vous,

Attendait, regardant, scrutant... Tu rendrais fous,

Ma parole, les mieux trempés !

Arlette, tranquillement

Alors, pas rire,

Pas être un pape... quoi, voyons ?... Veux-tu prescrire

L'humeur dont il s'agit d'être pour t'agrèer ?

Quel type, pour monsieur, pourra-t-on bien créer ?

La gaieté lui déplaît, le sérieux le fâche...

Comment venir à bout d'une pareille tâche,

Dis !

Paul, persuasif et tendre

Mais tout simplement en fuyant l'air moqueur

Qui rend sourd au tic-tac adorable du cœur !

En étant un peu moins lutine, un peu plus femme...

En laissant s'émouvoir, sans l'étourdir, ton âme...

Et, rayon printanier sur l'orage conquis,

En vivant ta jeunesse en ce qu'elle a d'exquis.

Arlette

Vois : tu deviens lyrique et je reste très digne.

Ce n'est pas sans effort, mais enfin, c'est bon signe !

Es-tu content ?

Paul

Oh ! non !

Arlette

Que te faut-il, mon Dieu ?

Paul

Je songe... la nuance est bien subtile un peu,

Mais je songe soudain...

Arlette

Quoi ?

Paul

Je vais te le dire :

Je songe que jamais je ne te vis sourire.

Arlette

Par exemple !

Paul

Jamais ! Comme un oiseau chanteur,

Tu lances tes éclats joyeux sur la hauteur :

Toute ta bonne humeur vient bruire sur ta bouche.

Mais que cet entrain tombe, et tu deviens farouche.

Tu prends un air d'ennui, dès que le député,

Cet ami de mon oncle, est chez vous invité...

A l'église, on connaît ton profil de madone !

... Dans la rue, il n'est pas de plus grave personne !

Et lorsque ton cousin veut te parler d'amour,

O détestable enfant ! te voilà tour à tour

Impassible, froide ou follement moqueuse,

Comme un diable incarné dans un tableau de Greuze !

Arlette, un peu songeuse.

Eh ! bien, mais... il y a du vrai dans ton gâchis.

C'est la première fois, tiens, que j'y réfléchis...

Oui, quand je me sens gaie, un frisson me secoue,

Irrésistiblement me chatouille la joue,

Me fend la bouche, alors je ris... je ris... tu vois ?

(Elle rit aux éclats).

Et ça devient gênant, très gênant, quelquefois...

(Reprenant son sérieux).

Si je suis sérieuse, alors, je le suis toute :

Quand je vais au sermon, je me tiens bien, j'écoute !

C'est comme le Schumann : ce n'est pas amusant !

Entendre discuter politique, rasant !

De récréations, la vie est économe :

Je tâche de me faire au règlement. En somme,

A quoi bon bavarder sans fin sur tout cela ?

Tout ce qui n'est pas drôle est ennuyeux. Voilà !

Paul.

Ne soupçonnes-tu point quelques douceurs furtives,

Un rayon tamisé de tes gaietés trop vives,

Quelque chose de plus, et de moins ? presque rien,

Qui est tout... du bonheur qui flotte, aérien...

Le bruit clair d'un grelot tintant dans de la mousse,

Où allegro calmé par la pédale douce...

Tout ce qui fait, enfin, dans un rêve apaisé,

Le charme du sourire, et l'âme du baiser !

Arlette, qui a écouté très attentivement.

Eh bien !... non, franchement, je ne me rends pas

Paul, continuant. [compte !

N'as-tu jamais senti, dans ta gaieté qui monte,

Un sentiment très doux arrêter son envol,

En suspendre l'éclat d'indiscret rossignol,

Et faire, en un pur charme exempt de toutes fièvres,

Epanouir sa fleur sur le bord de tes lèvres ?...

N'as-tu pas retenu l'accès joyeux, souvent,

Tout près de s'échapper...

Arlette, vivement.

Ça, très bien : au couvent !

Quand nous prenions quelque fou rire à la chapelle.

Il fallait s'étouffer tout bas !... je me rappelle

Qu'Eugénie, une grande...

Paul, brusquement

Ah ! tiens, restons-en là !

Arlette

Bon ! te voilà fâché ?...

Paul

Non, non, non... (il chante) tra la la !

Arlette

Mais qu'est-ce qui te prend ?

Paul

Rien, je suis gai, je chante.

Arlette

Tu boudes !

Paul

Pas du tout !

Arlette

J'ai donc été méchante ?

Paul

Au contraire.

Arlette

Pourtant !...

Paul, nerveux.

Je suis dans un état d'esprit... délicieux !

Je te trouve charmante, et tiens !... je rentre en grâce.

(Il veut l'embrasser.)

Arlette

Finis donc !

Paul

Des cousins ? c'est classique : on s'embrasse !

Arlette

Quand on arrive et quand on part, c'est suffisant...

Paul

Ah ?... (se ravançant). Eh bien ! je m'en vais : adieu !

Arlette

Tiens ? soi-disant,

Tu voulais voir maman ?...

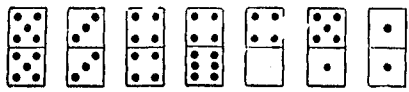
Paul
Oui, oui, mais... elle tarde
Et... allons, au revoir !
Arlette, un peu tristement lui tendant la joue
Bonsoir, Paul !...
(Il l'embrasse, prend son képi et se dirige vers la porte)
Arlette, pendant qu'il s'en va
Il me garde
Rancune un peu, je crois...
Paul, reparaisant à la porte, son képi à la main
Bonjour ! (il va pour l'embrasser)
Arlette, stupéfaite
Ah ! ça, dis donc ?
Paul
Embrassons-nous !
Arlette
Vous vous moquez de moi !
Paul, d'un air pincé
Pardon !
Vous n'êtes pas du tout de bonne foi : vous dites
Qu'on s'embrasse en entrant, en sortant : deux visites,
Ça fait quatre baisers, Je parlais, je reviens,
Donc...
Arlette, avec un soupir
Mon Dieu, qu'il est bête aujourd'hui, ce Paul !
Paul, brusquement jetant son képi
Tiens,
Tu as raison, je suis stupide !
Arlette
A la bonne heure !
Voilà que tu refais ta figure meilleure !
Assieds-toi là... causons !
Paul, calmé et souriant, assis près d'Arlette sur le canapé
De quoi veux-tu causer ?
Arlette
De quelque chose qui pourrait nous amuser...
De l'Afrique ! de ta campagne...
Paul
De l'Afrique ?
Arlette, s'installant comme une petite fille qui va
entendre un conte
Oui, raconte... ton nègre et ta vieille bourrique,
Les chameaux, les burnous... le tigre rencontré !...
...Ça fait quinze jours, dis, que te voilà rentré ?
Paul
Dix-huit.
Arlette
Raconte, allons !
Paul
Mais, ma pauvre petite,
Chaque anecdote un peu drôle, je l'ai te dite,
Je n'en sais plus...
Arlette
Mais si !... cherche !
Paul, cherchant
Non, je crois bien
Vous avoir...
Arlette
Recommence, alors : ça ne fait rien !
Paul
Voyons ! t'ai-je conté l'histoire des Arabes
Qui vinrent me voler...
Arlette, vivement
Pas les moindres syllabes !
Dis vite !
Paul
Eh bien ! voilà. Je relevais des plans
Dans la brousse, au-delà de l'Qued, sur les flancs
Du Djebel Bou Khaïl. Je couchais sous la tente...
Un matin.
Arlette, intéressée
Un matin ?
Paul
Dispos, l'âme contente,
Je m'éveille : plus rien à mon porte-manteau...
Mes effets, disparus ! Le me lève : un couteau,
Comme ceux qu'un pillard, — un indigène, — porte,
Était tombé par terre, à deux pas de la porte.
Je cours à ma cantine : elle était vide !... argent,
Provisions, rafiés !
Arlette
Oh ! les vilaines gens !
Et tu n'avais rien vu, rien entendu ?

Paul, riant
Par veine !
Car si j'avais dit : ouf ! j'aurais perdu ma peine :
Réveillé, l'on se fût défait de l'ennemi,
Et je fus épargné pour avoir bien dormi !
Arlette
C'est égal, tu n'as pas dû rire, tout de suite...
Paul
Bah ? l'on en voit bien d'autre ! et puis j'en étais quitte
A bon compte, n'ayant rien de bien précieux
Avec moi... quelque jour, je t'expliquerai mieux
Pourquoi ce souvenir est un bon de ma vie.
En attendant de quel récit as-tu l'envie ?
Arlette
Mais de tout !... dis un peu : t'ennuyais-tu, là-bas,
Parfois ?
Paul
On travaillait : on ne s'ennuyait pas.
Cependant, certains jours, en pensant à la France,
Mon désir plus aigu se tournait en souffrance...
Je songeais... oh ! les jours de rêve ardent et fou
Dans lesquels on se sent vivre, on ne sait plus où !
Et les soirs chauds, la paix des solitudes bleues
Qui bercent... et, passant la mer, faisant des lieues,
L'esprit qui part et qui s'en va... Tiens, je m'y crois,
C'est bon !...
Arlette
Tu te trouvais donc heureux ?
Paul
Quelquefois.
Pour les déshérités qui sont tout seuls au monde,
L'exil est plus cruel et la nuit plus profonde...
...Mais quand, les yeux fermés, on voit dans l'avenir,
Se dessiner le rêve aimé d'un souvenir,
Quand d'une enfance chère on garda les promesses,
Quand le retour paraît tout riche de tendresses
Et qu'au bout de l'épreuve on aperçoit briller
La flamme réchauffante et claire d'un foyer,
...Alors, non, l'on n'est pas malheureux !... et, sans
[doute,
C'est là tout le meilleur qui s'en va goutte à goutte...
—Mais je t'ennuie, Arlette, en me laissant aller
A ces vieux songes creux... tu m'as trop fait parler,
Vois-tu ?
Arlette, sérieuse.
Non, dis encor...
Paul
Arlette, je rabâche.
Arlette
Tu pensais donc à nous, un peu ?...
Paul, se laissant aller à une légère émotion qui augmente
peu à peu.
Quand, sous la bâche
De quelque diligence aux ressorts cahotants,
Je voyais défilier, aveuglé tout le temps,
Le paysage cru, sans arbre et blanc de poudre,
Je regardais en moi, très loin... je voyais coudre
Grand'mère à sa fenêtre, et, dans l'ancien verger,
Je voyais ta petite robe voltiger...
Je voyais le vieux chêne aux paternelles branches,
Sous lequel nous avons passé tant de dimanches !...
Un peu, — juste de quoi faire vivre une fleur, —
De la terre de France était là, dans mon cœur !...
...Mais encore une fois je deviens insipide !
Pardonne !...
Arlette
Continue...
Paul
A quoi bon, dans le vide,
Evoquer tout cela ? Ce ne sont que hochets,
Tu peux en rire, va ! Moi qui te reprochais
De trop rire, tantôt !... te voilà toute grave !
Ta gaité se morfond, et c'est moi qui l'entrave...
Arlette
Non, dis toujours... tu vois, je ne me moque pas.
Que voyais-tu là-bas, encor, dis-moi ?
Paul
Là-bas ?...
Je revoyais ta chambre, aux rideaux d'étamine ;
Je te revoyais, toi, si franche et si gamine,

Avec ta jupe courte et tes cheveux tombants,
Et j'avais le vertige ému de tes rubans !...
... Chère enfant !... tu ne peux savoir...
(Changeant brusquement de ton.)
Quand cette prise
Eut lieu chez moi, tiens ?...
Arlette
Oui ?
Paul
Veux-tu que je dise
Ce qui m'a, du péril, j'en suis sûr, protégé ?
Arlette
Ce qui t'a... dis-le moi !...
Paul
Quelque chose que j'ai.
Qui ne me quittes pas... Devines-tu ?
Arlette
Que sais-je ?
Paul
Ce n'est pas gros, ce fut bénit... et ça protège !
Tu ne te souviens pas ?... Le jour de mon départ,
Voilà trois ans, c'était au jardin... le hasard
Fit tomber à mes pieds, dans le sable perdue,
La médaille d'argent à ton cou suspendue ;
Je me baissai, voyant briller ce petit point...
Mais tu me dis : " Eh bien ! garde-la donc, Bédouin !
Pour être préservé des dangers, en Afrique !..."
...D'un lacet de ton sac, j'attachai ma relique ;
Et je l'ai conservée, avec son vieux cordon,
Qui n'a jamais cassé... Mais, Arlette, ris donc !
Qu'as-tu ? je n'y comprends rien du tout, ma parole !
Mon histoire est pourtant assez drôle...
Arlette
Eh oui !... très... drôle !
(Elle veut rire, mais son rire s'étrangle, ses yeux sont pleins de
larmes, et elle s'arrête en souriant à Paul qui la regarde avec une
émotion soudaine.)
Paul
Arlette !
Arlette
J'ai souri, je crois...
Paul
Fais voir tes yeux !
Ils sont...
Arlette, souriant toujours
J'ai souri, Paul, et c'est délicieux !
Paul, lui saisissant les mains.
Tu m'aimes !
Arlette
Laisse-moi savourer l'âme neuve
En moi chantante, et dont ce sourire est la preuve...
Je comprends, maintenant, tout ce que tu disais :
C'est venu doucement, pendant que tu causais...
Oui, je comprends... bonheur aérien, qui flotte...
Quelque chose d'heureux au fond de moi sanglotte...
Paul
Tu souris, et tu vas pleurer !
Arlette
C'est puéril,
Mais c'est divin !... mon cœur est un pommier d'Avril !
Paul, tout ému
Arlette, cueillons-en la floraison si blanche...
Arlette
Va, tu peux sans effort incliner chaque branche !
Tu fus pour ces bourgeons le doux rayon chauffant !
Toi qui rêvais là-bas à ta cousine enfant,
Et lui prêtait de loin tout une âme de femme,
A force d'y rêver, tu lui souffla cette âme !
Et la petite Arlette, au fou rire étourdi,
Peut se dire, à présent, qu'elle a vraiment grandi !
Paul, tendrement
Oui, sans hausser ta taille, à mon bras appuyée
Tu marcheras, le long de la route frayée, —
Te souvenant du jour, aux bienheureux émois,
Où ton être a souri pour la première fois !
Et pour que ce bonheur, plus jamais ne s'en aille...
Arlette, doucement.
...Nous garderons toujours la petite médaille !

LES DOMINOS

Si vous avez pris les dés qui suivent :



et que vous soyez premier, quelle sera votre posé ?

LE DOMINO DES CHINOIS

Je ne sais comment se joue le domino des Chinois ; tout ce que je peux faire, c'est de donner la description du matériel employé.

La boîte qui renferme un domino chinois présente :

1. Un certain nombre de jetons noirs et blancs.
2. Deux dés cubiques, semblables à ceux usités chez nous, mais pour lesquels les points 1 et 4 sont marqués en rouge, alors que les autres points sont en noir.
3. Un certain nombre de dominos analogues aux nôtres composés comme il suit :

Tout d'abord 21 dominos représentant toutes les combinaisons deux à deux des six premiers nombres, soient :

- 1-1, 1-2, 1-3, 1-4, 1-5, 1-6,
- 2-2, 2-3, 2-4, 2-5, 2-6,
- 3-3, 3-4, 3-5, 3-6,
- 4-4, 4-5, 4-6,
- 5-5, 5-6,
- 6-6,

Plus les six doubles 1-1, 2-2, 3-3, 4-4, 5-5, 6-6, qui, de la sorte, se trouvent chacun représentés deux fois dans le même jeu.

Enfin, les cinq dés :

- 5-6, 4-6, 1-6, 1-5, 1-3

qui sont doublés sans qu'à priori on devine pour quelle raison.

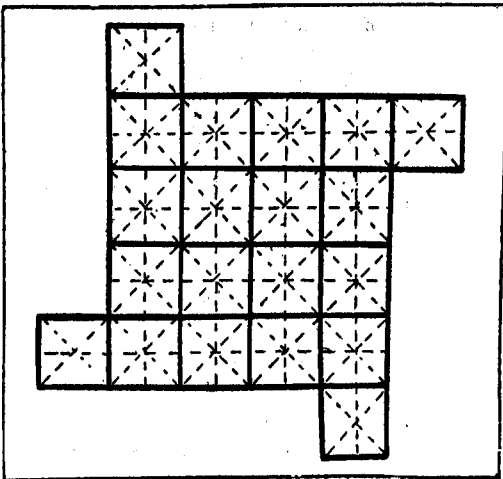
Cela donne un total de 32 dominos.

Tous les points sont marqués en noir sauf 1 et 4 qui sont en rouge comme les dés cubiques.

Il est à remarquer que ce jeu ne comporte pas de blanc.

UN GÉOLIER ENNUYÉ

A la suite d'une escarmouche au Transvaal, un général anglais a fait 40 prisonniers ainsi composés : 4 Allemands, 4 Français, 4 Boers, 4 Hollandais, 4 Italiens, 4 Suisses, 4 Turcs, 4 Grecs, 4 Russes et 4 Espagnols. Il n'a pour les incarcérer qu'une prison à la forme bizarre ci-dessus comprenant 20 cellules. Il ordonne au géolier de placer 2 prisonniers dans cha-



cune des lignes verticales, horizontales et diagonales tracées au pointillé de façon à ce qu'on ne puisse ren-

NOUVEAU FEUILLETON



Notre feuilleton "VINGT MILLE LIEUES SOUS les MERS" touchant à sa fin, nous commencerons dès la semaine prochaine la publication de

Cinq Semaines en Ballon,

une des oeuvres les plus attrayantes de

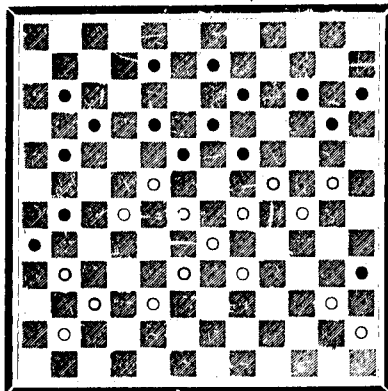
JULES VERNE,

AVEC MAGNIFIQUES ILLUSTRATIONS.

contrer 2 prisonniers de la même nationalité. Comment devra-t-il s'y prendre pour cela ; essayez en indiquant par l'initiale de leur nationalité les prisonniers de chaque cellule.

PROBLEME DE DAMES

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils
Noirs. — 16 pièces



Blancs — 16 pièces

Les blancs jouent et gagnent

CONSEILS PRATIQUES

Bain de pieds à la cendre.—Examinez votre cendre et mettez-en trois bonnes poignées dans un linge que vous nouez. Plongez le linge dans le bain et pressez fortement ; vous laissez le linge dans l'eau pendant la durée du bain.

Dépôts d'encre.—Pour empêcher les désagréables dépôts d'encre dans les encriers, il suffit d'y ajouter de temps à autre une décoction de thé noir.

Le tannin du thé empêche la décomposition de l'encre en même temps que sa couleur ne fait pas pâlir celle du liquide avec laquelle on écrit tant de bêtises.

CONSEILS DE LA CUISINIÈRE

Saumon frais.—Mettez-le dans l'eau bouillante avec une cuillerée de sel et un peu de vinaigre, en le piquant légèrement avec la fourchette, vous verrez s'il est cuit. Il se mange avec sauce au beurre, ou vinaigre, huile, poivre rouge et moutarde ; on coupe des œufs durcis, pour orner le plat, et on y place aussi du persil vert.

Tôt-fait.—Ayez six œufs que vous battez et délayez avec de la farine et six verres de lait, un peu de sel, du sucre, de l'eau de fleurs d'oranger ; délayez jusqu'à consistance de bouillie. Versez dans une tourtière beurrée, posez sur feu modéré avec four de campagne ardent dessus.

Vol-au-vent.—C'est un genre de croûte en pâte feuilletée, dans laquelle on met toutes espèces de garnitures financières, ragoût de poissons, avec quenelles de champignons, débris de volaille, avec ris de veau, quenelles, crêtes et rognons de coq, avec sauce béchamelle ; le vol-au-vent de filets de soies, sauce crevette, est très distingué ; on le fait aussi avec des escalopes de saumon avec truffes ; enfin, la fantaisie est maîtresse en ce genre de mets.

Beignets d'oranges.—Pelez des oranges et, après en avoir enlevé l'écorce, enlevez, à l'aide d'un petit couteau les pellicules blanches qui adhèrent au fruit, car elles sont amères. Parez les deux bouts du fruit en les taillant légèrement à plat, puis coupez chaque orange en travers, en quatre rouelles, dont vous retirez les pépins. Mettez les parties d'orange dans un bol, saupoudrez-les de sucre pilé et arrosez avec du rhum. Laissez pendant vingt minutes. Préparez une pâte à frire, ajoutez du zeste d'orange, quelques gouttes de rhum et le jus relâché par les rouelles d'oranges. Fouettez ensuite les blancs d'œufs et incorporez dans la pâte. Chauffez la friture, de préférence de l'huile d'olive ou de la graisse de bœuf pure. Epongez bien les rouelles sur une serviette, trempez-les dans la pâte et mettez dans la friture bien chaude. Retirez quand elles ont une belle couleur, saupoudrez de sucre vanillé et dressez en couronne sur un plat,

NOTES ET FAITS

L'opinion s'affirme de jour en jour que les piqûres d'insectes sont un facteur des plus puissants dans la transmission des maladies. Voilà bien longtemps que l'on disait que le charbon est transmis, le plus souvent, par des piqûres de mouches, et nous avons cité l'autre jour la propagation de la fièvre malarienne par les moustiques.

Le Dr Meyer vient de prouver, par des expériences faites à Formose, que c'est aussi le moustique qui inocule la filaire, maladie fort grave et très fréquente dans les pays chauds. D'après Finlay, comme le rappelait dernièrement le Dr A. Cartaz, la fièvre jaune serait transmise également par des piqûres de moustiques.

Le célèbre docteur allemand Koch, qui vient de publier une longue étude sur la peste du bétail dans l'Afrique du Sud, estime que, là encore, la contagion est causée par les piqûres de moustiques. On peut citer des personnes qui ont poussé l'amour de la science jusqu'à se soumettre à des expériences pour éclaircir cette question : elles se sont fait piquer par des moustiques recueillis dans une région où régnait la fièvre paludéenne, et elles ont bientôt été frappées d'accès de fièvre intermittente.

Nous devons ajouter que la mouche vulgaire est presque aussi dangereuse, bien qu'elle ne pique guère ;

mais avec ses pattes, sa trompe, elle transporte partout les germes les plus divers.

Ainsi donc, guerre aux mouches et aux moustiques.

Le sang d'Edouard VII.

C'est une drôle de recherche à laquelle vient de se livrer un savant anglais : remontant tout le long de l'arbre généalogique du roi Edouard VII, depuis la reine Victoria jusqu'au roi Jacques IV, d'Ecosse, il a calculé combien de sang anglais et combien de sang étranger le nouveau monarque avait dans les veines, et il est arrivé au curieux résultat que voici :

Sur 4,056 gouttes du sang circulant dans les veines, le roi Edouard n'a qu'une seule goutte de sang anglais, celle qui vient de Marguerite Tudor, épouse de Jacques IV d'Ecosse ; il a deux gouttes de sang français, provenant de l'infortunée Marie Stuart ; il a cinq gouttes de sang écossais, (Jacques IV d'Ecosse et le comte de Darnley qui épousa la reine Marie) ; il a huit gouttes de sang danois et il a quatre mille quarante gouttes de sang allemand.

C'est égal : une goutte de sang anglais sur 4,056 pour un monarque anglais, ce n'est pas lourd !

On dirait que les Etats se sont entendus pour faire la joie des philatélistes.

La République française a l'an dernier transformé tous les modèles de ses timbres.

La Bulgarie fait graver le portrait de son prince à la place du lion qui décorait les siens.

La Russie fête le deuxième centenaire de la fondation de Saint-Petersbourg par la création de timbres spéciaux.

Nouveaux timbres en Espagne à l'occasion du prochain couronnement du roi Alphonse XIII.

Nouveaux timbres en Angleterre à l'effigie du nouveau roi Edouard VII.

Renouvellement, le 1er avril prochain, en Allemagne de tous les modèles.

La Suisse enfin et les Etats-Unis, pour corser la fête, innovent, en agrémentant leurs vieux écussons, la première par la reproduction de ses principaux monuments, les seconds par l'effigie de leurs grands hommes.

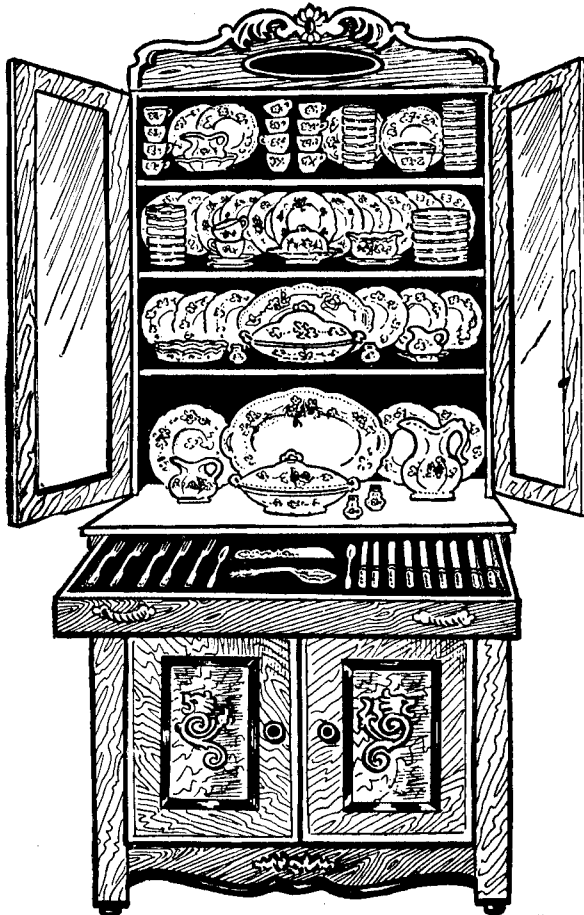
Si avec cela les philatélistes ne sont pas satisfaits

On estime à 4,000,000 livres sterling (100 millions de francs) les frais qu'entraînera la cérémonie du couronnement.

Plus de 25,000 livres sterling seront dépensées pour les galons d'or, les épées de cour, les bas de soie, les mollets artificiels, les voitures pour le couronnement. La réception par le gouvernement des princes, chefs et envoyés de toutes couleurs, coûtera environ 850,000 livres sterling. Et les banquets qui auront lieu à cette occasion un peu partout en Angleterre ne demanderont pas moins de 700,000 livres sterling.

GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?

Une Chance Exceptionnelle ! C'est Une Offre Qui ne se Représentera Probablement Jamais !



Écoutez et lisez attentivement :

Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous avez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenterie, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillers à soupe et 12 cuillers à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. **Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village, lisez attentivement ce que nous disons.**

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. **Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village.** Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête dans chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules à vos amis malades, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang ; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de Sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guérissent toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire mieux pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garantit que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décoré et 48 morceaux d'Argenterie avec un couteau à beurre, Cullier à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.

N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Tout ce que vous avez à faire c'est d'écrire votre nom et votre adresse distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la malle. Alors allez trouver vos Amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50, au Dr. Christian et le Dr. Christian garanti que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décoré et 48 morceaux d'Argenterie, seront envoyés absolument gratis. Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent Stirling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE. SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE. SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBES CADEAUX, ÉCRI- VEZ DE SUITE AU.

DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.

Department

TORONTO, CAN.

LISEZ CES TEMOINAGES.

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902
 Cher Monsieur :—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué,

NARCIS HAMEL
 Oakley, Assa., Jan. 4, 1902

Cher Monsieur :—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait ; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.

Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me mander 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.

EDWARD GRANT

191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902

Messieurs :—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,
 Votre très oblige,
NAPOLÉON CODERRE

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902

Cher Monsieur :—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.

EDOUARD GONDREAU
 Votre Servant,
 Département 36

GRATIS
 3 BELLES OPALES
 Qui étincellent de toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel, montées en une bague d'or bien gravée, donnée pour la vente à 10c. chaque do rien que 10 grands jolis paquets de délicieux parfum en Heliotrope, Violette et Rose. Écrivez pour le parfum.
 Vendez-le, remettez \$1.00, et nous enverrons cette belle bague opale dans un boîtier de contre, franco.
ROSE PERFUME CO., Boîte 1974 Toronto

PETIT GRAPHOPHONE
 Modèle Américain, fait entièrement en métal avec un registre en cuivre et un porte-voix en cuivre de 6 pouces et éventail à diriger. Se fonctionne par un mécanisme et joue un joli morceau de boîte à musique. Donné pour la vente à 10c. chaque do rien que 18 grands jolis paquets de parfum délicieux en Heliotrope, Violette et Rose. Son odeur dure pendant des années. Rien ne se vend comme cela. Écrivez pour le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons ce graphophone, franco.
Rose Perfume Co., Boîte 1975 Toronto.

GRATIS
 Belle montre en argent niquelée avec bord orné et des mouvements recommandables. Donné pour la vente à 10c. chaque de seulement 2 douzaines de beaux paquets de délicieux parfum en Heliotrope, Violette et Rose. Son odeur dure pendant des années. Rien ne se vend pas comme cela. Écrivez pour avoir le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons cette belle montre franco.
Rose Perfume Co., Boîte 1976 Toronto.

SQUELETTE MAGIQUE.
 De 14 pouces de haut avec des bras et des jambes mobiles. Vous pouvez permettre aux spectateurs d'examiner attentivement pour s'assurer qu'il ne renferme aucun tour, ensuite mettez-le sur la table et priez quelqu'un de siffler un air. Aussitôt le squelette magique semble être en vie, il lève la tête, regarde autour de lui avec précaution, se met debout sur ses pieds et ayant l'air d'entendre la musique commence à danser. A mesure que l'on souffle plus vite le squelette magique danse plus vite. Il amusera et mystifiera vos amis pendant des heures. Prix avec instructions complètes, 10c. Novelty Co., Boîte 1977 Toronto.

SOIE
 Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 m. de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillants, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 pouces carrés. Bien ne les égale pour ouvrages de fantaisie. Un paquet par le poste, 15c. ; 2 paquets pour 25c. en argent.
JOHNSTON & CO., Boîte 1977 Toronto.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité: Chauffage à Eau Chaude
362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 0 à 15 ans. Le numéro: quarante centimes. Abonnements: Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris

SUS A L'ENNEMI
Le rhume, la toux, c'est incommode et ça fait souffrir. Tuez-les dès le principe avec le *Baume Rhumal*.

Une définition.
Monnaie (l'Hôtel des).—L'origine des espèces.

En police correctionnelle :
Le Président.—Prévenu, vous êtes marié ?
Le Prévenu.—Non, mon président ; est-ce que vous auriez une fille ?

PRINCIPE IMMUABLE
Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* purifient et fortifient le sang dont la pureté et la force constituent le principe immuable de la vraie santé.

Au parc Central :
—Voyons, bébé, ne fourre donc pas comme ça tes doigts dans ton nez !
—Où veux-tu que je les fourre, alors ? Dans le tien ?

Un nouveau restaurant vient de prendre pour enseigne : "*Au Veau d'or*".
Un bohème entre et s'assied devant une table.

Un garçon accourt :
—Que désire monsieur ?
—Une tranche de votre veau !

Réunion d'actionnaires :
—Messieurs, je ne vous dissimulerais pas que cette année encore, notre entreprise ne donnera aucun bénéfice... (Vif désappointement) Mais l'an prochain, grâce à l'Exposition, nous ferons certainement le double... (Cris d'enthousiasme).

J. = C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tel. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, Edifice de la Presse

CORSINE



MADAME L. THORA

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. **Le Systeme Francais de Developpement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à
The Madame L. Thora Toilet Co.,
TORONTO, ONT.

UN PEU DE PITIE



—Voyons, mes amis, un peu de travail ! Vous ne devez pas, parce que je bats la mesure, massacrer la musique !

Au guichet d'une administration de l'Etat :
Un contribuable à l'employé, absorbé dans la lecture de son journal :
—Monsieur, s'il vous plaît ?
Le rond de cuir, se décidant à lever les yeux :
—Vous n'êtes guère patient... S'il y avait du monde avant vous, vous seriez pour ant bien obligé d'attendre !

ROBUR QUI REND ROBUSTE
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Depot : Pharmacie C. Beaupre, 319^e Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 50 années. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

OR PUR
Nous donnerons cette magnifique **Bague en Or Pur**, ornée de deux perles et d'un Rubis aux personnes qui voudront seulement que les Epingles à Cravate aident à leur toilette. Ces Epingles se vendent très bon marché, ornées chacune d'un brillant. Vous pouvez les acheter facilement le tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. **LA CIE. GEM PIN**, Boite 1545 Toronto.

PURETÉ DU TEINT
Etendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Eclaire, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, ôte le maquillage et Tache de rousseur.
Il date de 1849
CANDÈS, Paris

Bovril
Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

Si les Canadiens ne sont pas une race inférieure
pourquoi ne pourraient-ils pas produire des **Langues en Canistres des Feves au Lard, etc,** aussi bonnes que ceux qu'on importe des Etats-Unis ?
ESSAYEZ CELLES QUI PORTENT LA MARQUE DE
Wm. CLARK, - MONTREAL
D'autres peuvent vous coûter plus cher, mais il n'y en a pas de meilleures

LA SEMAINE COMIQUE DU "MONDE ILLUSTRÉ"

L'ALCOOL, VOILA L'ENNEMI ! (vieux cliché)



Oui, c'est l'ennemi, l'ennemi qui s'élance de toutes parts à l'assaut de notre santé, de notre bourse, de notre intelligence. Du Nord nous venait la lumière pensait-on; à présent c'est delà que, grâce à la betterave, nous vient l'ennemi... l'alcool.

C'est la grève suscitée par lui, directement ou indirectement. Les mauvaises passions qu'il excite.

Et voyez toutes ces usines gigantesques, foyers de distillation de la diabolique liqueur, et que salue l'ivrogne.

Et le pochard incorrigible que les bons conseils ne peuvent jamais arrêter sur la pente fatale !

Ils s'en vont deux par deux, quatre par quatre, hurlant et bavassant, abrutis par la terrible liqueur.

Et, avec le Nord, le Midi, grâce à ses vins qu'il convertit en alcool, vient à la rescousse de la pauvre humanité, succombant devant cette coalition.

GRATIS Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles, les minutes et les secondes. Armonioir et pourvu de vrai mouvement levier Américain, aux personnes qui vendront seulement que 2 doz. de jolies Epingles fines en or et en argent, en forme de Per à Cheral, à par. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous en joignons les Epingles. Venez les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. P. X. Boite 1501 Toronto, Canada.

GRATIS Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui vendront seulement 2 douzaines de boutons de métal fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Fermez et nous vous enverrons les boutons, tous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. The Lever Button Co., Boite 1501 Toronto, Can.

MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS! Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine bien décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandable. A remontoir et régulateur, aux personnes qui vendront seulement que 2 douzaines d'Epinglettes à 15c. chacune. Ces Epinglettes sont très belles, fines en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Venez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. La Cie. Toronto Premium, Boite 1501 Toronto.

Quelques Conseils aux Hommes Dyspeptiques

sant de remplir les fonctions pour lesquelles ils sont destinés, ils deviennent la cause de troubles et de malaises qui dérangent le système

- Mangez lentement et mastiquez bien vos vivres, plus vous serez de temps à table, plus vite votre digestion se fera.
- Mangez sec, en général les dyspeptiques digèrent mieux les solides que les liquides.
- Evitez les mets trop chauds ou trop froids, la nourriture devrait être de la même température que le sang.
- Restez sur votre faim, ne mangez pas plus qu'il vous est nécessaire, surtout si votre digestion se fait très difficilement; ce n'est pas ce que vous mangez qui vous donne des forces mais bien ce que vous digérez.
- Evitez de prendre des exercices trop violents immédiatement avant et après vos repas.
- Ne mangez pas plus souvent que trois fois par jour, le repas du soir devant être le plus léger; un grand nombre de dyspeptiques ne devraient manger même que deux fois.
- Ne mangez jamais entre les repas, non plus quand vous êtes fatigué ou affaibli par le surmenage; les repas pris dans des moments d'inquiétude ou de nervosité se digèrent aussi très mal.
- Ne mangez que des mets faciles à digérer; évitez les plats compliqués et très riches, ne prenant pas plus de deux ou trois sortes d'aliments à chaque repas.
- Votre repas fini prenez deux Pilules Moro et faites-les suivre d'une tasse de thé ou d'un verre d'eau chaude, et vous verrez qu'en suivant ce régime avec soin, l'état de votre estomac s'améliorera très vite et vous guérirez de votre dyspepsie, comme M. Gaudreault s'en est guéri :

Si vous avez des doutes sur le bon fonctionnement de vos rognons, prenez de votre urine, mettez-la dans un verre ou dans une bouteille et laissez là pendant vingt-quatre heures; si elle dépose ou est chargée de sédiments, vos rognons sont malades.

Ces organes peuvent être affectés sans que vous en sentiez des douleurs de dos et des milliers d'hommes sont mal en train et ne se doutent pas que le mauvais fonctionnement de leurs rognons peut être la cause des maux qu'ils endurent.

Les Pilules Moro guérissent les hommes qui souffrent de l'estomac ou des rognons. Elles donnent l'appétit, aident à la digestion, font disparaître les pesanteurs et les gonflements de l'estomac, elles régularisent les intestins, guérissent la constipation; elles soulagent les douleurs de vessie et de reins, clarifient les urines et sont un spécifique d'une grande valeur dans toutes les maladies des voies urinaires. Etant spécialement adaptées aux maux dont souffrent les hommes, elles les guérissent toujours lorsqu'elles sont prises avec soin, et donnent à tous les organes une vigueur nouvelle.



Les Pilules Moro se vendent partout 50c la boîte ou \$2.50 pour six boîtes et sont envoyées sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Les médecins de la Compagnie Médicale Moro donnent des consultations gratuites, par écrit ou personnelles, à leurs bureaux.

Toute communication doit être adressée comme suit :

COMPAGNIE MEDICALE MORO
1724 RUE SAÏNTE-CATHERINE, MONTREAL

"J'ai pris les Pilules Moro pour le mal de tête, l'impureté du sang et la mauvaise digestion; elles m'ont remis sur pieds dans l'espace de six semaines. Du chaud et du froid que j'avais pris en travaillant avaient été la cause des troubles dont je souffrais. Avant d'employer les Pilules Moro j'étais plus souvent couché que debout, je souffrais avssi des reins, aujourd'hui je suis en parfaite santé et je travaille fort comme jamais.

"NAP. GAUDREAU,
"St-Jérôme, Lac St-Jean."

Veillez sur vos rognons car les rognons aussi bien que l'estomac, sont chez l'homme des organes qui sont souvent affectés, et en refu-

JEUX ET AMUSEMENTS

ANAGRAMME

Le prénom d'un grand pamphlétaire
Grand penseur et grand écrivain.
Avec un chapeau légendaire
Dans le *Burbier* personnage aigrefin.

OHARADE

Coupe, jusqu'à sa racine,
Sans hésiter mon premier ;
Son parfum à ta narine
Révélera mon dernier ;
Le marchand sous sa vitrine
Étalera mon entier.

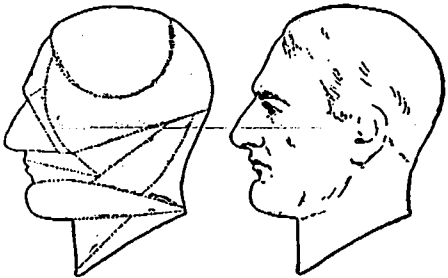
ENIGME

On me voit au cœur de la Chine.
J'y pare plus d'un mandarin.
Gai, jovial, sans cesse en train,
Il n'est pas sans moi... de machino.
Ainsi mon destin s'accomplit.
Au printemps, dans l'hiver morose,
Toujours debout, ma vie, en rose.
Se poursuit jusque dans mon lit.
Les peuplades de l'Allemagne,
Comme, d'ailleurs, celles d'Espagne,
Ne connaissent point mes souris.
Mais, bien que désertant la Franco,
On peut se heurter à... ma panse
Non loin du ventre... de Paris...

MOTS CARRÉS

— Je suis dignitaire élevé
De notre église catholique.
— Un cadre terni, restauré
Par mon deuxième mot s'explique.
— Jo dis ce fait de publier
Estampe, vers, livre ou musique.
— On sait pour bobo m'employer
Comme un remède spécifique.
— Des yeux ce cercle coloré
Je l'exprime en terme technique.
— Village à Paris annexé,
Au Cantal a son identique.

SOLUTION DES PROBLÈMES QUI ONT PARU
DANS LE NO 930



Ainsi que nos abonnés le verront ci-dessus, la tête à reconstituer était celle de Napoléon Ier. Nous sommes surpris, étant donné le grand nombre de solutions qui nous sont parvenues, d'en avoir reçu si peu d'exactes.

Un artiste dramatique va sur le terrain et allonge, après, une brillante passe d'armes, un joli coup d'épée à son adversaire.

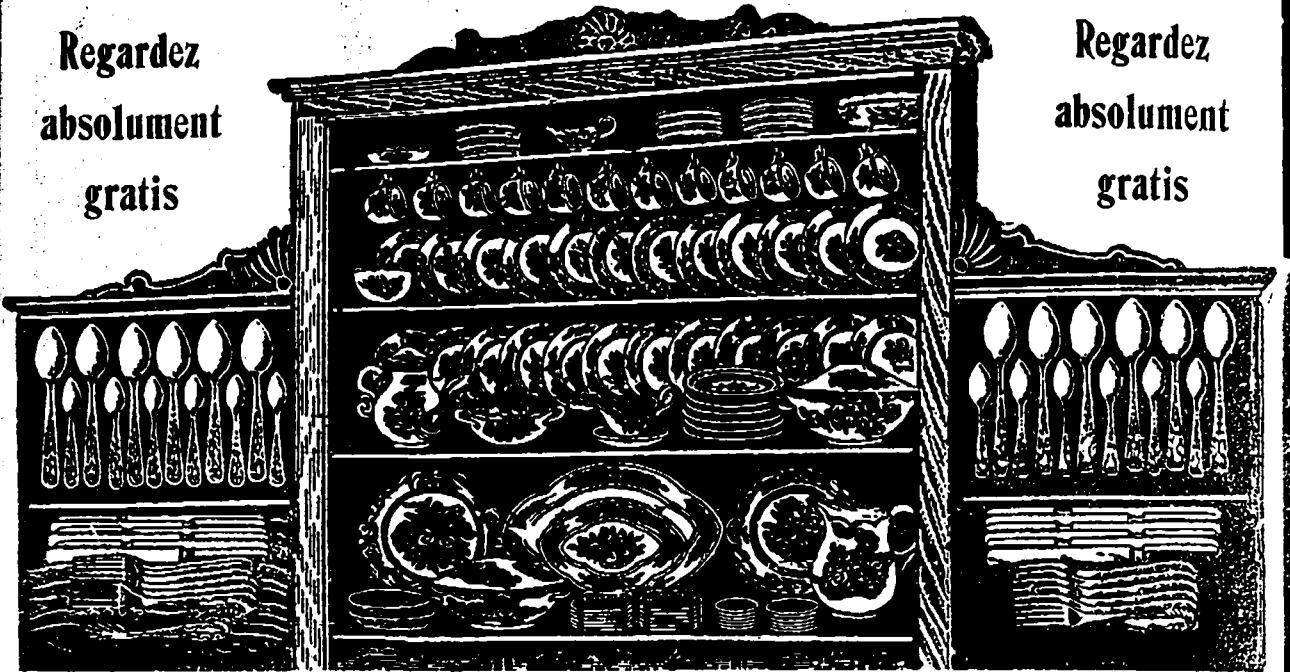
— C'est la première fois, dit un témoin, que je lui vois faire un bel engagement.

J.A. DUMAS
TEL BELL
M 1426

Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

Une Chance Rare

Regardez
absolument
gratis



Regardez
absolument
gratis

Ces magnifiques services à diner et à thé, de 97 morceaux et 51 morceaux d'Argenteries de qualité supérieure.

LISEZ !

Notre Nouvelle Offre Libérale

Nous ne Disons que la Verité

Ces magnifiques Services à Diner et à Thé de 97 morceaux et 51 morceaux d'argenteries de qualité supérieure sont donnés gratis par une Compagnie responsable pour faire connaître leurs remèdes. Pourquoi payer du bon argent pour des Services à Diner et à Thé et pour des argenteries quand vous pouvez les obtenir gratis.

Vous pouvez obtenir un Service à Diner et à Thé de 97 morceaux de grandeur régulière, magnifiquement décoré, et 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillères à table et 12 cuillères à thé en vendant nos Pilules. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement avec nos pratiques et nous le prouverons.

OFFRE No 1. Toute personne honnête qui vendra 6 boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie (un puissant remède contre l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les désordres nerveux, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités, un laxatif doux, un puissant tonique et un remède vivifiant, le seul remède sûr), recevra notre OFFRE GÉNÉREUSE de se procurer un Service à Diner et à Thé de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenteries, avec un beau couteau à beurre, plaqué en argent, une cuillère à sucre et une salière et une poivrière plaquées en argent que nous donnons tout-à-fait gratuitement aux personnes qui vendent 6 boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie.

OFFRE No 2. Toute personne honnête qui vendra 8 boîtes seulement, de notre remède par excellence "Les Pilules de Nouvelle Vie" recevra notre OFFRE GÉNÉREUSE d'un Service à Diner et à Thé de 100 MORCEAUX DE QUALITÉ BIEN SUPÉRIEURE et magnifiquement décoré et de 48 morceaux d'Argenterie de QUALITÉ EXTRA, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillères à table et 12 cuillères à thé avec un beau couteau à beurre plaqué en argent de belle qualité, une cuillère à sucre, une fourchette à marinades et une poivrière et une salière plaquées en argent que nous donnons tout-à-fait gratuitement aux personnes qui vendent 8 boîtes de nos Pilules de Nouvelle Vie.

N'envoyez pas un sou. Nous nous fions à vous. Envoyez immédiatement votre adresse de bureau de poste, lisiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la poste, vendez-les à 25c. la boîte (ce sont celles se vendant 50c.) elles se vendent facilement. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous garantissons si vous vous conformez à l'Offre que nous enverrons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce que les 12 couteaux plaqués en argent, les 12 fourchettes, les 12 cuillères à table et 12 cuillères à thé, avec le couteau à beurre plaqué en argent, la cuillère à sucre, la fourchette à marinades et la poivrière et la salière seront donnés tout-à-fait gratuitement.

Notre maison établie depuis longtemps est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et les Argenteries sont de grandeur régulière à l'usage des familles.

Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par une maison responsable, mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cela que nous annonçons de cette manière. Écrivez de suite.

Chaque morceau d'Argenterie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est demi-porcelaine et magnifiquement décorée. Voici des exemples des centaines de témoignages que nous recevons tous les jours.

TEMOIGNAGES

New Life Remedy Co., Toronto

5 Février 1902
Cher Monsieur.—J'ai reçu les services et ils sont très jolis, beaucoup plus que je l'espérais, mes amis disent qu'il n'y en a pas de si jolis : je ferai tout mon possible pour introduire votre grand remède les Pilules de Nouvelle Vie.

5 Février 1902
Votre amie
New Life Remedy Co.

29 Janvier 1902.
Cher Monsieur.—J'ai reçu mes cadeaux de vaisselle et d'argenterie le 23 Janvier et je ne puis assez vous en exprimer ma gratitude et je ne puis comprendre comment vous avez envoyé de si jolis cadeaux pour avoir vendu vos pilules. Tout était en ordre et rien n'était brisé. Au sujet de vos pilules, elles sont les meilleures que nous n'ayons jamais eues et il y en a plusieurs qui leur rendront témoignage. J'espère que vous réussirez dans vos affaires car vous avez agi avec loyauté à mon égard.
MADAME R. G. SHARP, Benton, N. B.

New Life Remedy Co.

Messieurs.—J'ai vendu 8 boîtes de vos excellentes Pilules et j'ai reçu vos Primes il y a quelque temps déjà et je les trouve grandioses. Je désirerais avoir encore huit boîtes de vos Pilules vu qu'elles sont si bonnes. Veuillez m'en envoyer huit boîtes.
MME. HENRY ELLIOTT, Ompah, Ont.

New Life Remedy Co., Toronto, Ont.

Thamesford, Ont.
Chers Amis.—C'est avec plaisir que je vous laisse savoir que j'ai reçu ma vaisselle en bon ordre et que j'en suis enchantée, je la trouve tout-à-fait belle. Je vous ferai tout le bien que je pourrai et vais essayer de vous avoir d'autres agents.
MELLE. CATHERINE ARMSTRONG, Thamesford, P. O. Ont.

ADRESSEZ LISIBLEMENT,

NEW LIFE REMEDY CO.,

Dept. 603.

TORONTO, Ont.

Mentionnez en écrivant si vous désirez travailler pour notre offre No 1 et vendre 6 boîtes de Pilules ou pour notre offre No 2 et vendre 8 boîtes de Pilules.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

10

(1)

Quelques zoophytes avaient été dragués par la chaîne des chaluts. C'étaient, pour la plupart, de belles phycotallines, appartenant à la famille des actinidiens, et entre espèces, le *phyctalis proteata*, originaire de cette partie de l'Océan, petit tronc cylindrique, agrémenté de lignes verticales et tacheté de points rouges que couronne un merveilleux épanouissement de tentacules. Quant aux mollusques ils consistaient en produits que j'avais déjà observés des turritelles, des olives-porphyrées, à lignes régulièrement entrecroisées dont les taches roses se relevaient vivement sur un fond de chair, des pterocères fantaisistes, semblables à des scorpions pétrifiés, des hyales translucides, des argonautes, des seiches excellentes à manger, et certaines espèces de calmars, que les naturalistes de l'antiquité classaient parmi les poissons-volants, et qui servent principalement d'appât pour la pêche de la morue.

Des poissons de ces parages que je n'avais pas eu l'occasion d'étudier, je notai diverses espèces. Parmi les cartilagineux : des pétromyzons-prieka, d'anguilles, longues de quinze pouces, tête verdâtre, nageoires violettes, dos gris bleuâtre, ventre brun argenté semé de taches vives, iris des yeux cerclés d'or, curieux animaux que le courant de l'Amazone avait dû entraîner jusqu'à la mer, car ils habitent les eaux douces ; des raies tuberculées, à museau pointu, à queue longue et déliée, armées de long aiguillon dentelé ; de petits squales d'un mètre, gris et blanchâtres de peau, dont les dents, disposées sur plusieurs rangs, se recourbent en arrière, et qui sont vulgairement connus sous le nom de pantouffliers ; des lophies-vespertillions, sorte de triangles isocèles rougeâtres, d'un demi-mètre, auxquels les pectorales tiennent par des prolongations charnues qui leur donnent l'aspect de chauves-souris, mais que leur appendice corné, situé par des narines, a fait surnommer licorne de mer ; enfin quelques espèces de batistes, le curassavien dont les flancs pointillés brillent d'une éclatante couleur d'or, et le caprisque violet-clair, à nuances chatoyantes comme la gorge d'un pigeon.

Je termine là cette nomenclature un peu sèche, mais très exacte, par la série des poissons osseux que j'observai : paserns, appartenant au genre des aptéronotes, dont le museau est très obtus et blanc de neige, le corps peint d'un beau noir, et qui sont munis d'une lanière charnue très longue et très déliée ; odontognathes aiguillonnés, longues sardines de trois décimètres, resplendissant d'un vif éclat argenté ; scombres-guares, pourvus de deux nageoires anales ; centronotes-nègres, à teintes noires, que l'on pêche avec des brandons, longs poissons de deux mètres, à chair grasse, blanche, ferme, qui, frais, ont le goût de l'anguille, et secs, le goût du saumon fumé ; labres demi-rouges, revêtus d'écaillés seulement à la base des nageoires dorsales et anales ; emrysoptères, sur lesquels l'or et l'argent mêlent leur éclat à ceux du rubis et de la topaze ; spares-queues-d'or, dont la chair est extrêmement délicate, et que leurs propriétés phosphorescentes trahissent au milieu des eaux ; spares-pobs, à langue fine, à teintes oranges ; sciènes-coro à caudales d'or, acanthures-noirauds, anablesps de Surinam, etc.

Cet " et cætera " ne saurait m'empêcher de citer encore un poisson dont Conseil se souviendra longtemps et pour cause.

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour, les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.



Un de ces longs bras glissa par l'ouverture.—Page 109

Un de nos filets avait rapporté une sorte de raie très-aplatie qui, la queue coupée, eût formé un disque parfait et qui pesait une vingtaine de kilogrammes. Elle était blanche en-dessous, rougeâtre en-dessus, avec de grandes taches rondes d'un bleu foncé et cerclées de noir, très-lisse de peau, et terminée par une nageoire bilobée. Etendue sur la plate-forme, elle se débattait, essayait de se retourner par des mouvements convulsifs, et faisant tant d'efforts qu'un dernier soubresaut allait la précipiter à la mer. Mais Conseil, qui tenait à son poisson, se précipita sur lui, et, avant que je ne pusse l'en empêcher, il le saisit à deux mains.

Aussitôt, le voilà renversé, les jambes en l'air, paralysé d'une moitié du corps, et criant :

" Ah ! mon maître, mon maître ! Venez à moi ! "

C'était la première fois que le pauvre garçon ne me parlait pas " à la troisième personne ".

Le Canadien et moi, nous l'avions relevé, nous le frictionnions à bras raccourcis, et quand il reprit ses sens, cet éternel classificateur murmura d'une voix entrecoupée :

" Classe des cartilagineux, ordre des chondroptérygiens, à branchies fixes, sous-ordre des sélaciens, famille des raies, genre des torpilles ! "

—Oui, mon ami répondis-je, c'est une torpille qui t'a mis dans ce déplorable état,

—Ah ! monsieur peut m'en croire, riposta Conseil, mais je me vengerai de cet animal.

—Et comment ?

—En le mangeant. "

Ce qu'il fit le soir même, mais par pure représaille, car franchement, c'était coriace.

L'infortuné Conseil s'était attaqué à une torpille de la plus dangereuse espèce, la *cumana*. Ce bizarre animal, dans un milieu conducteur tel que l'eau, foudroie les poissons à plusieurs mètres de

distance, tant est grande la puissance de son organe électrique dont les deux surfaces principales ne mesurent pas moins de vingt-sept pieds carrés.

Le lendemain, 12 avril, pendant la journée, le *Nautilus* s'approcha de la côte hollandaise, vers l'embouchure du Maroni. Là vivaient en famille plusieurs groupes de lamantins. C'étaient des manates qui, comme le dugong et le stellère, appartiennent à l'ordre des syréniciens. Ces beaux animaux, paisibles et inoffensifs, longs de six à sept mètres, devaient peser au moins quatre mille kilogrammes. J'appris à Ned Land et à Conseil que la prévoquante nature avait assigné à ces mammifères un rôle important. Ce sont eux, en effet, qui, comme les phoques, doivent paître les prairies sous-marines et détruire ainsi les agglomérations d'herbes qui obstruent l'embouchure des fleuves tropicaux.

« Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque entièrement anéanti ces races utiles ? C'est que les herbes putréfiées ont empoisonné l'air, et l'air empoisonné, c'est la fièvre jaune qui désole ces admirables contrées. Les végétations vénéneuses se sont multipliées sous ces mers torrides, et le mal s'est irrésistiblement développé depuis l'embouchure du Rio de la Plata jusqu'aux Florides ! »

Et s'il faut en croire Toussenel, ce fléau n'est rien encore auprès de celui qui frappera nos descendants, lorsque les mers seront dépeuplées de baleines et de phoques. Alors, encombrées de poulpes, de méduses, de calmars, elles deviendront de vastes foyers d'infection, puisque leurs flots ne posséderont plus « ces vastes estomacs, que Dieu avait chargés d'écumer la surface des mers. »

Cependant, sans dédaigner ces théories, l'équipage du *Nautilus* s'empara d'une demi-douzaine de manates. Il s'agissait, en effet, d'approvisionner les cambuses d'une chair excellente, supérieure à celle du bœuf et du veau. Cette chasse ne fut pas intéressante. Les manates se laissaient frapper sans se défendre. Plusieurs milliers de kilos de viandes, destinée à être séchées, furent emmagasinés à bord.

Ce jour-là, une pêche, singulièrement pratiquée, vint encore accroître les réserves du *Nautilus*, tant ces mers se montraient giboyeuses. Le chalut avait rapporté dans ces mailles un certain nombre de poissons dont la tête se terminait par une plaque ovale à rebords charnus. C'étaient des échénéides, de la troisième famille des malacoptérygiens subbrachiens. Leur disque aplati se compose de lames cartilagineuses transversales mobiles, entre lesquelles l'animal peut opérer le vide, ce qui lui permet d'adhérer aux objets à la façon d'une ventouse.

Le remora, que j'avais observé dans la Méditerranée, appartient à cette espèce. Mais celui dont il s'agit ici, c'était l'échéneide ostéochère, particulier à cette mer. Nos marins, à mesure qu'ils les prenaient, les déposaient dans des baïlles pleines d'eau.

La pêche terminée, le *Nautilus* se rapprocha de la côte. En cet endroit, un certain nombre de tortues marines, dormaient à la surface des flots. Il eût été difficile de s'emparer de ces précieux reptiles, car le moindre bruit les éveille, et leur solide carapace est à l'épreuve du harpon. Mais l'échéneide devait opérer cette capture avec une sûreté et une précision extraordinaire. Cet animal, en effet, est un hameçon vivant, qui ferait le bonheur et la fortune du naïf pêcheur à la ligne.

Les hommes du *Nautilus* attachèrent à la queue de ces poissons un anneau assez large pour ne pas gêner leurs mouvements, et à cet anneau, une longue corde amarrée à bord par l'autre bout.

Les échénéides, jetés à la mer, commencèrent aussitôt leur rôle et allèrent se fixer au plastron des tortues. Leur ténacité était telle qu'ils se fussent déchirés plutôt que de lâcher prise. On les halait à bord, et avec eux les tortues auxquelles ils adhéraient.

On prit ainsi plusieurs cacouannes, larges d'un mètre, qui pesaient deux cents kilos. Leur carapace, couverte de plaques cornées grandes, minces, transparentes, brunes, avec mouchetures blanches et jaunes,

les rendaient très-précieuses. En outre, elles étaient excellentes au point de vue comestible, ainsi que les tortues franches qui sont d'un goût exquis.

Cette pêche termina notre séjour dans les parages de l'Amazonie, et, la nuit venue, le *Nautilus* regagna la haute mer.

CHAPITRE XVIII

LES POULPES

Pendant quelques jours, le *Nautilus* s'écarta constamment de la côte américaine. Il ne voulait pas, évidemment, fréquenter les flots du golfe du Mexique ou de la mer des Antilles. Cependant, l'eau n'eût pas manqué sous sa quille, puisque la profondeur moyenne de ces mers est de dix-huit cents mètres ; mais, probablement ces parages, semés d'îles et sillonnés de steamers, ne convenaient pas au capitaine Nemo.

Le 16 avril, nous eûmes connaissance de la Martinique et de la Guadeloupe, à une distance de trente milles environ. J'aperçus un instant leurs pitons élevés.

Le Canadien, qui comptait mettre ses projets à exécution dans le golfe, soit en gagnant une terre, soit en accostant un des nombreux bateaux qui font le cabotage d'une île à l'autre, fut très-décontenancé. La fuite eût été très-praticable si Ned Land fût parvenu à s'emparer du canot à l'insu du capitaine. Mais en pleine Océan, il ne fallait plus y songer.

Le Canadien, Conseil et moi, nous eûmes une assez longue conversation à ce sujet. Depuis six mois nous étions prisonniers à bord du *Nautilus*. Nous avons fait dix-sept mille lieues, et, comme le disait Ned Land, il n'y avait pas de raison pour que cela finît. Il me fit donc une proposition à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut de poser catégoriquement cette question au capitaine Nemo. Le capitaine comptait-il nous garder indéfiniment à son bord ?

Une semblable démarche me répugnait. Suivant moi, elle ne pouvait aboutir. Il ne fallait rien espérer du commandant du *Nautilus*, mais tout de nous seuls. D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. Je ne le rencontrais qu'à de rares intervalles. Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines ; maintenant il m'abandonnait à mes études et ne venait plus au salon.

Quel changement s'était opéré en lui ? Pour quelle cause ? Je n'avais rien à me reprocher. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle ? Cependant, je ne devais pas espérer qu'il fût homme à nous rendre la liberté.

Je priai donc Ned de me laisser réfléchir avant d'agir. Si cette démarche n'obtenait aucun résultat, elle pouvait raviver ses soupçons, rendre notre situation pénible et nuire aux projets du Canadien. J'ajouterai que je ne pouvais en aucune façon arguer de notre santé. Si l'on excepte la rude épreuve de la banquise du pôle sud, nous ne nous étions jamais mieux portés, ni Ned, ni Conseil, ni moi. Cette nourriture saine, cette atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température, ne donnaient pas prise aux maladies, et pour un homme auquel les souvenirs de la terre ne laissent aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est chez lui, qui va où il veut, qui par des voies, mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avions pas rompu avec l'humanité. Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il pût voir le jour.

Là encore, dans ces eaux des Antilles, à dix mètres au-dessous de la surface des flots, par les panneaux ouverts, que de produits intéressants j'eus à signaler sur mes notes quotidiennes ! C'étaient, entre autres zoophytes, des galères connues sous le nom de physalies-pélagiques, sortes de grosses vessies oblongues, à reflets nacrés, tendant leur membrane au vent et laissant flotter leurs tentacules bleus comme des fils de soie, charmantes méduses à l'œil, véritables orties au toucher qui distillent un liquide corrosif. C'étaient, parmi les articulés, des annélides longs d'un mètre et demi, armés d'une trombe rose et pourvus de dix-sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et jetaient en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'étaient, dans l'embranchement des poissons, des raies-molubars, énormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombé, les yeux fixés aux extrémités de la face antérieure de la tête, et qui, flottant comme une épave de navire, s'appliquaient parfois comme un opaque volet sur notre vitre. C'étaient des balistes-américains, pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir, des gobies-plumiers, allongés et charnus, aux nageoires jaunes, à la mâchoire proéminente, des scombres de seize décimètres, à dents courtes et aiguës, couverts de petites écailles, appartenant à l'espèce des albicores. Puis, par nuées, apparaissaient des surmulets, corsetés de raies d'or de la tête à la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires ; véritables chefs-d'œuvre de bijouterie consacrés autrefois à Diane, particulièrement recherchés des riches Romains, et dont le proverbe disait : " Ne les mange pas qui les prend ! " Enfin, des pomacanthés dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse ; des spares-éperonnés se dérobaient sous leur rapide nageoire thoracine ; des clupanodons de quinze pouces s'enveloppaient de leurs lueurs phosphorescentes ; des muges battaient la mer de leur grosse queue charnue ; des corégones rouges semblaient faucher les flots avec leur pectorale tranchante, et des sélènes argentées, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets blanchâtres.

Que d'autres échantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observés, si le *Nautilus* ne se fût peu à peu abaissé vers les couches profondes ! Ses plans inclinés l'entraînèrent jusqu'à des fonds de deux mille et trois mille cinq cents mètres. Alors la vie animale n'était plus représentée que par des encrines, des étoiles de mer, de charmantes pentacrinés tête de méduse, dont la tige droite supportait un petit calice, des troques, des quenottes sanglantes et des fissurelles, mollusques littoraux de grande espèce.

Le 20 avril, nous étions remontés à une hauteur moyenne de quinze cents mètres. La terre la plus rapprochée était alors cet archipel des îles Lucayes, disséminées comme un tas de pavés à la surface des eaux. Là s'élevaient de hautes falaises sous-marines, murailles droites faites de blocs frustes disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons électriques n'éclairaient pas jusqu'au fond.

Ces roches étaient tapissées de grandes herbes, de laminaires géants, de fucus gigantesques, un véritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans.

De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil, Ned et moi, nous fîmes naturellement amenés à citer les animaux gigantesques de la mer. Les unes sont évidemment destinées à la nourriture des autres. Cependant, par les vitres du *Nautilus* presque immobile, je n'apercevais encore sur ces longs filaments que les principaux articulés de la division des brachioures, des lambres à longues pattes, des crabes violacés, des clios particuliers aux mers des Antilles.

Il était environ onze heures, quand Ned Land attira mon attention sur un formidable fourmillement qui se produisait à travers les grandes algues.

" Eh bien, dis-je, ce sont-là de véritables cavernes à poulpes, et je ne serais pas étonné d'y voir quelques-uns de ces monstres.

—Quoi ! fit Conseil, des calmars, de simples calmars, de la classe des céphalopodes ?

—Non, dis-je, des poulpes de grande dimension. Mais l'ami Land s'est trompé, sans doute, car je n'aperçois rien.

—Je le regrette, répliqua Conseil. Je voudrais contempler face à face l'un de ces poulpes dont j'ai tant entendu parler et qui peuvent entraîner des navires dans le fond des abîmes. Ces bêtes-là, ça se nomme des krak...

—Craque suffit, répondit ironiquement le Canadien.

—Krakens, riposta Conseil, achevant son mot sans se soucier de la plaisanterie de son compagnon.

—Jamais on ne me fera croire, dit Ned Land, que de tels animaux existent.

—Pourquoi pas ? répondit Conseil. Nous avons bien cru au narwal de monsieur.

—Nous avons eu tort, Conseil.

—Sans doute ! mais d'autres y croient sans doute encore.

—C'est probable, Conseil, mais pour mon compte, je suis bien décidé à n'admettre à l'existence de ces monstres que lorsque je les aurai disséqués de ma propre main.

—Ainsi, me demanda Conseil, monsieur ne croit pas aux poulpes gigantesques ?

—Eh ! qui diable y a jamais cru ? s'écria le Canadien.

—Beaucoup de gens, ami Ned.

—Pas des pêcheurs. Des savants, peut-être.

—Pardon, Ned. Des pêcheurs et des savants !

—Mais moi qui vous parle, dit Conseil, de l'air le plus sérieux du monde, je me rappelle parfaitement avoir vu une grande embarcation entraînée sous les flots par les bras d'un céphalopode.

—Vous avez vu cela ? demanda le Canadien.

—Oui, Ned.

—De vos propres yeux ?

—De mes propres yeux.

—Où, s'il vous plaît ?

—Dans le port ? dit Ned Land ironiquement.

—Non, dans une église, répondit Conseil.

—Dans une église ? s'écria le Canadien.

—Oui, ami Ned. C'était un tableau qui représentait le poulpe en question.

—Bon ! fit Ned Land éclatant de rire. Monsieur Conseil qui me fait poser !

—Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau, mais le sujet qu'il représente est tiré d'une légende, et vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer. Non-seulement on a prétendu que ces poulpes pouvaient entraîner des navires, mais un certain Olois Magnus parle d'un céphalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. On raconte aussi que l'évêque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe.

—Et c'est tout ? demanda le Canadien.

—Non répondis-je. Un autre évêque, Pontoppidan de Berghem, parle également d'un poulpe sur lequel pouvait manœuvrer un régiment de cavalerie !

—Ils allaient bien, les évêques d'autrefois ! dit Ned Land.

—Enfin, les naturalistes de l'antiquité citent des monstres dont la gueule ressemblait à un golfe, et qui étaient trop gros pour passer par le détroit de Gibraltar.

—A la bonne heure ! fit le Canadien.

—Mais dans tous ces récits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.

—Rien, mes amis, rien du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'à la fable ou à la légende. Toutefois, à l'imagination des conteurs, il faut, sinon une cause, du moins un prétexte. On ne peut nier qu'il existe des poulpes et des calmars de très-grande espèce, mais inférieurs cependant aux cétaqués. Aristote a constaté les dimensions d'un calmar de cinq coudées, soit trois mètres dix. Nos pêcheurs en voient fréquemment dont la longueur dépasse un mètre quatre-vingts. Les musées de Trieste et de Montpellier conservent des squelettes de poulpes qui mesurent deux mètres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux, long de six pieds seulement, aurait des tentacules longs de vingt-sept. Ce qui suffit pour en faire un monstre formidable.

—En pêche-t-on de nos jours ? demanda le Canadien.

—S'ils n'en pêchent pas, les marins en voient du moins. Un de mes amis, le capitaine Paul Bos, du Havre, m'a souvent affirmé qu'il avait rencontré un de ces monstres de taille colossale dans les mers de l'Inde. Mais le fait le plus étonnant et qui ne permet plus de nier l'existence de ces animaux gigantesques, s'est passé il y a quelques années, en 1861.

—Quel est ce fait ? demanda Ned Land.

—Le voici. En 1861, dans le nord-est de Ténériffe, à peu près par la latitude où nous sommes en ce moment, l'équipage de l'avisio l'*Alecton* aperçut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et il l'attaqua à coups de harpons et à coups de fusil, sans grand succès, car balles et harpons traversaient ces chairs molles comme une gelée sans consistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'équipage parvint à passer un nœud coulant autour du corps du mollusque. Ce nœud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arrêta. On essaya alors de haler le monstre à bord, mais son poids était si considérable qu'il se sépara de sa queue sous la traction de la corde, et, privé de cet ornement, il disparut sous les eaux.

—Enfin, voilà un fait, dit Ned Land.

—Un fait indiscutable, mon brave Ned. Aussi a-t-on proposé de nommer ce poulpe "calmar de Bouguer."

—Et quelle était sa longueur ? demanda le Canadien.

—Ne mesurait-il pas six mètres environ ? dit Conseil, qui posté à la vitre, examinait de nouveau les anfractuosités de la falaise.

—Précisément, répondis-je.

—Sa tête, reprit Conseil, n'était-elle pas couronnée de huit tentacules, qui s'agitaient sur l'eau comme une nichée de serpents ?

—Précisément.

—Ses yeux, placés à fleur de tête, n'avaient-ils pas un développement considérable ?

—Oui, Conseil.

—Et sa bouche, n'était-ce pas un véritable bec de perroquet, mais un bec formidable ?

—En effet, Conseil.

—Eh bien ! n'en déplaise à monsieur, répondit tranquillement Conseil, si ce n'est pas le calmar de Bouguer, voici, du moins, un de ses frères."

Je regardai Conseil. Ned Land se précipita vers la vitre.

"L'épouvantable bête !" s'écria-t-il.

Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques.

C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du *Nautilus*. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes,

avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposées sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre,—un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet,—s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! Son corps, fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre.

De quoi s'irritait ce mollusque ? Sans doute de la présence de ce *Nautilus*, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant, quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité le créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs !

Le hasard nous avait mis en présence de ce calmar, et je ne voulus pas perdre l'occasion d'étudier soigneusement cet échantillon des céphalopodes. Je surmontai l'horreur que m'inspirait son aspect, et, prenant un crayon, je commençai à le dessiner.

"C'est peut-être le même que celui de l'*Alecton*, dit Conseil.

Non, répondit le Canadien, puisque celui-ci est entier et que l'autre a perdu sa queue !

—Ce ne serait pas une raison, répondis-je. Les bras et la queue de ces animaux se reforment par réingratitude, et depuis sept ans, la queue du calmar de Bouguer a sans doute eu le temps de repousser.

—D'ailleurs, riposta Ned, si ce n'est pas celui-ci, c'est peut-être un de ceux-là !"

En effet, d'autres poulpes apparaissaient à la vitre de tribord. J'en comptai sept. Ils faisaient cortège au *Nautilus*, et j'entendis les grincements de leur bec sur la coque de tôle. Nous étions servis à souhait.

Je continuai mon travail. Ces monstres se maintenaient dans nos eaux avec une telle précision qu'ils semblaient immobiles et j'aurais pu les décalquer en raccourci sur la vitre. D'ailleurs, nous marchions sous une allure modérée.

Tout à coup, le *Nautilus* s'arrêta. Un choc le fit tressaillir dans toute sa membrure.

"Est-ce que nous avons touché ? demandai-je.

—En tout cas, répondit le Canadien, nous serions déjà dégagés, car nous flottons."

Le *Nautilus* flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient pas les flots. Une minute se passa. Le capitaine Nemo, suivi de son second, entra dans le salon.

Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps. Il me parut encore. Sans nous parler sans nous voir peut-être, il alla au panneau, regarda les poulpes et dit quelques mots à son second.

Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.

J'allai vers le capitaine.

"Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, du ton dégagé que prendrait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

—En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps à corps."

Je regardai le capitaine. Je croyais n'avoir pas bien entendu.

"Corps à corps ? répétai-je.

—Oui, monsieur. L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches. Ce qui nous empêche de marcher.

—Et qu'allez-vous faire ?

—Remonter à la surface et massacrer toute cette vermine.

—Entreprise difficile.

—En effet. Les balles électriques sont impuissantes contre ces chairs molles où elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater. Mais nous les attaquerons à la hache.

—Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.

—Je l'accepte, maître Land.

—Nous vous accompagnerons, dis-je," et, suivant le capitaine Nemo, nous nous dirigeâmes vers l'escalier central.

Là, une dizaine d'hommes, armés de haches d'abordage, se tenaient prêts à l'attaque. Conseil et moi, nous primes deux haches. Ned Land saisit un harpon.

Le *Nautilus* était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers échelons, dévissait les boulons du pan-



Le poulpe brandissait la victime comme une plume.—Page 109

neau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau se releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe.

Aussitôt un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres s'agitèrent au-dessus. D'un coup de hache, le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule, qui glissa sur les échelons en se tordant.

Au moment où nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plate-forme, deux autres bras, cinglant l'air, s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine Nemo et l'enlevèrent avec une violence irrésistible.

Le capitaine Nemo poussa un cri et s'élança au dehors. Nous nous étions précipités à sa suite.

Quelle scène ! Le malheureux, saisi par le tentacule et collé à ses ventouses étouffait, il criait : " A moi ! à moi ! Ces mots, pro-

nonces en français, me causèrent une profonde stupeur ! J'avais donc un compatriote à bord, plusieurs, peut-être ! Cet appel déchirant, je l'entendrais toute ma vie.

L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte ? Cependant le capitaine Nemo s'était précipité sur le poulpe, et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Son second luttait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur les flancs du *Nautilus*. L'équipage se battait à coups de hache. Le Canadien, Conseil et moi, nous enfoncions nos armes dans ces masses charnues. Une violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible.

Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air. Mais au moment où le capitaine Nemo et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'un liquide noirâtre, secrété par une bourse située dans son abdomen. Nous en fûmes aveuglés. Quand ce nuage se fut dissipé, le calmar avait disparu, et avec lui mon infortuné compatriote !

Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! On ne se possédait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plate-forme et les flancs du *Nautilus*. Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissent comme les têtes de l'hydre. Le harpon de Ned Land, à chaque coup, se plongeait dans les yeux glauques des calmars et les crevait. Mais mon audacieux compagnon fut soudain renversé par les tentacules d'un monstre qu'il n'avait pu éviter.

Ah ! comment mon cœur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur ! Le formidable bec du calmar s'était ouvert sur Ned Land. Ce malheureux allait être coupé en deux. Je me précipitai à son secours. Mais le capitaine Nemo m'avait devancé. Sa hache disparut entre les dents énormes des mandibules, et miraculeusement sauvé, le Canadien, se relevant, plongea son harpon tout entier jusqu'au triple cœur du poulpe.

" Je me devais cette revanche ! " dit le capitaine Nemo au Canadien.

Ned s'inclina sans lui répondre.

Ce combat avait duré un quart d'heure. Les monstres vaincus, mutilés, frappés à mort, nous laissèrent enfin la place et disparurent sous les flots.

Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du canal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

CHAPITRE XIX

LE GULF-STREAM

Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet. Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des *Travailleurs de la Mer*.

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur était immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

Pour moi, au milieu de cette lutte, c'était ce cri de désespoir poussé par l'infortuné qui m'avait déchiré le cœur. Ce pauvre

Français, oubliant son langage de convention, s'était repris à parler la langue de son pays et de sa mère, pour jeter un suprême appel ! Parmi cet équipage du *Nautilus*, associé de corps et d'âme au capitaine Nemo, fuyant comme lui le contact des hommes, j'avais donc un compatriote ! Était-il seul à représenter la France dans cette mystérieuse association, évidemment composée d'individus de nationalités diverses ? C'était encore un de ces insondables problèmes qui se dressaient sans cesse devant mon esprit !

Le capitaine Nemo rentra dans sa chambre, et je ne le vis plus pendant quelque temps. Mais qu'il devait être triste, désespéré, irrésolu, si j'en jugeais par ce navire dont il était l'âme et qui recevait toutes ses impressions ! Le *Nautilus* ne gardait plus de direction déterminée. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des lames. Son hélice avait été dégagée, et cependant, il s'en servait à peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré l'un des siens !

Dix jours se passèrent ainsi. Ce fut le 1er mai seulement que le *Nautilus* reprit franchement sa route au nord, après avoir eu connaissance des Lucayes à l'ouvert du canal de Bahama. Nous suivions alors le courant du plus grand fleuve de la mer, qui a ses rives, ses poissons et sa température propres. J'ai nommé le Gulf-Stream.

C'est un fleuve, en effet, qui coule librement au milieu de l'Atlantique, et dont les eaux ne se mélangent pas aux eaux océaniques. C'est un fleuve salé, plus salé que la mer ambiante. Sa profondeur moyenne est de trois mille pieds, sa largeur moyenne de soixante milles. En de certains endroits, son courant marche avec une vitesse de quatre kilomètres à l'heure. L'invariable volume de ses eaux est plus considérable que celui de tous les fleuves du globe.

La véritable source du Gulf-Stream, reconnue par le commandant Maury son point de départ, si l'on veut, est situé dans le golfe de Gascogne. Là, ses eaux, encore faibles de température et de couleur, commencent à se former. Il descend au sud, longe l'Afrique équatoriale, échauffe ses flots aux rayons de la zone torride, traverse l'Atlantique, atteint le cap San-Roque sur la côte Brésilienne, et se bifurque en deux branches dont l'une va se saturer encore des chaudes molécules de la mer des Antilles. Alors, le Gulf-Stream, chargé de rétablir l'équilibre entre les températures et de mêler les eaux des tropiques aux eaux boréales, commence son rôle de pondérateur. Chauffé à blanc dans le golfe du Mexique, il s'élève au nord sur les côtes américaines, s'avance jusqu'à Terre-Neuve, dévie sous la poussée du courant froid du détroit de Davis, reprend la route de l'Océan en suivant sur un des grands cercles du globe la ligne loxodromique, se divise en deux bras vers le quarante-troisième degré, dont l'un, aidé par l'alizé du nord-est, revient au golfe de Gascogne et aux Açores, et dont l'autre, après avoir attiédi les rivages de l'Irlande et de la Norvège, va jusqu'au-delà du Spitzberg, où sa température tombe à quatre degrés, former la mer libre du pôle.

C'est sur ce fleuve de l'Océan que le *Nautilus* naviguait alors. A sa sortie du canal de Bahama, sur quatorze lieues de large, et sur trois cent cinquante mètres de profondeur, le Gulf-Stream marche à raison de huit kilomètres à l'heure. Cette rapidité décroît régulièrement à mesure qu'il s'avance vers le nord, et il faut souhaiter que cette régularité persiste, car, si, comme on a cru le remarquer, sa vitesse et sa direction viennent à se modifier, les climats européens seront soumis à des perturbations dont on ne saurait calculer les conséquences.

Vers midi, j'étais sur la plate-forme avec Conseil. Je lui faisais connaître les particularités relatives au Gulf-Stream. Quand mon explication fut terminée, je l'invitai à plonger ses mains dans le courant.

Conseil obéit, et fut très étonné de n'éprouver aucune sensation de chaud ni de froid.

"Cela vient, lui dis-je, de ce que la température des eaux du Gulf-Stream, en sortant du golfe du Mexique, est peu différente de celle du sang. Ce Gulf-Stream est un vaste calorifère qui permet aux côtes d'Europe de se parer d'une éternelle verdure. Et, s'il faut en croire Maury, la chaleur de ce courant, totalement épuisée, fournirait assez de colorique pour tenir en fusion un fleuve de fer fondu aussi grand que l'Amazone ou le Missouri."

En ce moment, la vitesse du Gulf-Stream était de deux mètres vingt-cinq par seconde. Son courant est tellement distinct de la mer ambiante, que ses eaux comprimées font saillie sur l'Océan et qu'un dénivellement s'opère entre elles et les eaux froides. Sombres d'ailleurs et très-riches en matières salines, elles tranchent par leur pur indigo sur les flots verts qui les environnent. Telle est même la netteté de leur ligne de démarcation, que le *Nautilus*, à la hauteur des Carolines, trancha de son éperon les flots du Gulf-Stream, tandis que son hélice battait encore ceux de l'Océan.

Ce courant entraînait avec lui tout un monde d'êtres vivants, Les argonautes, si communs dans la Méditerranée, y voyageaient par troupes nombreuses. Parmi les cartilagineux, les plus remarquables étaient des raies dont la queue, très-déliée, formait à peu près le tiers du corps, et qui figuraient de vastes losanges longs de vingt-cinq pieds ; puis, de petits squales d'un mètre, à tête grande, à museau court et arrondi, à dents pointues disposées sur plusieurs rangs, et dont le corps paraissait couvert d'écailles.

Parmi les poissons osseux, je notai des labres-grisons particuliers à ces mers, des spares-synagres dont l'iris brillait comme un feu, des sciènes longues d'un mètre, à large gueule hérissée de petites dents, qui faisaient entendre un léger cri, des centronotes-nègres dont j'ai déjà parlé, des coriphènes bleus, relevés d'or et d'argent, des perroquets, vrais arcs-en-ciel de l'Océan, qui peuvent rivaliser de couleur avec les plus beaux oiseaux des tropiques, des blémies-bosquiens à tête triangulaire, des rhombes bleuâtres dépourvus d'écailles, des batrachoïdes recouverts d'une bande jaune et transversale qui figure un *t* grec, des fourmillements de petits gobies-bos pointillés de taches brunes, des diptérodons à tête argentée et à queue jaune, divers échantillons de salmones, de mugilomores, sveltes de taille, brillant d'un éclat doux, que Lacépède a consacrés à l'aimable compagne de sa vie, enfin un beau poisson, le chevalier américain, qui, décoré de tous les ordres et chamarré de tous les rubans, fréquente les rivages de cette grande nation où les rubans et les ordres sont si médiocrement estimés.

J'ajouterai que, pendant la nuit, les eaux phosphorescentes du Gulf-Stream rivalisaient avec l'éclat électrique de notre fanal, surtout par ces temps orageux qui nous menaçaient fréquemment.

Le 8 mai, nous étions encore en travers du cap Hatteras, à la hauteur de la Caroline du Nord. La largeur du Gulf-Stream est là de soixante-quinze milles, et sa profondeur de deux cent dix mètres. Le *Nautilus* continuait d'errer à l'aventure. Toute surveillance semblait bannie du bord. Je conviendrais que dans ces conditions, une évasion pouvait réussir. En effet, les rivages habités offraient partout de faciles refuges. La mer était incessamment sillonnée de nombreux steamers qui font le service entre New-York ou Boston et le golfe du Mexique, et nuit et jour parcourue par ces petites goëlettes chargées du cabotage sur les divers points de la côte américaine. On pouvait espérer d'être recueilli. C'était donc une occasion favorable, malgré les trente milles qui séparaient le *Nautilus* des côtes de l'Union.

Mais une circonstance fâcheuse contrariait absolument les projets du Canadien. Le temps était fort mauvais. Nous approchions de ces parages où les tempêtes sont fréquentes, de cette patrie des trombes et des cyclones, précisément engendrés par le courant du Gulf-Stream. Affronter une mer souvent démontée sur un frêle canot,

c'était courir à une perte certaine. Ned Land en convenait lui-même. Aussi rongea-t-il son frein, pris d'une furieuse nostalgie que la fuite seule eût pu guérir.

— Monsieur, me dit-il ce jour-là, il faut que cela finisse. Je veux en avoir le cœur net. Votre Nemo s'écarte des terres et remonte vers le nord. Mais je vous le déclare, j'ai assez du pôle sud, et je ne le suivrai pas au pôle nord.

— Que faire, Ned, puisqu'une évasion est impraticable en ce moment ?

— J'en reviens à mon idée. Il faut parler au capitaine. Vous n'avez rien dit, quand nous étions dans les mers de votre pays. Je veux parler, maintenant que nous sommes dans les mers du mien. Quand je songe qu'avant quelques jours, le *Nautilus* va se trouver à la hauteur de la Nouvelle-Écosse, et que là, vers Terre-Neuve, s'ouvre une large baie, que dans cette baie se jette le Saint-Laurent, et que le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe !

Le Canadien était évidemment à bout de patience. Sa vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder de cet emprisonnement prolongé. Sa physionomie s'altérait de jour en jour. Son caractère devenait de plus en plus sombre. Je sentais ce qu'il devait souffrir, car moi aussi, la nostalgie me prenait. Près de sept mois s'étaient écoulés sans que nous eussions eu aucune nouvelle de la terre. De plus, l'isolement du capitaine Nemo, son humeur modifiée, surtout depuis le combat des poulpes, sa taciturnité, tout me faisait apparaître les choses sous un aspect différent. Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait être un Flamand comme Conseil pour accepter cette situation, dans ce milieu réservé aux cétacés et autres habitants de la mer. Véritablement, si ce brave garçon, au lieu de poumons avaient eu des branchies, je crois qu'il aurait fait un poisson distingué !

— Eh bien, monsieur ? reprit Ned Land, voyant que je ne répondais pas.

— Eh bien, Ned, vous voulez que je demande au capitaine Nemo quelles sont ses intentions à notre égard ?

— Oui, monsieur.

— Et cela, quoiqu'il les ait déjà fait connaître ?

— Oui. Je désire être fixé une dernière fois. Parlez pour moi seul, en mon seul nom, si vous voulez.

— Mais je le rencontre rarement. Il m'évite même.

— C'est une raison de plus pour l'aller voir.

— Je l'interrogerai, Ned.

— Quand ? demanda le Canadien en insistant.

— Quand je le rencontrerai.

— M. Aronnax, voulez-vous que j'aille le trouver, moi ?

— Non, laissez-moi faire. Demain...

— Aujourd'hui, dit Ned Land.

— Soit. Aujourd'hui, je le verrai," répondis-je au Canadien qui, en agissant lui-même, eût certainement tout compromis.

Je restai seul. La demande décidée, je résolus d'en finir immédiatement. J'aime mieux chose faite que chose à faire.

Je rentrai dans ma chambre. De là, j'entendis marcher dans celle du capitaine Nemo. Il ne fallait pas laisser échapper cette occasion de le rencontrer. Je frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse. Je frappai de nouveau, puis je tournai le bouton. La porte s'ouvrit.

J'entrai. Le capitaine était là. Courbé sur sa table de travail, il ne m'avait pas entendu. Résolu à ne pas sortir sans l'avoir interrogé, je m'approchai de lui. Il releva la tête brusquement, fronça les sourcils, et me dit d'un ton assez rude :

— Vous ici ! Que me voulez-vous ?

— Vous parler, capitaine.

— Mais je suis occupé, monsieur, je travaille. Cette liberté que je vous laisse de vous isoler, ne puis-je l'avoir pour moi ?

La réception était peu encourageante. Mais j'étais décidé à tout entendre pour tout répondre.

— Monsieur, dis-je froidement, j'ai à vous parler d'une affaire qu'il ne m'est pas permis de retarder.

— Laquelle, monsieur ? répondit-il ironiquement. Avez-vous fait quelque découverte qui m'ait échappé ? La mer vous a-t-elle livré de nouveaux secrets ?

Nous étions loin de compte. Mais avant que j'eusse répondu, me montrant un manuscrit ouvert sur sa table, il me dit d'un ton plus grave :

— Voici, M. Aronnax, un manuscrit écrit en plusieurs langues. Il contient le résumé de mes études sur la mer, et, s'il plaît à Dieu, il ne périra pas avec moi. Ce manuscrit, signé de mon nom, complété par l'histoire de ma vie, sera renfermé dans un petit appareil insubmersible. Le dernier survivant de nous tous à bord du *Nautilus* jettera cet appareil à la mer, et il ira où les flots le porteront.

Le nom de cet homme ! Son histoire écrite par lui-même ! Son mystère serait donc un jour dévoilé ? Mais, en ce moment, je ne vis dans cette communication qu'une entrée en matière.

— Capitaine, répondis-je, je ne puis qu'approuver la pensée qui vous fait agir. Il ne faut pas que le fruit de vos études soit perdu. Mais le moyen que vous employez me paraît primitif. Qui sait où les vents pousseront cet appareil, en quelles mains il tombera ? Ne sauriez-vous trouver mieux ? Vous, ou l'un des vôtres ne peut-il ?..

— Jamais, monsieur, dit vivement le capitaine en m'interrompant.

— Mais moi, mes compagnons, nous sommes prêts à garder ce manuscrit en réserve, et si vous nous rendez la liberté...

— La liberté ! fit le capitaine Nemo se levant.

— Oui, monsieur, et c'est à ce sujet que je voulais vous interroger. Depuis sept mois nous sommes à votre bord, et je vous demande aujourd'hui, au nom de mes compagnons comme au mien, si votre intention est de nous y garder toujours.

— M. Aronnax, dit le capitaine Nemo, je vous répondrai aujourd'hui ce que je vous ai répondu il y a sept mois : Qui entre dans le *Nautilus* ne doit plus le quitter.

— C'est l'esclavage même que vous nous imposez !

— Donnez-lui le nom qu'il vous plaira.

— Mais partout l'esclave garde le droit de recouvrer sa liberté ! Quels que soient les moyens qui s'offrent à lui, il peut les croire bons !

— Ce droit, répondit le capitaine Nemo, qui vous le dénie ? Ai-je jamais pensé à vous enchaîner par un serment ?

Le capitaine me regardait en se croisant les bras.

— Monsieur, lui dis-je, revenir une seconde fois sur ce sujet ne serait ni de votre goût ni du mien. Mais puisque nous l'avons entamé, épuisons-le. Je vous le répète, ce n'est pas seulement de ma personne qu'il s'agit. Pour moi l'étude est un secours, une diversion puissante, un entraînement, une passion qui peut me faire tout oublier. Comme vous, je suis homme à vivre ignoré, obscur, dans le fragile espoir de léguer un jour à l'avenir le résultat de mes travaux, au moyen d'un appareil hypothétique confié au hasard des flots et des vents.

En un mot, je puis vous admirer, vous suivre sans déplaisir dans un rôle que je comprends sur certains points ; mais il est encore d'autres aspects de votre vie qui me la font entrevoir entourée de complications et de mystères, auxquels seuls ici, mes compagnons et moi, nous n'avons aucune part. Et même, quand notre cœur a pu battre pour vous, ému par quelques-unes de vos douleurs ou remué par vos actes de génie ou de courage, nous avons dû refouler en nous jusqu'au plus petit témoignage de cette sympathie qui fait naître la vue de ce qui est beau et bon, que cela vienne de l'ami ou de l'en-

nemi. Eh bien, c'est ce sentiment, que nous sommes étrangers à tout ce qui vous touche, qui fait de notre position quelque chose d'inacceptable, d'impossible, non pour moi, mais d'impossible pour Ned Land surtout. Tout homme, par cela seul qu'il est homme, vaut qu'on songe à lui. Vous êtes-vous demandé ce que l'amour de la liberté, la haine de l'esclavage, pouvaient faire naître de projets de vengeance dans une nature comme celle du Canadien, ce qu'il pouvait penser, tenter, essayer ?..."

Je m'étais tu. Le capitaine Nemo se leva.

"Que Ned Land pense, tente, essaye tout ce qu'il voudra, que m'importe ? Ce n'est pas moi qui l'ai été chercher ! Ce n'est pas pour mon plaisir que je le garde à mon bord ! Quant à vous, monsieur Aronax, vous êtes de ceux qui peuvent tout comprendre, même le silence. Je n'ai rien de plus à vous répondre. Que cette première fois où vous venez de traiter ce sujet soit aussi la dernière, car une seconde fois, je ne pourrais même pas vous écouter."

Je me retirai. A compter de ce jour, notre situation fut très-tendue. Je rapportai ma conversation à mes deux compagnons.

"Nous savons maintenant, dit Ned, qu'il n'y a rien à attendre de cet homme. Le *Nautilus* se rapproche de Long-Island. Nous fuirons, quel que soit le temps."

Mais le ciel devenait de plus en plus menaçant. Des symptômes d'ouragan se manifestaient. L'atmosphère se faisait blanchâtre et laiteuse. Aux cyrrhus à gerbes délicées succédaient à l'horizon des couches de nimbo-cumulus. D'autres nuages bas fuyaient rapidement. La mer grossissait et se gonflait en longues houles. Les oiseaux disparaissaient, à l'exception des sataniques, amis des tempêtes. Le baromètre baissait notablement et indiquait dans l'air une extrême tension des vapeurs. Le mélange du storm-glass se décomposait sous l'influence de l'électricité qui saturait l'atmosphère. La lutte des éléments était prochaine.

La tempête éclata dans la journée du 18 mai, précisément lorsque le *Nautilus* flottait à la hauteur de Long-Island, à quelques milles des passes de New-York. Je puis décrire cette lutte des éléments, car au lieu de la fuir dans les profondeurs de la mer, le capitaine Nemo, par un inexplicable caprice, voulut la braver à sa surface.

Le vent soufflait du sud-ouest, d'abord en grand frais, c'est-à-dire avec une vitesse de quinze mètres à la seconde, qui fut portée à vingt-cinq mètres vers trois heures du soir. C'est le chiffre des tempêtes.

Le capitaine Nemo, inébranlable sous les raffales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête.

La mer démontée était balayée par de grandes loques de nuages qui trempaient dans ses flots. Je ne voyais plus aucune de ces petites lames intermédiaires qui se forment au fond des grands creux. Rien que de longues ondulations fuligineuses, dont la crête ne déferle pas, tant elles sont compactes. Leur hauteur s'accroissait. Elles s'exaltaient entre elles. Le *Nautilus*, tantôt couché sur le côté, tantôt dressé comme un mât, roulait et tanguait épouvantablement.

Vers cinq heures, une pluie torrentielle tomba, qui n'abattit ni le vent ni la mer. L'ouragan se déchaîna avec une vitesse de quarante-cinq mètres à la seconde, soit près de quarante lieues à l'heure. C'est dans ces conditions qu'il renverse des maisons, qu'il enfonce des tuiles de toits dans des portes, qu'il rompt des grilles de fer, qu'il déplace des canons de vingt-quatre. Et pourtant le *Nautilus*, au milieu de la tourmente, justifiait cette parole d'un savant ingénieur : " Il n'y a pas de coque bien construite qui ne puisse défier à la mer ! " Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démoli, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans grément, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur.

Cependant j'examinais attentivement ces vagues déchaînées. Elles mesuraient jusqu'à quinze mètres de hauteur sur une longueur de cent cinquante à cent soixante-quinze mètres, et leur vitesse de propagation, moitié de celle du vent, était de quinze mètres à la seconde. Leur volume et leur puissance s'accroissaient avec la profondeur des eaux. Je compris alors le rôle de ces lames qui emprisonnent l'air dans leurs flancs et le refoulent au fond des mers où elles portent la vie avec l'oxygène. Leur extrême force de pression,—on l'a calculée,—peut s'élever jusqu'à trois mille kilogrammes par pied carré de la surface qu'elles contrebattent. Ce sont de telles lames qui, aux Hébrides, ont déplacé un bloc pesant quatre-vingt-quatre mille livres. Ce sont elles qui, dans la tempête du 23 décembre 1714, après avoir renversé une partie de la ville de Yeddo, au Japon, faisant sept cents kilomètres à l'heure, allèrent se briser le même jour sur les rivages de l'Amérique.

L'intensité de la tempête s'accrut avec la nuit. Le baromètre, comme en 1860, à la Réunion, pendant un cyclone, tomba à 710 millimètres. A la chute du jour, je vis passer à l'horizon un grand navire qui luttait péniblement. Il capérait sous petite vapeur pour se maintenir debout à la lame. Ce devait être un des steamers des lignes de New-York à Liverpool ou au Havre. Il disparut bientôt dans l'ombre.

A dix heures du soir, le ciel était en feu. L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait aspirer en lui l'âme de la tempête. Un bruit terrible emplissait les airs, bruit complexe, fait des hurlements des vagues écrasées, des mugissements du vent, des éclats du tonnerre. Le vent sautait à tous les points de l'horizon, et le cyclone, partant de l'est, y revenait en passant par le nord, l'ouest et le sud, en sens inverse des tempêtes tournantes de l'hémisphère austral.

Ah ! ce Gulf-Stream ! Il justifiait bien son nom de roi des tempêtes ! C'est lui qui crée ces formidables cyclones par la différence de température des couches d'air superposées à ses courants.

A la pluie avait succédé une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eût dit que le capitaine Nemo, voulant une mort digne de lui, cherchait à se faire foudroyer. Dans un effroyable mouvement de tangage, le *Nautilus* dressa en l'air son éperon d'acier, comme la tige d'un paratonnerre, et j'en vis jaillir de longues étincelles.

Brisé, à bout de forces, je me coulai à plat ventre vers le panneau. Je l'ouvris et je redescendis au salon. L'orage atteignait alors son maximum d'intensité. Il était impossible de se tenir debout à l'intérieur du *Nautilus*.

Le capitaine Nemo rentra vers minuit. J'entendis les réservoirs se remplir peu à peu, et le *Nautilus* s'enfonça doucement au-dessous de la surface des flots.

Par les vitres ouvertes du salon, je vis de grands poissons effarés qui passaient comme des fantômes dans les eaux en feu. Quelques-uns furent foudroyés sous mes yeux !

Le *Nautilus* descendait toujours. Je pensais qu'il retrouverait le calme à une profondeur de quinze mètres. Non. Les couches supérieures étaient trop violemment agitées. Il fallut aller chercher le repos jusqu'à cinquante mètres dans les entrailles de la mer.

Mais là, quelle tranquillité, quel silence, quel milieu paisible ! Qui eût dit qu'un ouragan terrible se déchaînait alors à la surface de cet Océan ?

(A suivre)

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

10

XX

Depuis ce moment, de temps en temps, l'idée me revenait encore d'aller à Saverne et d'assommer M. Breslau ; mais je me répétais chaque fois :

“ A quoi cela servirait-il ? A te faire prendre par les gendarmes et à désoler la mère Balais. Toute la ville te mépriserait ; madame Madeleine te regarderait d'un air d'indignation ; mademoiselle Annette, en te voyant, détournerait la tête, le père Antoine s'écrierait : “ Jamais je n'aurais cru cela de toi ! ” M. Nivoi, le père Vassereau, le capitaine Florentin, madame Frenzel, enfin, tous les braves gens du pays seraient forcés de te donner tort. Reste tranquille, Jean-Pierre ! ”

Naturellement ces idées ne me réjouissaient pas beaucoup ; mais quand on n'est pas le plus fort, on finit tout de même par se faire une raison.

L'hiver approchait : les Savoyards en grosses vestes rapiécées aux coudes et pantalons de toile, le bonnet de laine crasseux tiré dans la nuque, la figure et les mains noires, sous la porte des marchands de vin, près de leurs réchauds, en tôle commençaient à vendre des marrons ; les joueurs d'orgue arrivaient aussi, le Prado s'ouvrait ; des filles étudiantes, leur cahier sous le bras, le dos rond, le col relevé, les mains dans les poches, couraient à leurs écoles ; les petites averses froides et les nuages gris annonçaient l'hiver.

Ah ! l'hiver n'arrive pas à Paris avec des sacs de pommes de terre et des fagots ! Ceux des villages croient connaître l'hiver, ils disent : “ Des pommes de terre à l'eau... toujours des pommes de terre ! ” Mais s'ils étaient forcés de dire : “ Pas de pommes de terre ! ” ce serait encore autre chose.

Enfin j'avais de l'ouvrage, et le soir en rentrant me coucher, je trouvais ma bonne couverture. Quand on vient de passer dans la nuit pluvieuse, près de cinq ou six mendiants, de femmes à demi nues, leurs petits enfants dans les bras, ou de vieux tout grelottants, assis sous le reverbère qui tremblote, une couverture chaude vous paraît bonne.

On ne pense pas :

“ Les autres ont des lits de plume, les autres ont de bons tapis, les autres ont de la musique et des festins jusqu'à minuit, les autres dansent au Prado et boivent du punch en attendant le carnaval ! ”

On pense :

“ Beaucoup d'autres, qui me valent, n'ont que le pavé pour reposer leur tête et les nuages gris pour s'abriter ! ”

On pense aussi :

“ Supposons que tu sois marié, par malheur, et que l'ouvrage manque, qu'est-ce que deviendraient ta femme et tes enfants ? Et dans la vieillesse, qu'est-ce que tu deviendras toi-même ? ”

Ces idées apprennent aux ouvriers de Paris à réfléchir ; au lieu de vivre sur leur propre cave, comme les paysans, ils s'inquiètent les uns des autres ; en s'inquiétant des autres, ils s'inquiètent pour eux-mêmes ; et je me rappelle que dans ce temps ils avaient déjà des idées

de s'associer. Ces idées sont devenues plus fortes de jour en jour. Moi, malgré tout ce qu'on dit contre, je trouve ces idées justes. Quels êtres assez barbares pourraient dire à leurs semblables :

“ Vous travaillerez toute votre vie, et puis vous mourrez dans la misère. Nous ne voulons pas que vous vous aidiez ! ”

Ce serait abominable, et pourtant il se trouve des égoïstes pareils ! Tout ce que je leur souhaite, c'est que Dieu les prenne en grâce.

Pendant ce temps, le travail continuait et les disputes du *caboulot* allaient leur train ; elles devenaient même tellement fortes, que les journalistes et les peintres avaient l'air quelquefois de se prendre aux cheveux. Ils ne parlaient alors que des banquets réformistes : c'étaient des banquets où les députés de l'opposition faisaient des discours, en laissant les fenêtres ouvertes pour être entendus de tout le monde.

Montgaillard lisait ces discours,—qui revenaient de Dijon, de Châlons, de Lille, de Mâcon,—tellement beaux, tellement justes, que j'en avais les larmes aux yeux. Je pensais :

“ Voilà des gens qui parlent bien, qui disent ce que tout le monde sait. Maintenant M. Guizot verra clair ; il reconnaîtra lui-même ses torts, et, mon Dieu ! nous lui pardonnerons, pourvu qu'il promette de ne plus recommencer. A tout péché miséricorde ! ”

Je n'en voulais pas à cet homme, mais d'autres ne pouvaient plus entendre parler de lui sans devenir furieux. Montgaillard tenait pour Ledru-Rollin, Coubé pour Lamartine, d'autres pour Odilon Barrot et pour Duvergier. Moi je trouvais tout très bien ; j'aurais été bien embarrassé de faire une différence entre eux.

En sortant du *caboulot*, il m'arrivait quelquefois de demander à M. Perrignon lequel lui plaisait le mieux, mais il me répondait toujours :

“ Les hommes ne font rien à la chose, nous avons le malheur en France de nous attacher aux hommes, qui finissent tous par croire qu'on ne peut plus se passer d'eux. Combien j'en ai vu de cette espèce depuis trente ans ! Eh bien ! tous sont partis, et la nation est toujours là, qui ne s'en porte pas plus mal. C'est pourquoi, Jean-Pierre, il faut s'attacher aux idées. Odilon Barrot demande l'adjonction des capacités, Ledru-Rollin demande le suffrage universel. Si le peuple était instruit, le suffrage universel serait très bon ; mais dans ce moment où le quart de la nation ne sait pas lire, l'adjonction des capacités me paraît meilleure.

“ Guizot et Louis-Philippe ne veulent dans leur Chambre que l'esprit de gain et d'avarice, qu'ils appellent l'esprit d'ordre, de conservation ; ils repoussent l'esprit d'honneur, de justice et de liberté, qui fait pourtant seul les grandes choses ; ils repoussent l'adjonction des capacités.

“ Odilon Barrot et Duvergier ne demandent que cela pour le moment : je leur donne raison. Il faut d'abord instruire le peuple, et quand il est instruit, lui demander son avis.

“ L'opinion d'un aveugle sur les couleurs ne signifie rien, et ce serait même se moquer de son infirmité, que de lui demander sa manière de voir sur un tableau ; ce serait se moquer de tout le monde, que de déclarer ensuite qu'il juge bien, qu'il voit seul clair et que les autres sont aveugles. Mais les grandes injustices produisent des contre-coups pareils ; en se repoussant, tantôt les uns, tantôt les autres dépassent le but. C'est dans la justice qu'il faut rester ! ”

Il me disait cela simplement, mais les autres camarades voulaient le suffrage universel, et Quentin s'écriait :

“ Les hommes sont égaux, ils doivent tout mettre en commun, à commencer par les idées. Quand le vote de l'un ne vaudra pas plus que celui de l'autre, alors ceux qui n'ont rien ou pas grand-chose voteront qu'il faut tout rapporter à la masse. Ce sera la révolution pacifique, et l'on partagera tous par portions égales.

Lorsqu'il parlait, je trouvais aussi son idée très belle ; mais un jour qu'il disait ces choses au *caboulot*, le père Perrignon, qui souriait d'un air triste, lui répondit :

« Tu raisonnes bien, Quentin, tu fais des progrès ! Oui, c'est juste, tous les hommes sont égaux ; il n'y a plus de fainéants, de voleurs, d'imbéciles ; plus de lâches, plus d'envieux. Et puisque nous sommes tous bons travailleurs, d'abord les salaires doivent être égaux. Ensuite, puisque nous sommes tous honnêtes, tous courageux, tous intelligents, tous prêts à mourir pour la justice, il ne doit pas non plus exister de différence entre nous, soit par la fortune, soit par l'estime du pays, soit de toute autre façon. Il faut donc abandonner tous les biens particuliers, et nous ranger au même niveau : il faut établir le communisme ! »

Il souriait, mais on voyait bien que cela lui paraissait méprisable.

« Eh bien ! oui dit Quentin, est-ce que vous trouvez que ce n'est pas juste ? »

— Je trouve que c'est commode pour les fainéants, les voleurs et les imbéciles, pour les lâches et les envieux, répondit-il. Voilà tout ! Seulement, je crains que cela ne cause de terribles batailles. Est-ce que tu crois qu'il suffise de déclarer à la majorité que deux et deux font cinq, pour avoir raison ? Est-ce que les choses changent, parce que nous sommes, et que nous les voyons à rebours, ou parce que nous sommes des gueux, qui voulons les cacher et les pervertir à notre avantage ? Est-ce que le bon sens ne finit pas toujours par avoir le dessus, la mauvaise foi et la bêtise le dessous ? Est-ce que tu crois qu'il suffise de voler les biens des autres, pour qu'ils vous les donnent ? Est-ce que tu crois que ces autres, après avoir gagné leurs biens par le travail, le courage et l'obstination contre les fainéants, les voleurs, les imbéciles, les lâches et les envieux, — qui se sont opposés à leur fortune par toutes les manières, — crois-tu qu'ils ne sauront pas se défendre contre ces mêmes fainéants, ces mêmes voleurs, ces mêmes imbéciles, ces mêmes lâches et ces mêmes envieux ? Détrompe-toi, Quentin, leur position pour les défendre est bien meilleure qu'elle n'était pour les gagner. Et la même force qu'ils ont eue, ils l'auront toujours. Dans les premiers temps, ils pourront être surpris ; mais ils se remettront et se vengeront. Et si, par impossible, le nombre les accablait, alors la vieille race française serait perdue ; la vieille race laborieuse, courageuse et fière, qui fait l'admiration du monde depuis des milliers d'années, n'existerait plus ; et les fainéants, après avoir dérobé dans la paresse les richesses de la nation, en faisant des phrases contre le bon sens, finiraient par se manger les uns les autres. Les Russes, les Prussiens, les Anglais, viendraient les aider, et mettraient tout en commun dans leur poche, les communistes avec, en les forçant alors de travailler au moyen du knout. C'est ainsi que la France pourrait voir sa fin, comme d'autres nations aussi grandes, aussi fortes, se sont vues périr misérablement, lorsque la vermine des jouisseurs et des fainéants avait pris le dessus chez eux.

— Une injustice en amène toujours une autre. M. Guizot repousse l'adjonction des capacités, chose juste, utile, que tous les braves gens veulent ; alors, d'autres demandent le communisme ! S'il coule du sang, c'est sur la tête de M. Guizot qu'il doit retomber. Il voit où nous allons... mais il tient à son ministère et nous dit : « Choisissez entre mon orgueil et l'abîme ! soumettez-vous, ou périssez ! »

En parlant ainsi, M. Perrignon était devenu tout pâle ; et tout à coup, sans rien ajouter, il se leva et sortit.

Quentin dit alors :

« Je voudrais le voir discuter contre Cabet ; comme il l'écraserait ! Moi, je ne veux rien répondre ; c'est un vieux de quatre-vingt-neuf, qui se figure qu'il n'y a rien au-dessus de la liberté ».

Mais, depuis, j'avais une grande défiance contre ceux qui voulaient se voter les biens des autres. Je me promettais en moi-même, de me tenir toujours avec ceux qui veulent gagner leurs biens par le

travail et la bonne conduite. Et je pensais aussi que, si nous avions le suffrage universel un jour, on instruirait le peuple, et qu'alors tout le monde reconnaîtrait que rien n'était meilleur pour la nation.

XXI

A la fin de novembre, on n'aurait plus trouvé de différence entre les deux côtés de notre *caboulot*. Plus l'ouverture des Chambres approchait, plus les disputes augmentaient. Tout le monde se mêlait de politique, les ouvriers, comme les peintres et les journalistes ; chacun soutenait son idée sur la réforme, sur l'adjonction des capacités, sur les banquets, sur le suffrage universel.

Dans le même temps il pleuvait tous les jours. Je ne crois pas qu'il existe une ville plus humide en hiver que Paris, principalement dans ces petites rues larges de trois ou quatre pas, où les chéneaux manquent. La pluie s'égoutte du matin au soir, et quand elle a fini de s'égoutter, une nouvelle averse arrive la nuit, on entend clapoter ces gouttières durant des heures, les ivrognes passer dans la boue en grognant, et les rondes des municipaux arriver ensuite avec leurs falots, car les réverbères s'éteignent.

On ne peut pourtant pas rester jusqu'à minuit dans sa chambre, à regarder l'eau couler sur ses vitres en tabatière, et la lune brouillée écarter de temps en temps les nuages. J'avais acheté, rue Mazarine, un vieux caban de laine chez un fripier, que les étudiants laissent en partant pour les vacances. Il était brun, il avait de longs poils, et je sortais le soir avec cela sur le dos. Je me promenais le long des quais, entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf, une ou deux heures, pour respirer, regardant la Seine toute jaune de terre glaise, qui montait jusqu'aux arches, et rêvant au pays, à la mère Balais, à M. Breslau, à la politique, aux misères de la vie, à tout.

Quand mes jambes commençaient à se fatiguer, je rentrais me coucher.

Un soir que j'avais fait ainsi mon tour et que je remontais la rue de la Harpe, sur le coup de neuf heures, j'aperçus Emmanuel qui venait juste en face de moi, quelques livres sous le bras, un petit manteau de toile cirée sur les épaules.

« Hé ! c'est Jean-Pierre : s'écria-t-il.

— Où vas-tu donc si tard ? lui dis-je.

— A la conférence de Harlay. Tiens, arrive, je parle justement ce soir.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Une réunion d'étudiants de troisième année. On discute, on s'habitue à plaider.

— Et où ça ?

— Au Palais-de-Justice, septième chambre de police correctionnelle. Quand les tribunaux finissent, nous commençons. Lorsque les chats sont partis, les rats tiennent leur chapitre ».

Il riait. Je le suivis, curieux de voir cela.

« Mais je n'oserai peut-être pas entrer, Emmanuel ? »

— Sois donc tranquille ».

Nous arrivions alors à la grille sombre, gardée par un municipal, l'arme au bras. Tout se taisait pendant que nous traversions la cour et que nous montions le grand escalier ; rien ne bougeait. Dans le vestibule, entre les colonnes, une petite lanterne accrochée au mur éclairait l'entrée de l'escalier à droite.

Nous montâmes, et deux minutes après nous arrivâmes dans l'immense salle des Pas-Perdus, sombre, humide et froide. Nos pas résonnaient sur les dalles au loin. Alors aussi quelques voix, une espèce de bourdonnement, s'entendait. Emmanuel me dit :

« Je crois que la conférence est commencée. »

Il entra dans une allée. Il fallut encore monter un escalier en zigzag et pousser une porte. A cette porte était un autre municipal

assis sur une chaise. Et je vis alors la septième chambre de police correctionnelle ; de vieilles peintures à la voûte, une estrade au fond, les étudiants, représentant les avocats, assis en bas dans les bancs en demi-cercle, et deux ou trois en robe sur l'estrade, des tables devant eux, représentant les juges. Plusieurs tournèrent la tête, d'autres tendirent la main à Emmanuel, qui me dit en s'asseyant :

« Tiens, mets-toi là. »

On parlait déjà. C'était tout à fait comme un tribunal. Je reconnus aussi dans le nombre Coquille, Sillery, et plusieurs autres que j'avais vus cinq mois auparavant au restaurant Ober.

Celui qui plaidait parlait très bien ; c'était un petit bossu qui s'appelait Vauquier. Le président s'appelait Faur-Méras ; il avait une belle figure et portait la barbe pleine.

Emmanuel m'expliquait ces choses tout bas à l'oreille. Je me souviendrai toujours que le petit bossu parlait du gouvernement chargé de tout en France : de la paix et de la guerre, du recouvrement des impôts, de l'entretien des routes, de la vente du sel, du service des postes ; enfin de tout. Il disait que ce n'était pas de même en Angleterre, que dans ce pays, le gouvernement ne se mêlait pas des grandes entreprises, et que la prospérité de son agriculture, la grandeur de son industrie, la force de sa marine, l'étendue de son commerce et de ses colonies venaient de là ; qu'il laissait à chacun sa liberté, pendant que chez nous le gouvernement se mêlait des affaires de tout le monde.

Il finit par dire que le gouvernement ne devait pas se mêler de l'instruction, que les pères et mères devaient être libres, que c'était leur droit naturel, et que les droits naturels passent avant les autres. Ensuite, il s'assit.

Je me rappelle bien tout cela, parce que c'était du nouveau pour moi.

Le tour d'Emmanuel étant venu, j'eus peur de le voir embarrassé ; mais il se leva sans gêne et parla si bien que j'en fus étonné.

Il dit que les pères et mères devaient être libres d'instruire leurs enfants de la manière qui leur conviendrait, comme ils sont libres de les nourrir selon leurs moyens ; mais qu'ils ne sont pas libres de les laisser mourir de faim, parce que c'est contraire à la morale, ni de les laisser dans l'ignorance, parce que c'est aussi contraire à la morale.

Il dit que chacun est libre de s'habiller comme il lui plaît, mais que dans un pays civilisé comme le nôtre, on ne doit pas être libre d'aller nu, que ceux qui réclament des libertés pareilles sont des fous.

Il dit ensuite que l'instruction n'est pas une entreprise de commerce, mais que c'est un bienfait de la patrie, un droit pour tous les Français d'en jouir, comme de respirer l'air de la France ; que le gouvernement ne doit pas se charger de fournir l'air, le soleil, l'instruction ; mais qu'il a le devoir d'empêcher qu'on en prive les enfants, et qu'il doit même ordonner que chacun en jouisse selon le hameau, le village, la ville où il se trouve ; et que s'il fait des routes pour cause d'utilité publique, il ferait aussi bien de bâtir des écoles.

Il dit aussi que l'amour de la patrie est en proportion du bien que la patrie vous fait, et qu'un Français à vingt ans doit s'écrier en lui-même :

« Quel bonheur pour moi d'être né plutôt en France qu'en Russie, en Espagne, ou partout ailleurs ! mon pays m'a donné de l'instruction il m'a montré mes droits et mes devoirs. Ailleurs, je ne serais qu'une brute ; ici, je suis un homme. »

« Le devoir de tous les gouvernements est de faire des citoyens. Celui qui ne répand pas l'instruction ne fait pas de citoyens ; il est responsable envers la patrie, envers le genre humain, envers Dieu, du bien qu'il ne fait pas et qu'il pourrait faire. »

Voilà ce qu'Emmanuel dit avec beaucoup de force.

D'autres encore parlèrent, et seulement vers minuit nous sortîmes de cette conférence. Il pleuvait très-fort. La nuit bien noire.

La sentinelle sortit une seconde de sa guérite pour nous voir passer, puis elle rentra.

Nous remontions la rue tout seuls, Emmanuel et moi, la tête baissée sous la pluie, en allongeant le pas, et je lui disais :

« Oui, tu as bien raison, ceux qui n'ont pas d'instruction n'ont pas de patrie. Ils sont toujours pour celui qui leur donne du pain, qu'il s'appelle Jacques, Jean ou Nicolas, qu'il soit Anglais, Russe ou Français. Ils se moquent de leur pays, ils ne connaissent qu'un homme. Ceux qui doivent l'instruction à la patrie mettent leurs devoirs envers elle au-dessus de tout. »

—Je le pense, fit-il.

Nous étions alors au coin de la rue des Mathurins Saint-Jacques. Il me serra la main et nous nous séparâmes.

« Quelle chose magnifique de pouvoir s'instruire ! me disais-je. Dans quelques années Emmanuel sera juge, avocat, procureur du roi. Toi, malgré ta bonne volonté, tu seras toujours ouvrier menuisier. Mais il ne faut pas te plaindre, bien d'autres voudraient être à ta place, et avoir un bon état. »

XXII

Les Chambres s'ouvrirent le 27 décembre 1847. Tout ce qui me revient sur cela, c'est que Louis-Philippe commença par faire un discours, où les gens des banquets étaient traités d'aveugles et d'ennemis, et qu'ensuite, durant trois semaines, on ne fit que batailler pour savoir ce qu'il fallait lui répondre ; que Lamartine, Thiers, Odilon Barrot, Duvergier, Ledru-Rollin et beaucoup d'autres s'en mêlèrent, et que finalement la majorité vota comme toujours que M. Guizot avait raison.

Chacun peut encore lire, dans les anciennes gazettes, ces discours où les uns criaient que tout était bien et les autres que tout était mal.

En même temps, les étudiants réclamaient leurs professeurs Mickiewicz, Quinet et Michelet ; ils ne voulaient pas des nouveaux, et je me rappelle qu'un matin toute la rue Saint-Jacques, depuis la place Sorbonne jusqu'au pont Notre-Dame, était remplie de troupes. Il pleuvait à verse. Ces pauvres soldats, leurs larges baudriers en croix, la giberne aux reins et l'arme au pied, étaient trempés comme des malheureux. On n'entendait plus passer les voitures, on n'entendait plus que les crosses de fusils sur les pavés, et le piétinement des hommes dans la boue.

C'était triste de voir des choses pareilles dans une ville comme Paris. Les étudiants défilaient entre les rangs pour se rendre à leur école. C'est par ce moyen qu'on croyait leur donner le goût des études et l'amour de leurs nouveaux professeurs ! S'ils ont fini par se révolter, est-ce que c'est étonnant ? Tout le monde criait contre ces abominations, et donnait raison aux étudiants. Malgré cela, les gens restaient calmes. Seulement le bruit courait que nous aurions bientôt un banquet au douzième arrondissement.

Nous autres, chez M. Braconneau, nous travaillions comme à l'ordinaire, et ce qui m'étonnait le plus, c'est que dans notre pauvre petite gargotte, rue Serpente, les journalistes et les peintres se taisaient alors. Seulement, tantôt l'un, tantôt l'autre, se mettait à lire tout haut et lentement les discours de la Chambre. On aurait cru qu'ils avaient peur d'ajouter un mot à ces discours, et, pour mon compte, je trouve qu'ils avaient raison.

Tous sortaient en silence, la figure sombre ; Montgaillard seul clignait de l'œil quelquefois à Quentin, en faisant tourner une grosse trique autour de son épaule.

Un jour, comme je disais au père Perrignon, en rentrant à l'ouvrage que tout avait l'air de s'apaiser, il me répondit :

« C'est toujours ainsi la veille d'un grand coup, Jean-Pierre. A mesure que le mouvement s'approche, chacun fait ses réflexions, »

chacun se demande : " Jusqu'où faut-il aller ? Est-ce que cela vaut la peine de risquer ma vie ? celle de ma femme et de mes enfants ? " Un grand nombre alors se retirent, d'autres prennent leur parti, et tout semble tranquille. Si tu connaissais le bord de la mer, je t'expliquerais mieux la chose. J'ai vu cela de ma prison, au fort Saint-Michel, vers le temps de la pleine lune. Tout a l'air paisible sur le rivage. La mer s'enfle en haut ; elle s'approche comme une seule vague, et d'un coup tout monte avec fracas, de vingt, trente et quarante pieds : c'est le flot !

" Plus tard tout s'affaisse encore une fois.

" En profitant du flot, on peut s'avancer bien loin dans les terres, et par le reflux on peut reculer d'autant. Voilà l'histoire des hommes, la vraie cause des révolutions, des grands progrès et des grandes recules. Quand le flot pousse, rien ne peut l'arrêter ; quand il recule, il faut jeter l'ancre où l'on est, pour attendre un nouveau flot.

" Ceux qui sont à la tête des gouvernements, s'ils ont un grain de bon sens, s'ils ne sont pas gonflés d'orgueil, s'ils méritent la confiance que le pays leur accorde, doivent sentir le flot qui vient, ils doivent le laisser passer : c'est un progrès naturel comme l'adjonction des capacités. S'ils lui résistent, s'ils veulent le briser à coup de canon, cela peut devenir le déluge.

" La bêtise humaine est cause de ces malheurs. Nous avons eu dans ce temps notre premier flot en 89 ; la résistance des Allemands, des Anglais, et des aristocrates de tous les pays en a fait 93. Et le flot, après avoir tout surmonté, s'est répandu jusqu'au fond de la Russie, Il s'est retiré en 1814. Il est revenu en 1830. Il revient... il reviendra toujours ! Il a toujours existé : mais les hommes, encore dans l'ignorance, ne l'ont pas compris ; ils ont voulu se mettre contre, ils n'ont pas vu que c'était nécessaire et forcé, comme le retour du soleil et la marche des saisons. Maintenant ce sera plus clair, espérons-le ; les égoïstes seuls et les orgueilleux se feront noyer, en allant contre le flot qui monte."

Quand le vieux Perrignon m'expliquait ces choses, je voyais qu'il réfléchissait pour lui-même : ses grosses joues se plissaient, il serrait les lèvres et toussait tous bas en répétant :

" Ça marchera ! "

Tous les jours je l'accompagnais, mais au lieu d'aller directement rue Clovis, comme autrefois, nous prenions d'abord le chemin de l'Odéon par la rue Racine, et nous passions sous les arcades. Il achetait l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, et me disait :

" Quand j'aurai tous les cahiers, je les ferai relier et je te les prêterai ! Ce que j'en ai déjà lu me plaît ; c'est juste, c'est beau, c'est grand. Chacun y trouve son compte, les républicains comme les autres. Lamartine, malgré ces professeurs qui se figurent être des génies à force d'orgueil et d'insolence, a plus de clarté et de bon sens qu'eux tous, parce qu'il a plus de cœur. On disait de lui : " C'est un poète ! " Oui, c'est un poète, il voit plutôt la grandeur de l'homme que sa bassesse ; mais c'est le défaut de tous ceux qui voient de haut et de loin, ce n'est pas le défaut des fourmis. Cet homme comprend la liberté. Si le flot arrive, c'est lui qui devra tenir le gouvernail et jeter l'ancre au reflux. Dieu veuille que le peuple comprenne ses intérêts ! "

Ces paroles me donnaient confiance ; et ce n'est pas seulement moi, ce n'est pas M. Perrignon et quelques autres qui se reposaient sur Lamartine, c'étaient presque tous les ouvriers. Un bien petit nombre parlaient de Louis Blanc, de Cabet et de Raspail, que tous reconnaissaient, pour de vrais républicains, mais qui n'avait pas encore dit tout ce qu'ils voulaient. Un seul livre de Louis Blanc, sur l'égalité des salaires, faisait réfléchir les fainéants qu'on pouvait tout avoir sans rien gagner ; les bons travailleurs n'en voulaient pas. C'est ce qui me revient à la minute.

Oui, le père Perrignon parlait de ce livre comme de la plus dangereuse folie du monde. Il m'a répété souvent :

" Ce livre semble dire aux ouvriers : " Echinez-vous ! les fainéants auront le plaisir de manger votre gain ; ce sera votre réjouissance."

Enfin, il faut que j'arrive à la révolution. Si je n'ai pas été partout, au moins ce que j'ai vu, j'en suis sûr ; voilà le principal.

Depuis trois ou quatre jours, on disait : " Nous aurons le banquet " Ensuite : " Nous ne l'aurons pas, le préfet de police s'y oppose. " Ensuite : " On l'aura tout de même ; Odilon Barrot est à la tête. " Ensuite : " Odilon Barrot renonce ! " etc., etc.

Finalement, le 21 février, vers neuf heures du matin, nous étions à l'ouvrage, lorsqu'un vieux à barbe grise, pâle, le nez long, les sourcils blancs, le chapeau à larges bords penché sur la nuque, une grosse cravate de laine roulée autour du cou, et la figure assez respectable, entra dans notre atelier en demandant :

" Monsieur Braconneau ?

— Il n'y est pas ; c'est moi qui le remplace, répondit le père Perrignon.

— Eh bien ! vous le prévendrez que le banquet aura lieu demain aux Champs-Élysées, dit cet homme, en nous regardant avec ses yeux gris très vifs. C'est en tenue de garde national qu'il doit venir, et sans armes.

— Alors, nous autres qui ne sommes pas de la garde nationale, on nous laisse dehors ? dit M. Perrignon.

— Au contraire... au contraire... venez tous ! Plus il viendra de monde, mieux ça vaudra, répondit cette homme en souriant et clignant de l'œil. C'est une protestation, une protestation pacifique, bien entendu. Pas d'armes... beaucoup d'uniformes de gardes nationaux... Beaucoup de monde... c'est ce qu'il faut."

Et regardant le père Perrignon, il ajouta :

" Vous êtes un ancien, vous devez me comprendre ?

— Oui, et nous sommes d'accord.

— Ah ! tant mieux ! Vous vous appelez ?

— Perrignon.

— Hé ! parbleu ! moi je suis Delaroché ; nous devons nous connaître... nous avons vu les mêmes pays."

Ils riaient.

Ce vieux avait mis la main sur l'épaule du père Perrignon.

Ils prirent une bonne prise, et Quentin demanda :

" C'est pour demain ?

— Demain, à dix heures, en route ! pour être là-bas vers onze heures. Mais je suis pressé, j'ai d'autres connaissances à voir, dit ce vieux. N'oubliez pas l'uniforme de M. Braconneau, c'est indispensable.

— Soyez tranquille, " répondit le père Perrignon en lui serrant la main.

Alors il sortit ; et comme chacun se croisait les bras, M. Perrignon tira sa grosse montre du gousset en s'écriant :

" Encore dix minutes avant d'aller prendre un bouillon."

Et l'on se remit à l'ouvrage, la tête pleine de ces choses,

Au bout de dix minutes, chacun passa sa veste, on sortit, on acheta son pain et l'on descendit ensemble au *caboulot*.

La nouvelle était partout. Madame Graindorge, ses gros bras croisés, riait comme une bienheureuse :

" Eh bien ! votre banquet, vous l'aurez à la fin, criait-elle : ce n'est pas malheureux, voilà bien assez de temps qu'on en parle."

Les journalistes et les peintres, dans leur chambre, parlaient de mettre de l'ordre dans la marche. Coubé disait :

" Lamartine, Thiers, Barrot viendront."

Montgaillard criait.

" Nous n'avons pas besoin d'eux ! "

Enfin les cris recommençaient au *caboulot*.

" Et qu'est-ce que dira M. Braconneau ? demanda Valsy.

(A suivre)

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur, parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.



PLUS D'ASTHME

Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY

Ont obtenu les plus hautes récompenses Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France) Dépôt dans toutes les Pharmacies.



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



Donne à la Peau l'Arome d'une Rose Thé

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

TOUTES SAISONS

Dans toutes les saisons, une bouteille de **Baume Rhumal** est un trésor inestimable pour la famille.

Entendu à l'entrée d'un bal. Vous allez voir que nous n'aurons pas un chat.

— Rien d'étonnant par ce temps de chien !

LA FORCE RETROUVÉE

Les hommes et les femmes, à tout âge, qui se sentent faibles et épuisés, par suite d'un excès de travail intellectuel ou physique, trouveront dans les **Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard** la force et la vigueur.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. Noyes, 547 Power's Block, Rochester, N. Y.

Le journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la **QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.**



Bague en Or Pur GRATIS. Fillettes, pour qui ne pas payer une magnifique Bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront actuellement que 10 belles Epinglettes à 15c. chaque. Cette bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un brillant. C'est une bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Epinglettes sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en viennent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epinglettes. Venez-les parmi vos amis. Remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille. **Écr. Toronto Premium, Boite 1340 Toronto.**

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guerit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

UNE LETTRE PATHÉTIQUE



"Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remis tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu presque tout son salaire mon irrésolution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je la mêlai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats—Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire, il serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinairement cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

Un marchand de vin en face du cimetière avais mis sur son enseigne : Ici on est mieux qu'en face. La police fit effacer ces mots.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 26 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Ilachetto et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermont et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 15 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lunatiques, des Dames et des Demoiselles, du Savaïro-Vivro, du Volour, Amusant, de l'Armée française, Quillaumo, du Farcour, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devineries, des Gasconades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie. Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGENIEURS CIVILS ET ARCHITECTES

17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉ IMMÉDIATEMENT et guérison permanente par le **DR. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danses de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison. Consultation personnelle ou par poste.

Ecrire à Dr. R.-H. KLINE, I. d.

931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windoor: 9.15 a.m., *9.30 a.m., 4.00 p.m., *10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 6.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.

PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Monard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-J. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Tremorky, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG, City Passenger Agent.
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

UN PRÊTRE de Roue a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANÉMIE - DÉBILITÉ - GÉNÉRAL DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT FIEVRES - ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN-ONIO** toniques, dépuratives, reconstruites. 21st rue MALAVANT, 19, rue de Deux-Points, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECAT.

La Véritable Onguent du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

Rod. Carriere PHARMACIEN

ATTENTAT A LA LIBERTE



Lafegme.—Ça ne mord pas, Ficherien ; ça ne mord pas. Si du moins tu me lisais le MONDE ILLUSTRÉ.
Ficherien.—M'en parle pas, v'la t'y pas, maintenant qu'ils se mettent après les colporteurs !...
Lafegme.—Eh bien ?
Ficherien.—Comment, tu ne vois pas que c'est un attentat à la liberté de notre commerce ?

DANS SA RACINE

Contre la prostration nerveuse, les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bernard* constituent un remède infailible. Elles rafraîchissent, fortifient et purifient le sang, ce qui coupe le mal dans sa racine.

MONTRE McGINTY

Bonne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaîtra, grimaçant. Non d'un comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 100. en argent ou 50 pour 25. McFarlane et Cie., Toronto.



OR SOLIDE

Nous donnons cette magnifique baguette or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épines suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très solides et se vendent facilement. Écrivez et nous vous enverrons les épines. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique baguette. PREMIUM SUPPLY CO., Boîte 1501 Toronto, Canada.



Trente ans de Succès
GUERISON CERTAINE
en 2 heures
sans Coliques ni Nausées
sans AUCUNE PURGATION
ni avant
ni après
du

par les CAPSULES
L. KIRN
à l'Extrait éthéré de FOUGERE Mlle Pate sans Calomel.
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie MAUGOU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies

VARIÉTÉS

Simple question.
—Qu'est-ce que la soustraction ?
—C'est une règle d'arithmétique prohibée par la loi.

Chez le commissaire de police:
—Pourquoi avez-vous mis au mont de piété la montre que votre camarade vous avait prêtée ?
—Pour lui montrer ma reconnaissance.

SANS CONTREDIT
Vous ne tousserez plus, si vous prenez du *Baume Rhumal*, le meilleur spécifique dans le monde entier.

On parle d'un écrivain dont les ouvrages ne se vendent guère qu'au poids, aux fabricants de sacs et de cornets.
Boireau, pince-sans-rire :
—Une grève totale de l'épicerie lui aurait fait bien du tort !

Un alcoolique rencontre son médecin:
—Je ne sais pas ce que j'ai, dit-il, je suis pris d'attaques violentes, de troubles intermittents, de crises...
—Inutile d'en dire plus long, interrompt le docteur; je sais ce que c'est... des crises à l'eau-de-vie.

Gontran flirté avec Melle Z...
—Mais, monsieur, minaudé celle-ci, dois-je vous croire ? Hier encore vous disiez à une de mes amies : "Vous êtes la plus belle personne que j'aie jamais rencontrée !"
—C'est vrai, dit Gontran ; mais, c'était hier, et je ne vous avais pas encore vue !

Histoire d'un Petit Almanach

Par un soir d'automne, sur une des grandes routes qui longent le fleuve Saint-Laurent, une coquette habitation canadienne laisse percer par ses volets entrouverts, la lueur d'une lampe que tamisent de blancs rideaux.

Il fait froid et triste au dehors, le vent souffle et secoue les vitres, la route est déserte.

Nous nous approchons pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Un spectacle, à la fois triste et touchant, nous apparaît.

Une femme d'une soixantaine d'années est couchée dans un grand lit. Son visage laisse voir de fortes traces de fatigue et de soucis. Assurément les années ont laissé leur empreinte sur ses traits, mais deux ennemis encore plus redoutables que le temps ont causé leurs ravages : les soucis et la douleur. Les traits tirés et les joues amaigries le prouvent assez.

Tout indifférente à ce qui se passe au dehors, une jeune fille grande déjà, est agenouillée au chevet de sa mère et lit tout haut. Bien que sa voix ne soit pas forte et que la lecture soit un peu hésitante, elle lit néanmoins avec un certain sentiment, comme impatiente d'arriver à un certain endroit de l'almanach qu'elle tient à la main et qui, selon elle, doit sûrement intéresser la malade.

Pendant ce temps-là, celle-ci, bien que faible et découragée, écoute de son mieux et finit par porter une grande attention à la lecture.

Au dehors, le vent fait rage.

Notre compagnon auprès duquel nous nous informons des personnages de ce petit drame familial, nous raconte en quelques mots leur histoire :

La maîtresse de cette habitation, en bonne canadienne, a eu treize enfants, c'est-à-dire qu'elle connaît les soucis et sait ce que c'est que d'aimer ses enfants. Grâce à ses forces naturelles et à son grand courage, elle a porté son fardeau assez facilement. A l'époque critique connue sous le nom de "retour de l'âge," sa santé déclina et finit par manquer complètement. Elle qui ne savait pas ce que souffrir voulait dire, commença par sentir des douleurs dans toutes les parties de son corps. Elle finit par perdre le goût pour les aliments qui, du reste, ne lui profitaient plus. Elle ne pouvait plus dormir comme par le passé et souvent pendant la nuit, elle avait des accès où la respiration lui manquait au point que parfois il lui semblait qu'elle allait étouffer. Elle était alors obligée de se lever et de passer le reste de la nuit assise dans une chaise, tellement, elle avait de difficulté à respirer. Son teint coloré et son embonpoint disparurent, comme fait la neige au premier soleil. Maintenant vous la voyez, dit le brave habitant qui me parlait ainsi, elle n'a plus que la peau et les os et l'on attend sous peu le dénouement fatal.

La pauvre malade m'intéressait et je collai mon oreille à la fenêtre pour entendre ce que lisait la jeune fille ; juste à ce moment elle s'écria : "Tiens écoute, maman," et elle éleva le ton.

Je compris alors qu'elle lisait un de ces petits almanachs que la Cie Chimique Franco-Américaine fait distribuer dans les campagnes, afin de faire connaître les vertus de ces excellentes Pilules Rouges pour les maladies des femmes. La jeune fille en était rendue justement aux pages ayant trait aux désordres qui accompagnent le "retour de l'âge" et aux soins à donner dans cet état, avec les soulagements qu'apporte l'usage des Pilules Rouges.

La malade écoutait encore avec plus d'attention, cette fois.

Quand la jeune fille eut fini sa lecture, elle insista pour que sa mère consentit à tenter ce dernier remède que le ciel lui envoyait. Celle-ci refusa d'abord, mais faiblement, et enfin, pour plaire à son enfant, elle lui permit, à son prochain voyage à Montréal, d'acheter une boîte de Pilules Rouges qu'elle lui promettait d'essayer.

Un éclair de joie jaillit des yeux de l'enfant dévouée. Il était facile de voir qu'elle avait dans l'efficacité du remède, la foi qui triomphe de tous les obstacles.

Le bon petit almanach des Pilules Rouges accomplissait son œuvre.

Je m'écartai de l'habitation et continuai ma route tout ému de la scène à laquelle je venais d'assister.

A quelques mois de là, l'hiver était passé, les besoins de mon commerce m'appelèrent à traverser le même village. Me souvenant ce que j'avais vu dans cette rude nuit, je me dirigeai vers la maison dont le souvenir m'était resté gravé dans l'esprit.

Sur le pas de la porte, une accorte personne, les manches retroussées, maniait avec vigueur les brocs de lait qu'elle déchargeait d'une voiture, tandis que son homme dételait le cheval et le conduisait à l'écurie.

Je m'approchai d'elle et après quelques politesses banales, je lui demandai à brûle-pourpoint, en la félicitant de sa riche apparence, si elle n'avait jamais été malade.

Elle ne me répondit pas d'abord et me regarda avec l'air soupçonneux du paysan pour l'homme des villes qui veut en savoir trop long.

Alors, j'entrai dans les confidences et lui racontai mon indiscrétion de la soirée de novembre précédent.

—Ah ! monsieur, me dit-elle, c'est la Providence qui m'a envoyé ce petit almanach. Oui, j'ai pris les Pilules Rouges ; vous m'avez vue alors et vous me voyez maintenant. Je suis sortie du tombeau. Vous pouvez le dire à tout le monde. Maintenant le petit almanach est à la place d'honneur, sur la cheminée de ma chambre, et lorsque je mourrai, le dernier conseil que je donnerai à mes filles sera celui-ci : "Prenez les Pilules Rouges !"

P.S.—Toutes les femmes qui n'ont pas encore reçu de nos almanachs et qui désireraient en avoir, n'ont qu'à nous en faire la demande en mentionnant Le MONDE ILLUSTRÉ.



56 PICES

GRATIS

Pour une journée de travail, ce superbe service à thé, magnifiquement décoré et grandeur ordinaire pour l'usage d'une famille. Si vous vendez 2 douzaines de brochures avec gent, à 15c chacune, vous pouvez gagner un magnifique service à thé. Essayez. Donnez votre commande aujourd'hui et nous vous enverrons les brochures. Si vous les vendez, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons le service à thé à votre adresse.

The Queen City Supply Co., Dept H2, Toronto, Ont.

VIN MARIANI

"MARIANI WINE"

OPINIONS DE MEDECINS

"Peut être pris indéfiniment, car il ne produit aucun mauvais effet." "Renforce la voix, en même temps que l'organisme entier." "Le bon effet est immédiat et permanent ; il est absolument sans danger."

"Il n'est pas seulement le plus efficace de tous les toniques, il est en même temps le plus agréable au goût."

"Le Vin Mariani n'a pas d'égal pour les cas de dépression nerveuse, de mélancolie, d'épuisement cérébral, de fatigue et d'insomnie."

CHEZ TOUS LES PHARMACIENS

EVITEZ LES IMITATIONS

CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada